

Pierre Chiron et Charles Guérin (dir.), *L'infraction stylistique et ses usages théoriques de l'Antiquité à nos jours*, Rivages linguistiques, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, 328 pages

Cesare Marco Calcante

DANS **REVUE DE PHILOGIE, DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES 2016/2 Tome XC**, PAGES 250ZA À 252ZA

ÉDITIONS **KLINCKSIECK**

ISSN 0035-1652

ISBN 9782252041345

DOI 10.3917/phil.902.0189za

Date de mise en ligne : 23/01/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-philologie-litterature-et-histoire-anciennes-2016-2-page-250za?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Hippocrate, *Problèmes hippocratiques*, texte établi, traduit et annoté par Jacques Jouanna et Alessia Guardasole, Collection des Universités de France. Série grecque, 528, Paris, Les Belles Lettres, 2017, LXI + 285 pages dont 57 doubles.

Il s'agit de l'édition *princeps* d'un recueil anonyme de pensées sur la médecine et la physique, écrit en grec byzantin et datable du VIII^e ou IX^e s. L'ouvrage, découvert en 1992 et présenté dans son ensemble en 1997 par l'un de ses deux éditeurs, sort de l'ombre et vient enrichir la littérature des *problemata*, ces recueils de questions accompagnées de leur réponse argumentée. Les *Problèmes* d'Aristote et les *Propos de table* de Plutarque pourront donner une première idée de ce genre littéraire. Notre recueil anonyme se distingue par la variété des sujets abordés et par l'originalité de ses réponses, situées à la croisée de la pensée médicale tardo-antique et du christianisme. La notice de l'ouvrage en fournit une présentation détaillée et reconstitue les étapes de sa tradition manuscrite. Le texte grec est accompagné d'un appareil critique positif et d'une traduction française en regard, conformément aux éditions de la Collection des universités de France. Il est suivi d'un commentaire philologique et historique impressionnant d'érudition (110 pages).

Les lecteurs s'étonneront d'abord, à juste titre, de voir rangé sous le nom d'Hippocrate un traité d'époque byzantine. La notice ne les renseignera pas sur ce choix, ni sur la répartition du travail pour cette édition critique à quatre mains, ni sur l'absence de majuscules après les points dans le texte grec. Ces circonstances énigmatiques ne devraient cependant ternir en rien les plaisirs que leur réserve la découverte du recueil et de son étayage scientifique.

L'établissement du texte repose sur l'examen rigoureux de la tradition directe. Les choix s'orientent vers la conservation des leçons des manuscrits (voir par exemple p. 95) et tiennent compte des lois de la prose rythmique. Car la composition des *Problèmes hippocratiques* obéit à une technique de scansion qui consiste à placer en fin de syntagme ou de période un enchaînement pair de syllabes atones. La notice en livre une analyse poussée, extrêmement précise (p. xxv-xxxv) ; en comparant cette scansion avec celle d'autres auteurs byzantins, elle fournit même des indices déterminants pour la datation de l'auteur.

Ce dernier s'exprime dans une langue grecque qui ne gênera pas les hellénistes familiers des textes de l'âge classique. Visant la clarté, il multiplie les balancements et n'hésite pas à reprendre les mêmes groupes à l'identique pour souligner les parallélismes. La traduction française en rend compte et s'attache à suivre la syntaxe grecque le plus fidèlement possible, au risque de conférer à quelques passages une certaine âpreté, comme avec l'emploi vieilli de « mamelle » pour distinguer le singulier $\mu\alpha\sigma\tau\acute{\omega}$ (ch. 3) des autres occurrences au pluriel dans le même passage.

La cohérence du recueil, comme le met en évidence la notice, repose davantage sur le fond théorique qui sous-tend les problèmes traités que sur son organisation. Car les questions, à part quelques enchaînements de deux ou trois chapitres, semblent comme glanées au fil de lectures (ch. 47, « Pourquoi les êtres vivants ont-ils en général la mâchoire du bas mobile ? ») et d'observations personnelles (ch. 46, « Pourquoi les pêcheurs ne répandent-ils pas de sel sur les poulpes ? »), tandis que les raisonnements sont profondément imprégnés d'hippocratisme. Sur les 130 problèmes, la majorité mérite le qualificatif d'« hippocratiques », soit qu'ils livrent une exégèse de passages hippocratiques (pour 11 d'entre eux), soit que les réponses découlent de principes physiologiques hippocratiques, tels que la circulation des humeurs et la formation du lait maternel (ch. 11). L'auteur est même capable de conserver le sens hippocratique d'un terme là où la tradition galénique lui en a déjà proposé un autre (comme pour ὑστερικός, ch. 6 et note p. 64). Ses réflexions se nourrissent également de la tradition aristotélicienne, des homélies de Jean Chrysostome ou des *Questions naturelles* de Théophylacte Simocatta (p. XXI-XXIV) et ne cessent de suivre une double aspiration scientifique et religieuse, comme l'illustrent certaines réponses multiples (ch. 47 et 101). Son système physiologique repose principalement sur les résidus comme causes de maladie (voir par exemple ch. 95 et note p. 149) et le principe du « souffle optique » sert d'explication à maintes reprises (voir par exemple ch. 21 et note p. 79). Quelques sujets l'intéressent particulièrement : la vision justement (ch. 57, « Pourquoi souvent ceux qui ouvrent soudain les yeux quand ils dorment la nuit voient-ils une lumière ? »), la génération (ch. 29, « Pourquoi donc les mulets sont-ils stériles ? »), l'alimentation et le jeûne (ch. 118, « Pourquoi ceux qui jeûnent perdent-ils leur barbe ? »), préoccupation bien compréhensible chez un auteur appartenant selon toute vraisemblance au milieu monastique.

Certaines questions s'inscrivent dans la tradition littéraire des *problemata* où elles font figure d'incontournables, tandis que d'autres ne sont attribuables qu'à notre anonyme (ch. 14, 15, 35, 42, 44, 53, 56, 62, 68, 70, 102, 104, 127, 128). Le degré d'originalité de la question posée et de la réponse apportée est systématiquement évalué dans le commentaire à l'appui des *testimonia* et des traditions médicales et philosophiques. Retrouver les sources que l'auteur a consultées sans les citer a nécessité une enquête dont la longue liste des *testimonia* (*conspectus siglorum*, p. LXVI-LXIX) aide à mesurer l'ampleur. Pour chaque chapitre, les *testimonia* et les passages les plus proches sont systématiquement reportés dans le commentaire en langue ancienne et suivis de leur traduction. Les lecteurs ont donc à leur disposition tous les éléments nécessaires pour apprécier les choix de l'auteur anonyme et contempler l'évolution d'un même problème au fil des siècles (comme p. 78-79). Le commentaire signale systématiquement les principaux points de ressemblance et de divergence avec les *testimonia* et les sources qui ont pu inspirer l'auteur. Il facilite ainsi la compréhension de plus d'un passage. Par exemple, le ch. 56 (« Pourquoi donc, le matin, mangeons-nous après tout le reste les mets composés de légumes, alors que nous faisons le contraire le soir ? ») se trouve mis en résonance avec d'autres textes et inscrit dans une problématique générale (p. 106) qui permet de l'envisager sous l'angle des *realia* et de la tradition littéraire. De même, sans les rapprochements opérés dans le commentaire (p. 137), l'explication physiologique fournie par l'auteur à la question du ch. 83 (« Pourquoi les hommes qui ont un long nez sont-ils, en règle générale, bien doués et plutôt irascibles ? ») resterait obscure. Certes, il sera toujours possible d'approfondir telle ou telle question, et de se demander par exemple quelles connaissances avait l'auteur anonyme du début

d'un traité hippocratique qu'il contredit partiellement aux ch. 14 et 104 (*Maladies des femmes*, ch. 1, où sont évoquées la chaleur du corps féminin, sa haute teneur en sang et sa chair souple), mais les lecteurs seront toujours redevables au commentaire de leur avoir fourni tous les éléments de l'enquête.

Tourné principalement vers les points de connexion qui mettent en évidence la circulation des savoirs du ^ve s. avant notre ère jusqu'au ^{ix}e s. de notre ère, le commentaire renseigne sur le contexte socioculturel de l'auteur et s'intéresse également à la pensée logique de l'anonyme (comme p. 63). Forts de cet éclairage, les lecteurs ne se laisseront pas arrêter par le sobre commentaire du ch. 51 (p. 104) qui signale un problème original et sans équivalent. Stimulés par l'analyse des problèmes précédents, ils ne manqueront pas de s'interroger sur les motivations qui ont amené notre anonyme à traiter la question suivante : « Pourquoi, après la pousse (μετὰ τὴν φυήν), les germes sortis des semences (οἱ τῶν σπερμάτων βλαστοί) portent-ils de beaux grains s'ils sont agités par les vents (τοῖς ἀνέμοις) ? » Cette question résulte-t-elle de ses lectures médicales ? De ses lectures chrétiennes ? Ou de son goût du paradoxe ? Ce dernier pousse en effet l'auteur à rapprocher le lion et l'autruche, inégaux dans leur aptitude à digérer le fer (ch. 48), ou à se demander comment un seul arbre, l'amandier, par sa seule floraison, peut renseigner sur la fécondité des arbres qui l'entourent (ch. 49). Parfois, le paradoxe est développé dans la question : ch. 80, « Pourquoi donc le dieu a-t-il placé la pupille de l'œil dans un endroit étroit, alors qu'il a fabriqué à l'extérieur à une petite distance une membrane plus large, à savoir la cornée ? ». Si notre auteur a signalé l'action bénéfique du vent sur les jeunes pousses, c'est probablement parce qu'il songeait à son action nuisible sur les germes (βλαστοί). Peut-être avait-il en mémoire un passage de la *Septante* (Job 15, 30, éd. A. Rahlfs, II, 297, 13 : τὸν βλαστὸν αὐτοῦ μαρᾶναι ἄνεμος) ou son commentaire par Jean Chrysostome (120, 13 Hagedorn [*Patristische Texte und Studien*, 35]), l'une des sources d'inspiration identifiées par les éditeurs.

Tout au long de l'ouvrage, les lecteurs apprécieront également l'approche lexicale du commentaire qui vient souligner la connotation philosophique d'un terme (comme διάκρισις, p. 119), en préciser les différentes acceptions médicales (comme pour « les uretères », p. 130) ou en retracer l'évolution (comme pour ἐμπληθής, p. 143). La notice donne la liste des *hapax* et des termes les plus rares (p. XXXVIII-XL). Dans le choix des mots de l'auteur se jouent parfois de remarquables glissements, comme au ch. 58, du stoïcisme au christianisme (p. 108).

L'édition des *Problèmes hippocratiques* vient donc remettre à l'honneur la littérature des *problemata* dont elle livre un échantillon original et varié. Fruit d'un travail de grande qualité et de haute précision, elle comblera les attentes non seulement des philologues et des historiens, mais également de tous ceux qui ont le goût du paradoxe.

Florence BOURBON

- Wolfgang Class, *Aristotle's Metaphysics. A Philological Commentary*. Volume I. *Textual Criticism*, Saldenburg, Verlag Senging, 2014, 362 pages.
- Wolfgang Class, *Aristotle's Metaphysics. A Philological Commentary*. Volume II. *The Composition of the Metaphysics*, Saldenburg, Verlag Senging, 2015, 234 pages.
- Wolfgang Class, *Aristotle's Metaphysics. A Philological Commentary*. Volume III. *Sources and Parallels*, Saldenburg, Verlag Senging, 2017, 366 pages.

Chaque volume présente une préface suivie d'une bibliographie. Dans la préface du premier volume, l'auteur explique que ce « Philological Commentary » s'adresse à ceux qui veulent prendre le temps de lire le texte original, « du moins dans une traduction anglaise » (p. 5). Il n'est pas clair si ce but concerne uniquement le premier volume ou l'ouvrage en entier, mais on verra que dans les deux cas, il n'est pas véritablement atteint. En tout état de cause, les deux premiers volumes (*Textual Criticism* et *The Composition of the Metaphysics*) visent à aborder les difficultés qui dérivent du fait que notre édition se base sur des manuscrits séparés de « l'original » de plus de mille ans qui, de surcroît, ne constituait pas « un livre », mais un corpus de leçons qui n'était pas destiné à la publication ; le troisième volume est consacré aux *Sources and Parallels* (le quatrième, *Reception and Criticism*, est à paraître).

Dans le premier volume (*Textual Criticism*), le souci principal de l'auteur est d'améliorer la façon de communiquer les notices des commentaires précédents, à son avis non *user-friendly* (p. 5). En prenant deux exemples extraits de l'édition et commentaire sur la *Métaphysique* de Ross, c'est-à-dire la référence au volume introuvable *Paroemiographi* de Leutsch et Schneidewin (Ross I, p. 214) et l'abréviation cryptique d'un titre de surcroît erroné (voir la note de Class à propos de 1077a 21-22, p. 314 du premier volume), l'auteur oppose à cette façon sa propre façon (p. 5), qui consiste à remplacer les références (plus ou moins obscures) par les citations complètes, de manière à fournir au lecteur le matériel nécessaire pour comprendre aisément le passage aristotélicien analysé. Class a ainsi essayé de réunir ce qui est dispersé dans la littérature *standard*, en prenant comme point de départ de ses remarques la traduction anglaise de la *Métaphysique* de Ross pour la série *The Works of Aristotle* (il en est de même pour les traductions des citations des passages parallèles) ; de sorte que ce volume se trouve finalement constituer un ensemble de notes critiques à la traduction de Ross (ce qui devrait être, d'ailleurs, le vrai sous-titre du volume, qui se trouve effectivement à la page 17, juste avant le commencement du livre proprement dit : *Critical notes on Ross's translation*).

Le deuxième volume (*The composition of the Metaphysics*) traite de la composition de la *Métaphysique* et de son unité – question qui, selon l'auteur, n'est pas le sujet favori des philosophes et philologues contemporains. Dans la préface (p. 5), Class mentionne le célèbre travail de Jaeger (*Studien zur Entstehungsgeschichte der Metaphysik des Aristoteles*), jugé aujourd'hui partiellement dépassé, mais de fait point de départ de son propre travail (voir aussi p. 227-233 et en particulier p. 227, où Class dit expressément vouloir comparer les remarques qu'il a développées dans le volume avec les résultats de Jaeger), qui a pour but de considérer non seulement la structure générale de la *Métaphysique*, mais aussi la structure interne de chaque livre.

Pour ce qui est de la structure générale, Class (p. 5) soutient de façon correcte mais dogmatique que la lecture unitaire de la *Métaphysique* remonte à Alexandre d'Aphrodise, surtout à cause de son commentaire du livre *Lambda* (que nous ne possédons plus, mais sur lequel se fonde le grand commentaire à *Lambda* d'Averroès qui lui a survécu). Pour démontrer que la théorie d'Alexandre s'imposera au moyen âge,

Class (p. 18-24), curieusement, cite *verbatim* le sommaire complet d'Averroès dans la traduction de Charles Genequand (Ibn Rushd's *Metaphysics*, Brill, 1986, p. 59-65), où Averroès semble effectivement reprendre l'idée d'Alexandre de la stricte unité de la *Métaphysique* jusqu'au livre *Lambda* (qui en représente le sommet), les deux derniers livres (*Mu* et *Nu*) étant plutôt une réfutation des prédécesseurs (c'est-à-dire Platon et ses élèves), qui ont identifié les principes de l'être avec les Formes et les Nombres. Cette idée, reprise par Thomas d'Aquin et Fonseca, demeurera jusqu'à ce qu'un nouveau débat sur l'unité de la *Métaphysique* d'Aristote soit ouvert avec la publication en 1533 de l'*editio princeps* des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce, : ce dernier, dans sa liste des œuvres aristotéliennes, mentionne plusieurs traités (dont peut-être certains se retrouvent dans la *Métaphysique* telle que nous la connaissons), mais pas la *Métaphysique* elle-même. Class présente alors (p. 25-29) plusieurs citations d'auteurs qui ont remis en question l'unité de la *Métaphysique*, tels que Brandis, Bonitz, Jaeger, ou Düring ; il affirme alors que seul Reale, contre la vision de Jaeger, représente « aujourd'hui » (le livre de Reale auquel Class se réfère remonte pourtant à 1961) le point de vue unitaire – en comprenant l'« unité » non de façon littérale, mais comme une unité de contenu et de projet.

Pour ce qui est de la structure interne, Class articule le travail de façon encore plus curieuse, en particulier en présentant, pour chaque livre, un sommaire qui est simplement un mélange de sommaires que l'on trouve dans les commentaires sur la *Métaphysique* de Ross et de Bonitz¹. Il fournit ensuite des remarques faites par d'autres commentateurs, dont lui-même.

Le troisième volume (*Sources and Parallels*) a pour but de présenter le milieu intellectuel d'Aristote. Les sources les plus importantes sont reproduites et (pas toujours) traduites en anglais, de façon à documenter les *disputationes metaphysicae* du IV^e siècle av. J.-C. La classification proposée (p. 17) prévoit d'abord, pour les passages de la *Métaphysique* considérés, des textes auxiliaires, à leur tour divisés en (a) passages parallèles dans la *Métaphysique* ; (b) passages parallèles dans le reste du corpus aristotélicien ; (c) passages parallèles dans le corpus platonicien ; (d) passages parallèles dans la tradition indirecte. L'auteur fournit ensuite la documentation de l'état de la recherche (sans que l'on puisse exactement comprendre en quoi elle consiste)² et, finalement, son propre point de vue.

1. Voir par exemple, pour le début du livre *Alpha* (p. 33), le titre « (I) Wisdom is the knowledge of first causes (ch. 1, 2) », et le sous-titre « (A) Wisdom is a knowledge of causes (ch. 1) », qui se trouvent chez Ross (I, p. 114) ; et le contenu (p. 33-37), qui n'est rien d'autre que la reproduction du sommaire de Bonitz en latin, mais articulé selon les « paragraphes » établis par les titres de Ross (pour continuer avec l'exemple : « Bonitz : *describitur quomodo gradatim a sensuum perceptione...* » [la numérotation des pages du livre de Bonitz n'est pas donnée]).

2. Voir par exemple p. 119 où Class, à propos du passage de *Métaphysique Gamma*, 1004a 2-3 (« et il y a autant de parties de philosophie que de substances ») présente comme « documentation of the state of research » une citation traduite en anglais d'un article de Mansion de 1958 (« Philosophie première, philosophie seconde et métaphysique chez Aristote », *Revue philosophique de Louvain*, 56, p. 191), à savoir « The "philosophy" which is divided into primary philosophy and secondary philosophy is not the metaphysics of being as such » qui, selon Class, confirmerait que le paragraphe 1004a 2-9 est « an erratic piece ». Je ne vois pas en quoi cette remarque peut constituer « the state of research ».

La question qui se pose est la suivante : ce « commentaire philologique » est-il utile ? Peut-être, mais de façon un peu démodée, parfois prétentieuse, en tout cas un peu compliquée. Les interlocuteurs de Class sont presque uniquement les grands philologues du passé comme Alexandre d'Aphrodise, Bonitz, Jaeger, Ross : l'auteur ne semble pas avoir pris la peine de considérer les tentatives les plus récentes d'établissement des textes ou d'analyse de l'unité de la métaphysique. On a ainsi parfois l'impression d'un certain arbitraire face aux choix (peut-être dus aux intérêts de l'auteur) aussi bien des lignes de la *Métaphysique* dont il faut établir le texte que des commentateurs « les plus importants » pour l'établir.

Par ailleurs, le caractère compliqué de la démarche peut être illustré par un exemple extrait du premier volume. Celui-ci constitue un ensemble ordonné d'un peu plus de 600 lemmes, qui correspondent aux traductions anglaises de Ross de quelques lignes de la *Métaphysique* (d'une à huit lignes environ), précédées par la numérotation de Bekker et suivies par des remarques destinées à établir le texte correspondant. Si l'on prend la page p. 23 du volume de Class, on trouve le lemme « 981a 18-19 : except in an incidental way », suivi par une remarque de Ross, une remarque de Jaeger et une remarque de Class (les trois sur le texte grec). On imagine donc la situation suivante : un lecteur de la traduction anglaise de Ross de la section 981a 13-981b 9 (numérotation qui se trouve en marge de la traduction) remarque que, chez Class, il y a un lemme (mais il y en a souvent plusieurs) qui correspond à la numérotation de Bekker 981a 18-19 ; il veut voir ce que Class dit à propos de ces lignes mais il a de la peine à les situer car la traduction de Ross ne suit pas la numérotation de Bekker ligne par ligne. Pour les hellénistes, c'est plus facile, car ils peuvent trouver les lignes pertinentes dans le texte grec et puis en repérer la traduction chez Ross (il serait cependant plus facile, dans ce cas, d'avoir directement le texte grec à la place de la traduction anglaise) ; mais pour les non hellénistes, l'exercice devient un peu pénible, d'autant que la longueur des notes est variée, et que l'on peut trouver des sections aussi bien de quelques lignes (comme dans notre exemple) que de quelques pages (ex. : 989b 19-21, p. 78-80), puisque Class présente, pour chaque lemme, les tentatives « les plus importantes » d'établir le texte, éventuellement suivies de son propre point de vue (p. 17). Enfin, dans tous les cas, il faut évidemment avoir sous les yeux le texte grec, puisque les remarques concernent justement le grec : Class discute souvent les variantes des manuscrits ainsi que, en particulier, le texte qui se trouve chez Alexandre d'Aphrodise.

Ainsi, il n'est pas sûr que cet ouvrage (même en se limitant au premier volume) puisse être utile aux lecteurs qui connaissent seulement la langue anglaise. En revanche, pour les lecteurs qui connaissent l'anglais (que Class utilise aussi pour traduire les citations des commentateurs allemands et français) et qui maîtrisent le grec et le latin, il peut être utile, même avec les limites évoquées, d'avoir à disposition les citations et les commentaires (d'Alexandre d'Aphrodise, de Thomas d'Aquin, de Schwegler ou de Bywater par exemple) pertinents pour l'établissement de certains textes (premier volume) ; ou les discussions sur l'unité des livres (ainsi les p. 37-53 du deuxième volume, où Class discute les six récapitulations qu'il trouve dans le livre *Alpha*, et qui aident à reconstruire l'articulation du livre) ; ou encore les listes des passages parallèles à certaines sections de la *Métaphysique* en discussion (troisième volume).

Maddalena BONELLI

Ératosthène de Cyrène, *Catasterismes*, édition critique par Jordi Pàmias i Massana, traduction par Arnaud Zucker, introduction et notes par Jordi Pàmias i Massana et Arnaud Zucker, Collection des Universités de France. Série grecque, 497, Paris, Les Belles Lettres, 2013, CXXII + 554 pages dont 130 doubles.

Dopo i 135 anni trascorsi dalla tuttora fondamentale edizione critica dei Catasterismi di Eratostene curata da C. Robert (Berlin 1878), alla quale negli ultimi anni del XIX secolo sono seguite quelle di A. Olivieri (Leipzig 1897), E. Maass (Berlin 1898) e di A. Rehm (Ansbach 1899), appare presso la Collana delle Università di Francia ad opera di J. Pàmias con la collaborazione di A. Zucker (da ora citati come Edd.) questa nuova edizione dell'opera di oltre 500 pagine ripartite in introduzione critica e le restanti costituite dal testo, traduzione in francese, apparato critico, un ricco corredo di note esegetiche e un'imponente bibliografia.

Di quale testo si tratti è il vero problema approntato dagli Edd., perché il testo di Eratostene è andato perduto e ci sono rimasti con l'Epitome i molteplici echi dell'opera originaria, presenti negli scoli di Arato, Germanico e nel De Astronomia di Igino, che sono stati raccolti e censiti dal Robert secondo un sistema di cinque colonne che è stata definita dai nostri Edd. « une oeuvre indépassable et irremplaçable ». Tuttavia la filologia non conosce nulla di perenne. Come è noto, a partire dall'editio princeps edita nel 1672 dall'oxoniense J. Fell, si è sviluppata nella seconda metà dell'Ottocento una vera e propria « question ératosthénienne » che è stata molto dibattuta dai filologi tedeschi di quegli anni ed è arrivata ad una conclusione peraltro non definitiva con le ricerche di Jean Martin (1956), che ha sottolineato con particolare attenzione i rapporti dell'Ep. con la tradizione dell'edizione Φ dei Fenomeni di Arato, di cui rappresenterebbe un testo ausiliare in forma di manuale di astronomia elementare e letteraria da servire alla comprensione e al completamento della lettura del testo poetico. Il fatto che l'Ep. segua rigorosamente l'ordine di Arato sta a dimostrare una dipendenza editoriale che ebbe luogo con grande probabilità nel secondo o terzo secolo d.C. e forse fu incoraggiata dal nuovo formato del libro come codex, quando la parte esegetica dei testi tendeva a spostarsi ed a occupare i margini dei mss.; tuttavia il processo non si limita all'assorbimento dell'Ep. nel testo di Arato, ma prevede anche il suo ripristino come testo unificato per fare da introduzione. Questo seconda fase avrebbe coinciso con la rinascita letteraria bizantina del tredicesimo secolo ed in particolare con l'attività di uno dei suoi maggiori esponenti, Massimo Planude, nella cui cerchia, se non dalla sua stessa mano, fu trascritto il codice, ora ad Edimburgo, che costituisce il cardine della tradizione dell'Ep.

La seconda tradizione dei Catasterismi è rappresentata dai Fragmenta Vaticana che furono pubblicati per la prima volta da Olivieri; si tratta di un testo sensibilmente più breve dell'Ep. sia in prospettiva mitografica che soprattutto dell'astrotesia, ma essi non vanno considerati un'epitome dell'Ep. perché talvolta presentano una variante mitografica originale, sicché per marcare l'autonomia delle due tradizioni gli Edd. hanno stabilito di disporre per ogni capitolo un testo dopo l'altro.

Il risultato di questa decisione non è quello conseguito dalla filologia tradizionale che si propone di arrivare al testo originale di Eratostene, ma piuttosto di presentare una « radiographie de la transmission » dove, in particolare nel settore della astrotesia, questa è stata sottoposta ad un processo di rivalutazione e di rinnovamento che dà conto degli interventi cospicui di quanti hanno operato a partire dal testo di Eratostene fino all'età medio-latina e bizantina. L'effetto di questa strategia editoriale non può

che scostarsi sensibilmente da quello dei primi editori, consegnandoci un testo in cui lo sforzo di armonizzare e contemperare esigenze diverse prodotte dal divenire storico determina uno spiccato carattere di artificialità.

Per dare un'idea del modo di procedere degli Edd., essi hanno utilizzato la sigla E conferendogli un duplice valore, sia in rapporto con la lezione comune dei mss. come se fosse il consensus codicum, sia attribuendola alla lezione del solo Edimburgensis, che funge da archetipo della tradizione dell'Ep. Sarà quindi il lettore a distinguere i casi in cui E compare da solo nell'apparato da quelli in cui è invece presente insieme alla sigla di altri mss. che si differenziano dall'archetipo.

Nella ampia introduzione gli Edd. trattano della figura di Eratostene come filologo, filosofo e scienziato alessandrino e dei suoi (cosiddetti) Catasterismi che costituiscono un prodotto complesso dove la mitografia è unita alla astrotesia per ognuna delle 44 figure astrali in base ad un metodo che si fondava sulla selezione dei dati, la loro estrazione dal contesto e la loro ricollocazione in una griglia totalmente nuova. Si è parlato in proposito di un lavoro precursore del nostro ipertesto.

Va inoltre menzionato il tentativo degli Edd. di riuscire a scoprire quale fosse il testo originario di Eratostene, valorizzando le singole sezioni in cui si articola ogni capitolo che appaiono in forma di discorso indiretto e in dichiarazione (implicita) dell'autore, che la fa precedere dal sintagma prediletto διὰ τοῦτο o forme simili. Non manca infine una discussione sulla etimologia del termine catasterismo con la quale si potrebbe intendere l'amalgama dell'uso di planisferi celesti e la mediazione tra l'asterizzazione divina e la riproduzione umana su una carta.

Carlo SANTINI

Plutarch, *De E apud Delphos. Über das Epsilon am Apolltempel in Delphi*, introduction, édition et commentaire par Hendrick Obsieger, *Klassische Philologie*. Palingenesia, 101, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013, 418 pages.

L'E de Delphes est l'un des ouvrages les plus intéressants de Plutarque, dans la mesure où il nous renseigne sur plusieurs aspects de la personnalité de son auteur, en particulier sur sa religiosité « delphique » et, surtout, sur sa place dans l'histoire de la philosophie ancienne. Il possède également un intérêt doxographique grâce aux informations qu'il nous livre, entre autres, sur la biographie intellectuelle de Plutarque ainsi que sur certaines positions que ce dernier attribue à Ammonios, qu'il considère comme étant son maître. *L'E de Delphes*, tout comme l'ensemble des textes de Plutarque réunis par la tradition sous le nom de *Dialogues pythiques*, a été l'objet de l'intérêt des spécialistes même dans des temps très récents, comme le montre la parution de la nouvelle traduction commentée des *Dialogues pythiques* par Frédérique Ildefonse (Paris, 2006) et l'étude plus récente encore de Xavier Brouillette (*La philosophie delphique de Plutarque. L'itinéraire des Dialogues pythiques*, Paris, 2014) – pour se limiter à la production scientifique en langue française. En raison de l'importance de ce dialogue et de l'intérêt qu'il suscite, la communauté scientifique ne peut que se réjouir de la parution d'un nouveau volume entièrement consacré à *L'E de Delphes* tel que celui que Hendrik Obsieger (HO) nous fournit.

L'ouvrage de HO, version remaniée et élargie d'une thèse soutenue en 2006 et intitulée *Der Mittelteil (Kapitel 6-16) von Plutarchs Schrift De E apud Delphos. Kritische Ausgabe*

mit Einführung und Kommentar, contient une nouvelle édition critique de *L'E de Delphes*, précédée d'une introduction et suivie d'un commentaire ; on remarque – et l'on peut regretter – l'absence d'une traduction allemande du texte établi, traduction qui aurait convenablement intégré le riche commentaire suivi (des traductions ponctuelles de certaines phrases sont néanmoins données dans le commentaire, e.g. p. 328, traduction d'une partie de 392D). La structure de l'ouvrage montre l'équilibre entre le travail d'édition et l'effort exégétique qui caractérise l'ensemble du livre : l'introduction (p. 9-71) explique d'abord la nature et le contenu de l'œuvre de Plutarque (p. 9-46, section 1 et 2), avant de se concentrer sur la tradition manuscrite de *L'E de Delphes* (p. 47-67, section 3), et de conclure par un court paragraphe (4, p. 67-71) sur la graphie correcte du epsilon dans l'ouvrage de Plutarque (HO opte pour la graphie εῖ). Au tout début de cette introduction (p. 9-16), l'auteur parcourt l'ensemble des hypothèses qui ont été émises au sujet du E de Delphes, d'un point de vue archéologique, épigraphique et historico-religieux, et aboutit à la conclusion qu'une solution certaine et univoque à ce sujet ne peut pas être trouvée. Le texte critique, qui occupe les p. 72-91, est accompagné d'un appareil positif et, dans certains cas, d'un appareil supplémentaire fournissant des indications assez concises sur le titre (p. 73), sur les citations poétiques comprises dans *L'E de Delphes* (p. 80, 84, 90) ainsi que sur les reprises postérieures de passages du texte (p. 85, 87, 88). Le riche commentaire (p. 93-382) est organisé par chapitres de l'œuvre plutarquienne commentée (même s'il ne manque pas de regroupements déterminés par des raisons thématiques, par exemple 8, 388C – 10, 389D, p. 185-221). Après une description critique de l'ensemble de chaque chapitre ou partie du dialogue, le commentaire est organisé par lemmes ou brèves sections. Le volume se termine par trois appendices : le premier (p. 383-386) concerne le rapport entre Plutarque et ce qu'il appelle « l'Académie » en 387F (dans l'expression ἐν Ἀκαδημαίᾳ γενόμενος), le deuxième (p. 387-389) étudie l'identification des θεολόγοι de 388E avec les stoïciens et propose un rapprochement avec *SVF* II 528, et le troisième (p. 390-391) contient les conjectures inédites de G.N. Bernardakis publiées peu après la parution de l'ouvrage de HO (P.D. Bernardakis et H.G. Ingenkamp, *Plutarchi Moralia*, recognovit G.N. Bernardakis, Editio Maior, III, Athènes, 2010) et que HO n'a pas pu prendre en compte de manière approfondie dans son ouvrage. Suivent enfin les indications bibliographiques (p. 392-398), un index des *loci* (p. 399-408), un index des noms et des notions (p. 409-414) et un index des expressions grecques (p. 415-417).

Il est à remarquer que la section de l'introduction qui présente le sujet du dialogue et en tente une interprétation générale (p. 16-46) se fonde sur une thèse très spécifique s'opposant à la lecture courante du dialogue. Cette thèse s'articule à partir de deux principes interdépendants. D'abord, Plutarque serait un platonicien exclusivement *sceptique* et sa philosophie ne laisserait de place à aucun élément dogmatique. Ensuite, le ton général du dialogue relèverait de la plaisanterie. En raison de ces deux éléments, on n'aurait pas le droit de chercher de positions philosophiques assumées dans l'ensemble du dialogue (la question du E de Delphes serait donc un sujet adéquat pour *faire de la philosophie* et non pas un problème que les interlocuteurs seraient capables de résoudre), ce qui a pour conséquence, avant tout, d'ôter toute autorité historico-philosophique au discours d'Ammonios situé à la fin du dialogue – texte qui a été considéré comme fondamental pour reconstruire la philosophie médio-platonicienne. Dans son argumentation, l'auteur s'oppose à plusieurs reprises aux travaux de Franco Ferrari, qui a donc consacré la plupart de son récent compte rendu du livre à défendre une lecture « sérieuse » du dialogue et de ses implications historico-philosophiques (*Athenaeum*, 105/2, 2017, p. 841-843).

Sur le plan strictement philologique, les critères de l'édition établie par HO sont illustrés par le *stemma codicum* de la p. 64 : par rapport à Wilhelm Sieveking (*Plutarchi Moralia*, III, recenserunt et emendaverunt W.R. Paton, M. Pohlenz, W. Sieveking, Leipzig, 1929), qui fonde sa *recensio* sur deux classes de manuscrits, Γ (XDF) d'un côté et Πx (αAEBγ) de l'autre, HO considère que la seconde de ces deux classes doit être considérée comme dépendante de F² et de X³, ce qui en réduit sensiblement l'importance en termes de *constitutio textus*. D'autre part, il considère que F² et X²X³ remontent de manière indépendante à une autre branche de la tradition ; le *stemma* indique l'hyper-archétype de cette branche par la lettre I, tandis que F² et X²X³ sont distingués dans l'apparat critique et dans les observations philologiques du commentaire pour montrer quelles sont les différentes manières par lesquelles I est attesté.

Le riche commentaire reprend et argumente de manière détaillée certains choix textuels retenus dans l'édition critique du texte, ce qui permet au lecteur de comprendre de manière plus transparente les raisons codicologiques, linguistiques et/ou conceptuelles qui ont permis à l'éditeur de faire ses choix à des endroits problématiques du texte. Aux p. 316-317, par exemple, HO explique pourquoi en 18, 392B, il préfère ἐνάργειαν de F² par rapport à ἐνέργειαν de Γ et d'Eusèbe (qui est par ailleurs un précieux représentant de la tradition indirecte du texte, comme HO le fait remarquer dans son introduction, p. 65) : à côté des raisons d'ordre philologique (le passage d'ἐνάργειαν à ἐνέργειαν considéré par HO comme un « Standardfehler »), le commentaire engage un débat avec la proposition de J. Opsomer (« Éléments stoïciens dans le *De E apud Delphos* de Plutarque », dans J. Boulogne, M. Broze et L. Couloubaritsis [dir.], *Les Platonismes des premiers siècles de notre ère. Plutarque*, E de Delphes, Bruxelles, 2006, p. 147-170). En effet, Opsomer préfère ἐνεργείας en *Des notions communes contre les stoïciens* 34, 1082A, attesté dans la tradition manuscrite, contre ἐναργείας, conjecture de Niccolò Leonico Tomeo retenue dans l'édition Teubner du dialogue, ainsi que dans la plus récente édition critique du texte par M. Casevitz dans la Collection des Universités de France. Ce choix amène Opsomer à vouloir retenir aussi ἐνέργειαν en *E de Delphes* 18, 392B. HO, de son côté, montre aussi bien la pertinence conceptuelle de la leçon ἐνέργειαν dans le passage de l'*E de Delphes* (ainsi que de ἐναργείας dans le passage du *Des notions communes contre les stoïciens*, le concept d'« évidence » étant étroitement lié aux κοινὰ ἔννοια, comme le montre 44, 1083C) que l'absence d'interdépendance mutuelle des deux passages du point de vue de la *constitutio textus*.

On remarque dans cet ouvrage une profonde attention aux études précédentes sur l'*E de Delphes* ; en ce sens, l'ouvrage de HO permet d'établir le *status quaestionis* aussi bien sur le dialogue dans son ensemble que sur des questions ponctuelles qui le concernent. On notera que cette volonté d'informer le lecteur sur l'ensemble des hypothèses émises sur chaque aspect du dialogue empêche parfois l'auteur du volume d'articuler et d'approfondir son interprétation personnelle. En outre, la lecture du texte est parfois alourdie par la présence de longues citations en grec dans le commentaire (e.g., la très longue citation du *Contre Colotès*, 1114C-F, p. 349), ce qui peut être considéré comme une trace de la composition originale sous forme de thèse de doctorat.

Le volume de HO constitue un travail exhaustif et approfondi autour de l'*E de Delphes* qui fournit à la communauté scientifique une nouvelle édition critique du texte ainsi qu'un commentaire informé (aussi bien sur la littérature secondaire que sur d'éclairants parallèles avec le reste du corpus plutarquien et de la littérature grecque) et précis (même lorsque le texte de Plutarque et son interprétation deviennent très techniques, comme c'est le cas pour la section du dialogue qui porte sur les théories musicales

anciennes, commentée par HO aux p. 222-239). En ce sens, ce volume constituera un point de départ essentiel pour toute recherche future sur l'*E de Delphes* et sur l'ensemble des *Dialogues pythiques*.

Angelo GIAVATTO

Bruce Karl Braswell, *Two Studies on Pindar*, édité par Arlette Neumann-Hartmann, Sapheneia. Beiträge zur Klassischen Philologie, 18, Berne/Berlin/Bruxelles/Francfort/New York/Oxford/Vienne, Peter Lang, 2015, 338 pages.

La collection « Sapheneia » accueille son dix-huitième volume et pas le moindre, puisqu'il s'agit de l'ouvrage posthume d'un pindariste talentueux et discret, dont « deux études sur Pindare » sont ici éditées par Arlette Neumann-Hartmann (ANH), elle-même auteur déjà de plusieurs travaux importants sur Pindare et Bacchylide et sur le genre de l'épinicie en général.

La lecture de Pindare a retenu feu Bruce Karl Braswell [BKB] pendant de longues décennies. Des articles, des commentaires et une monographie reflètent le fruit de son travail persévérant et minutieux : *Pythian Four* (1988), *Nemean One* (1992), et *Nemean Nine* (1998), *Didymos of Alexandria. Commentary on Pindar, Edited and Translated with Introduction, Explanatory Notes, and a Critical Catalogue of Didymos' Works* (2013). BKB décéda en septembre 2013 sans avoir eu le temps de mener à bien l'histoire des études pindariques à laquelle il travaillait depuis de longues années. Certaines parties toutefois étaient achevées et prêtes pour la publication, explique Margarethe Billerbeck dans une courte préface (« Foreword »), où elle rend hommage à tous ceux qui ont rendu possible ce volume.

Au décès de BKB, deux manuscrits sont restés inédits : leur originalité et la nouveauté de l'approche justifiaient sans réserve une publication posthume. Le présent volume contient deux sections : la première examine le fragment d'un projet inachevé, à savoir une contribution à l'histoire de l'érudition lyrique, où l'étude de la *Néméenne 9* (texte source à l'appui) permet de retracer l'histoire de la tradition pindarique de l'antiquité à la fin du XVI^e siècle ; la deuxième est le fragment abouti d'un commentaire de la *Néméenne 10* : le texte original et la traduction des premières triades y sont accompagnés d'un commentaire linéaire ainsi que du texte des scholies afférentes avec leur traduction ; l'appendice lié éclaire l'histoire d'Argos à travers le texte de Pausanias.

La première partie du livre porte un titre ambitieux ; la longueur du sous-titre révèle les coulisses d'une élaboration par étapes : « A Contribution to the History of Pindaric Scholarship : The Study and Interpretation of *Nemean Nine* from Antiquity to the End of the Eighteenth Century ». Le projet devait revêtir la forme d'un diptyque : un volet retraçant l'histoire de l'érudition pindarique de l'antiquité au XX^e siècle et un autre réunissant des textes (traduits et commentés) éclairant l'interprétation de la *Néméenne 9* au fil de la tradition. Le XVIII^e siècle se révéla finalement une limite suffisante. Le dernier état du manuscrit s'arrête au début du chapitre 20, où BKB examine le commentaire de Benedictus Aretius (1587). Le contenu des chapitres suivants est esquissé dans une table des matières programmatique : de « 21. The editio *Raphelengi* (1590) » à « 34. Heyne (1798-1799) » en passant par « The *Pindaricum Lexicum* of Emilius Portus (1606) ». Les fichiers les plus anciens remontent à novembre 2000 ; un fichier de juin 2007 avance jusqu'au chapitre 17 ; un autre (de décembre 2012) contient

l'histoire de l'érudition pindarique jusqu'au chapitre 20. Arlette Neumann-Hartmann résume les étapes du dépouillement des fichiers suivie de leur édition et remercie les collègues engagés dans cette tâche collective. La table des matières de la somme prévue déroule vingt chapitres dont l'enchaînement est chronologique et les titres informatifs, de « 1. The *Scholia Vetera* » à « 20. The *commentarii Aretii* (1587) » : les toponymes et les chrononymes y côtoient les anthroponymes (« 2. From Alexandria to Byzantium », « 3. Demetrios Triklinios », « 4. From Thessalonike to Venice », « 8. Over the Alps ») ; la majorité des intitulés désignent des éditions et des commentaires en latin : « 5. The *editio Aldina* (1513) », « 10. The *interpretatio Loniceri* (1528) », « 18. The *commentarii Francisci Porti* (1583) ». L'appendice propose douze documents accompagnant l'étude de la *Néméenne 9* : de « 1. The *Scholia Vetera on Nemean Nine* » à « 12. The *interpretatio Philippi* » en passant par « 3. The *Vita Thomana* » et « 11. The *Aristologia* of Michael Neander ». Les premières lignes de la main de BKB (l'éditeur édité) arrivent à la page 15 après les éclaircissements liminaires de ses éditeurs.

L'étude systématique de Pindare commence moins de deux siècles après sa mort, rappelle BKB dans la « Preface ». L'antiquité n'ayant livré à la postérité aucune étude savante complète, les abondantes scholies anciennes fournissent une matière de choix pour cerner l'activité des érudits antiques. Ce vivier originel alimente plus tard la renaissance paléologue et le renouveau humaniste. Le premier siècle de l'érudition moderne, d'Alde (1513) à Benedictus (1620), non seulement établit la vulgate du texte mais fournit également à la postérité un cadre intellectuel durable pour la lecture de Pindare. La direction prise par les études pindariques porte l'empreinte des programmes éducatifs respectifs de Zwingli et de Mélanchthon ; l'interprétation du poète lyrique doit beaucoup d'autre part aux commentaires éclairés de Lonicer, Franciscus Portus, Aretius, Erasmus Schmid et Benedictus. L'intérêt de l'hellénisme romantique pour Pindare sert plus tard d'amorce aux travaux savants de Boeckh, Dissen, Heyne et Hermann. Les siècles récents ouvrent la voie à une diversification croissante. Dans tous les cas, l'histoire de l'érudition pindarique apparaît à la fois comme un défi à relever et une invitation à l'humilité devant l'immensité de la tâche. Seule une entreprise collective permettrait de venir à bout de ce projet titanique. La *Néméenne 9* sert ici de laboratoire à l'examen des techniques éditoriales et des pratiques exégétiques des pindaristes.

Le commentaire de la *Néméenne 10* est l'autre projet important (« A Commentary on Pindar *Nemean Ten* with an Appendix : Pausanias on the Argive Legends and Monuments ») auquel BKB travailla jusqu'à sa mort. Les fichiers inachevés contiennent la table des matières, le texte grec de la *Néméenne 10*, la traduction des trois premières triades, avec le commentaire des deux premières, la traduction des scholies relatives à la première triade, et un appendice sur Pausanias et les légendes et monuments argiens.

Ce modeste compte rendu ne saurait restituer le détail du travail fourni. Le sérieux de l'investigation n'a d'équivalent en l'occurrence que la modestie de ce philologue dont l'intérêt personnel s'est toujours effacé devant l'impératif d'exactitude scientifique. Afin d'éviter toute redondance avec des publications existantes, BKB a jusqu'au dernier souffle consulté les nouvelles publications sur le sujet, par un double souci d'exhaustivité et de collégialité. La grande science est faite par les belles âmes : ce volume de la collection « Sapheneia » le confirme exemplairement. Il se laisse parcourir avec l'émotion du souvenir autant qu'avec l'intérêt d'une curiosité philologique partagée pour un auteur rare et réputé difficile qui n'en a pas fini de susciter des travaux exigeants.

Pascale HUMMEL

Alessandra Coppola, Caterina Barone et Monica Salvadori (dir.), *Gli oggetti sulla scena teatrale ateniese. Funzione, rappresentazione, comunicazione. Giornate internazionali di studio, Università degli Studi di Padova, 1-2 dicembre 2015*, ITHACA – Scienze dell'Interpretazione, Padoue, Cooperativa Libreria Editrice Università di Padova, 2016, 588 pages.

Le volume ici recensé rassemble les communications initialement présentées lors d'une conférence internationale sur les objets scéniques dans le théâtre grec classique qui s'est tenue à Padoue les 1^{er} et 2 décembre 2015. Il rassemble quatorze contributions portant sur la tragédie et la comédie grecques ; l'iconographie vasculaire de Grande Grèce et de Sicile qui se rapporte d'une manière ou d'une autre au théâtre grec est également bien représentée. L'ouvrage comporte également trois longs appendices comprenant une liste des objets scéniques tragiques (p. 305-392), un essai de classification des divers rôles des objets dans l'iconographie vasculaire (p. 446-550), et enfin, un tableau thématique des objets scéniques trouvés dans les comédies d'Aristophane et de leurs valeurs symboliques (p. 393-445). La plupart des auteurs sont issus de l'université de Padoue ; l'aspect « international » est apporté par la contribution d'Oliver Taplin (Oxford), le « père » des études dramaturgiques modernes sur la tragédie, et par celles d'Alexa Piqueux (Paris Nanterre) et de Melissa Mueller (University of Massachusetts, Amherst). Cette dernière a elle-même publié, également en 2016, la monographie la plus complète existant à ce jour sur les objets dans la tragédie grecque (*Objects As Actors. Props and the Poetics of Performance in Greek Tragedy*, Chicago, 2016).

Les éditrices du volume, A. Coppola, C. Barone et M. Salvadori, présentent leur sujet comme un domaine d'investigation encore peu pratiqué aujourd'hui, compte tenu de la résistance de certains chercheurs à considérer l'événement théâtral grec dans sa dimension matérielle. L'objet scénique est défini au sens large comme « tout matériau contribuant à la réussite de la communication non-verbale, révélant des mécanismes scéniques ou des détails dramaturgiques inexpliqués par les mots des acteurs, mais nécessaires à la dynamique de l'action. » (p. 7, je traduis). Les perspectives adoptées sont assez classiques : les communications adoptent un parti-pris philologique, dramaturgique, historique ou iconographique. Sans viser à l'exhaustivité, je mettrai en avant les points positifs de l'ouvrage, avant d'en présenter les faiblesses, qui me semblent malheureusement plus nombreuses et dommageables pour la qualité d'ensemble du volume.

L'ouvrage présente l'avantage et l'originalité d'offrir une réflexion commune sur l'ensemble du théâtre grec, en mettant en regard tragédie et comédie, même si en réalité c'est sur la tragédie, et surtout les tragédies d'Euripide (*Alceste, Hypsipyle, Bacchantes, Iphigénie, Ion, Oreste, Médée*) que se concentre le plus grand nombre de contributions. On aurait sans doute aimé que des ponts plus systématiques soient explicitement formulés entre les deux genres : le lecteur pourra quand même trouver sur certains sujets (par exemple la fonction des vêtements, très bien représentés) de quoi nourrir une réflexion comparative sur le fonctionnement des objets dans les deux genres, qui sont plutôt traditionnellement opposés (cf. J. Poe, « Multiplicity, Discontinuity, and Visual Meaning in Aristophanic Comedy », *RhM*, 143, 2000, p. 256-295, cité p. 447 : la comédie démultiplie des objets dépourvus de rôle dramatique important, tandis que la scène de la tragédie est relativement dépouillée d'objets, mais ceux-ci peuvent être investis de fonctions dramatiques et symboliques exceptionnelles, à l'instar de l'arc de Philoctète ou du masque de Penthée). Les appendices, qui constituent à eux

seuls près de la moitié du volume, sont également utiles pour apporter une vision d'ensemble des objets dans les corpus tragique et comique, ainsi que des fonctions des objets dans la peinture sur vase. Ce travail avait été fait précédemment pour la tragédie par R. Wyles (*Costume in Greek Tragedy*, Bristol, 2011, p. 139-142), sans citation des textes grecs toutefois.

Certaines contributions apportent également des idées et des interprétations éclairantes. O. Taplin (« Aeschylus, "Father of Stage-objects" », p. 155-164) souligne de manière convaincante le rôle potentiellement fondateur d'Eschyle dans l'expérimentation dramaturgique des objets sur la scène et invite à bon droit, il me semble, à explorer plus avant la trilogie perdue d'Eschyle consacrée à Achille (p. 158-162). O. Taplin est le seul, avec S. Castellanata (p. 45-56), à envisager les pièces fragmentaires dans ce volume (les fragments comiques n'ont pas été intégrés aux études sur la comédie). Dans la lignée de l'ouvrage de R. Wyles déjà cité (2011), M. Mueller consacre son chapitre aux costumes et aux accessoires, qu'elle considère comme une partie intégrante de la composition dramatique tragique (« Dressing for Dionysus : Statues and Material Mimesis in Euripides' *Bacchae* », p. 57-70). Appliquant ce principe de lecture aux *Bacchantes* d'Euripide, elle montre bien la manière dont la relation entre les individus et leurs accessoires est celle de « vases communicants » : « by the end, worshippers have become their props and the props – the thyrsus in particular – are manifestations of the god » (p. 70), les limites entre objets, personnes, et divinités se trouvant alors bouleversées. M. Mueller ne tranche toutefois pas la question de savoir si ce brouillage des frontières ontologiques est le résultat d'un pur jeu théâtral ou s'il se justifie par le fait qu'Euripide aurait cherché à orchestrer un rituel religieux sur la scène, dans cette tragédie où se joue l'épiphanie de Dionysos.

A. Piqueux, pour sa part, cherche à nuancer la relation d'identité qu'il pouvait y avoir entre l'usage comique du costume sur la scène d'Aristophane et l'usage du vêtement dans l'Athènes contemporaine : « J'aimerais montrer que si la comédie, miroir déformant de l'Athènes contemporaine, reprend en grande partie les conventions vestimentaires en usage hors scène, le rôle du costume dans la caractérisation sociale des personnages est à relativiser. Le vêtement comique, comme vecteur d'identité, prend surtout sens dans le rapport au corps qui le porte et par la parole qui le définit ». Ses remarques sur le rapport organique entre le corps comique et son costume (p. 249) pourraient sans doute être faites également au sujet de la tragédie.

Les deux contributions de M. Baggio, qui approchent l'objet sous l'angle de l'iconographie vasculaire et de son rapport avec le théâtre, sont également riches et éclairantes (p. 165-184 ; et appendice 2, p. 393-446). Appuyées sur une bonne connaissance de la bibliographie étrangère (notamment française et anglo-saxonne) et informées des problématiques interdisciplinaires posées par l'objet, les analyses apportées sont fines et nuancées, à défaut d'être très originales. Prenant comme cas d'étude la tradition iconographique de la représentation de Créuse, et la mettant en rapport avec *Médée* d'Euripide (« Tra testo e immagine : il sistema degli oggetti nella Medea di Euripide, p. 165-184 »), M. Baggio affirme à juste titre que le théâtre tragique était bien connu des peintres des vases, et qu'en ce sens, il a influencé leur travail, mais selon une relation médiée et complexe : les *stimuli* qui proviennent de la scène sont retravaillés par les peintres d'une manière constructive, en s'appuyant sur leur code iconographique propre. Les objets, en particulier, sont bien intégrés dans la performance comme dans l'iconographie en vertu de leurs caractéristiques culturelles et de leur relative indétermination qui, dans les deux contextes, permet de transformer et de manipuler la sémantique.

Le chapitre de M. Salvadori et d'A. Marchetto apporte aussi une réflexion pertinente sur la représentation de la scène, en tant que telle, sur les vases peints d'origine apulienne, sicilienne et campanienne (« Vasi magno-greci e sicelioti a soggetto fliacico : riflessioni sulla resa dello spazio scenico ») : le catalogue proposé est une ressource pertinente pour repenser la fonction d'« indices de théâtralité » de ces éléments de décor scénique, dans un contexte où le rapprochement entre performance théâtrale et représentation iconographique est toujours considéré comme délicat et controversé.

En dépit de ces points positifs, l'ensemble de l'ouvrage présente des faiblesses embarrassantes. Certains chapitres sont réellement indigents, notamment parce qu'ils ne tiennent pas compte de la bibliographie parfois riche qui existe déjà sur certains objets phares de la tragédie (par exemple l'urne d'Électre) et n'en proposent que des lectures superficielles. Le court chapitre de C. Barone sur le coffret de Déjanire dans les *Trachiniennes* et l'urne d'Électre dans la pièce éponyme de Sophocle est la seule contribution consacrée à ce dramaturge (« Stage props and the Extrascenic Dimension: the Casket in *Trachiniae* and the Urn in Sophocles' *Electra* », p 35-44). C. Barone se contente pourtant de généralités et rend à peine compte des multiples niveaux de lecture auxquels ces objets complexes ont donné lieu (elle renvoie au livre de Mueller 2016, en note 13 p. 41, pour qui souhaiterait en savoir plus !). La contribution d'O. Taplin est assez parlante à cet égard également : on perçoit aisément qu'il s'agit de la transcription écrite d'une présentation générale de la question des objets dans la tragédie – sans doute le discours d'introduction de la conférence. De ce fait, comme il l'indique lui-même dans la note de bas de page initiale (p. 155), il ne s'agit nullement d'un exposé présentant une réflexion nouvelle, critique et scientifique sur la question. Son apport est donc inévitablement limité.

Du point de vue des approches méthodologiques, nulle nouveauté non plus : depuis les travaux d'O. Taplin datant de la fin des années 1970, l'approche de la tragédie comme *performance* est relativement bien acceptée et a donné lieu à un certain nombre de travaux de synthèse importants (l'ouvrage collectif de G. Harrison et V. Liapis, *Performance in Greek and Roman Theatre*, 2013, est le dernier en date et fait déjà référence). La plupart des auteurs réunis par Barone, Coppola et Salvadori se situent dans cette mouvance sans proposer d'avancée théorique particulière. Le virage pourtant amorcé en ce moment dans l'étude des objets du théâtre antique consiste à exploiter davantage la nature interdisciplinaire de l'objet matériel pour croiser les approches philologiques et dramaturgiques, avec des perspectives théoriques venues de l'anthropologie (voir par exemple J. Hoskins, *Biographical Objects. How Things Tell the Stories of People's Life*, New York, 1998) ou de champs disciplinaires émergents comme les « things studies » (voir B. Brown, *Things*, Chicago, 2004) ou le « New materialism » (voir entre autres, J. Bennett, *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*, Duke University Press, 2010) : un ensemble de théories qui cherchent à dépasser la dichotomie traditionnelle entre sujet et objet, animé et inanimé, au profit d'interactions entre différents types d'agents, humains et non-humains. On remarquera d'ailleurs que l'ouvrage dirigé par Ruth Bielfeldt (*Ding und Mensch in der Antike, Gegenwart und Vergegenwärtigung*, Heidelberg, 2014), qui fait un premier pas dans le sens d'une exploration de l'« agentivité » des objets, à savoir leur pouvoir d'action, dans l'antiquité, n'est référencé nulle part dans l'ouvrage collectif ici recensé.

Un autre problème de fond concerne la typologie des objets scéniques qui se trouve au cœur de cet ouvrage, mise en avant à travers le chapitre de F. Puccio (« Oggetti in scena: uso scenico e funzioni letterarie nelle *Baccanti* di Euripide », p. 71-90) et le long

appendice que le même auteur consacre à la tragédie (p. 305-394). Cette annexe se présente sous la forme d'une liste des passages en grecs comportant des mentions d'objets, qualifiés par les lettres U (« uso », objets utilisés sur la scène par les acteurs), E (« evocativi », les objets évoqués par les personnages sans qu'on puisse en déduire la présence scénique) et S (« scenografici », les objets contribuant à la scénographie de la pièce). Il est certes louable d'avoir fait cet effort de synthèse, mais les critères choisis pour établir cette typologie semblent très discutables (et ne sont pourtant pas discutés), ce qui n'est pas sans affecter la pertinence de cette liste et dès lors, son utilité pour les lecteurs. Le premier problème consiste à mon avis dans la distinction qui est posée artificiellement entre objets évoqués mais non représentés sur la scène (désignés par la lettre E, « evocativi ») et les objets « qui n'appartiennent qu'à la dimension narrative, aux récits qui se répètent fréquemment dans les textes dramatiques » que F. Puccio exclut de sa typologie (p. 305, je traduis). Il le fait sans doute à bon droit, dans un ouvrage qui prétend étudier les objets scéniques : mais les objets dits « evocativi », s'ils ne donnent lieu qu'à des paroles, méritent-ils alors eux-mêmes de figurer dans cette typologie ? Est-il vraiment éclairant de les mettre sur le même plan que les objets scéniques matériels ? Et surtout comment les distinguer des objets purement « narratifs » ? Quand F. Puccio inclut dans sa liste d'objets « evocativi » le char et les vêtements mentionnés dans le récit du rêve de la Reine des Perses (v. 190-199, p. 309), comment peut-on justifier ce choix ? Pourquoi ne s'agirait-il pas d'objets « narratifs », qui devraient dès lors être exclus de sa typologie ?

En outre, la classification de nombreux objets comme « evocativi » pose problème. Cette recension n'a pas vocation d'énumérer tous les cas discutables, mais il suffira d'en citer quelques-uns : qualifier d'objets uniquement évoqués, mais non matériels, la pantoufle orientale (*eumaris*) et la tiare de Darios (*Perses*, v. 657-662, p. 310) est sans aucun doute un contre-sens. De même pour le char de Pélasgos, les autels des dieux ou les voiles déchirées des Danaïdes dans les *Suppliantes* d'Eschyle, pour lesquels il n'y a aucune raison de supposer qu'ils n'étaient pas représentés visuellement sur la scène (p. 317-319). L'autre distinction posée entre objets utilisés (U) par les acteurs et objets scénographiques (S) peut également faire l'objet de critiques. Pourquoi intégrer à la catégorie des objets scénographiques le char d'Agamemnon et de Cassandre, plutôt qu'à celle des objets utilisés par les acteurs ? Après tout, les acteurs jouant les deux personnages entrent en scène sur ce char et y restent pendant une bonne partie de leur présence en scène ; le char donne à leur entrée en scène une connotation nuptiale qui prend un sens crucial à ce moment de la pièce, alors qu'ils font face à l'épouse légitime, Clytemnestre, campée sur le seuil du palais. En quoi le char serait-il donc ici un objet scénographique plus qu'un objet utilisé par les acteurs ?

Toute typologie pose la question des critères retenus pour l'établir et il n'en existe sans doute pas de parfaite sur un sujet aussi complexe. La plupart du temps, les textes dramatiques des pièces conservées sont en effet loin de nous livrer toutes les informations nécessaires pour comprendre la manière dont un objet pouvait être apporté sur scène lors de la représentation d'une tragédie ou d'une comédie. À aucun moment pourtant, F. Puccio n'aborde les problèmes méthodologiques posés par sa catégorisation des objets théâtraux à partir du seul témoignage des textes, éminemment parcellaires, et parfois difficiles à interpréter, qui nous ont été transmis. Dans ces conditions, extrapoler la présence d'un objet scénique est une démarche interprétative qui doit être justifiée et argumentée : le principe même de la liste, qui se présente de manière brute, sans fournir aucune justification à la classification proposée, est donc assez problématique.

Cette typologie se présente faussement comme évidente et allant de soi, alors même que c'est justement dans cette classification des modes de présence de l'objet scénique que réside une grande partie des problèmes de la dramaturgie de l'objet, malheureusement complètement passés sous silence. S'ajoutent à ces problèmes de fond quelques éléments de la présentation qui auraient mérité d'être mieux pensés : l'ouvrage ne propose pas d'index thématique des objets, utile à des lecteurs s'intéressant à telle ou telle catégorie particulière (par exemple, les couronnes, les boucliers, les épées, etc.). Enfin, le volume ne propose pas de résumés en langue étrangère de ses contributions, ce qui ne le rend pas forcément accessible à tous les publics.

Cet ouvrage collectif a donc l'intérêt de mettre au centre des recherches actuelles sur le théâtre les objets. En effet, ils sont au cœur de la machinerie théâtrale et ils ont le potentiel d'ouvrir des voies nouvelles dans l'étude du théâtre antique, en ayant en outre l'intérêt d'être de véritables « carrefours » interdisciplinaires. M. Baggio cite d'ailleurs à bon droit l'anthropologue M. Coquet (« Penser en "objet" ou les voies de l'esthétique », p. 393) : « l'objet se trouve au point de jonction de la vie sociale et de la vie rituelle et religieuse, il exprime aussi bien un savoir-faire technique et une réflexion sur les formes, les matières, les couleurs, qu'un ensemble de conceptions sociales, politiques, symboliques, esthétiques, touchant à la relation qui unit l'homme au monde et au groupe auquel il appartient ». L'ouvrage recensé est malheureusement loin d'exploiter tout ce potentiel des objets scéniques et ne remplit pas son projet, énoncé en quatrième de couverture, de proposer une synthèse utile et innovante sur le sujet. Aux étudiants, chercheurs, et autres curieux désireux d'explorer plus avant la question, la lecture d'autres ouvrages récents pourra apparaître plus profitable : par ordre chronologique, G. Harrison et V. Liapis (dir.) *Performance in Greek and Roman Theatre*, Leyde/Boston, Brill, 2013 ; B. Le Guen et S. Milanezi (dir.), *L'appareil scénique dans l'antiquité*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2013 ; R. Bielfeldt (dir.), *Ding und Mensch in der Antike. Gegenwart und Vergegenwärtigung*, Heidelberg, Winter, 2014 ; M. Mueller, *Objects as Actors: Props and the Poetics of Performance in Greek Tragedy*, Chicago, University of Chicago Press, 2016.

Anne-Sophie NOEL

Hélène Vial et Anne de Cremoux (dir.), *Figures tragiques du savoir. Les dangers de la connaissance dans les tragédies grecques et leur postérité*, Cahiers de philologie. Série apparat critique, 33, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2015, 246 pages.

Les quatorze contributions qui composent ce volume éclairent les articulations entre savoir et danger dans la tragédie grecque et des « textes qui entretiennent avec elle une relation nette et réflexive » (p. 10). L'amplitude chronologique, géographique et générique n'est pas le moindre intérêt de cet ouvrage dont l'introduction d'Hélène Vial expose bien les enjeux. L'ensemble est organisé en trois parties, « Le savoir tragique et ses périls hors de la tragédie » (p. 15-82), « "Puisses-tu ne jamais apprendre qui tu es !" : autour d'Œdipe » (p. 83-144), « Personnages tragiques en proie aux dangers du savoir, d'écritures antiques en variations modernes et contemporaines » (p. 145-220). Dans la première partie, Luca Ruaro (« Aspetti "tragici" della conoscenza umana nelle *Storie* di Erodoto ») s'intéresse en particulier à la figure de Crésus pour montrer que

l'Enquête constitue une expression de la sagesse de fond caractéristique de la pensée du ve siècle sur la grandeur et la fragilité de l'être humain et de son savoir. Anne-Marie Favreau-Linder (« Palamède martyr de la *sophia* ? ») étudie magistralement comment Palamède, dont la mort injuste fait une figure tragique, et sa lutte contre Ulysse, sont utilisés dans les débats entre sophistes et philosophes aux époques classique et impériale. Anne de Cremoux (« Connaissance, action et tragique chez Aristote ») livre une analyse précise du moment où Aristote étudie les relations entre la connaissance, des spectateurs aussi bien que des personnages, et les conditions de réalisation du tragique. Hélène Vial (« Savoir métamorphosé, savoir métamorphosant ») démontre qu'avec les figures de Médée et Méléagre, Ovide, dans les *Métamorphoses*, réinvente l'écriture tragique au sein de l'épopée, et fabrique avec Narcisse un personnage tragique qui inspirera l'Œdipe de Sénèque, sujet de l'article d'Eleonora Tola, dans la section centrale. Par le biais d'une lecture stylistique d'*Œdipe*, à partir de l'articulation entre savoir et danger par rapport au motif du sacrilège dans la famille, E. Tola met en évidence la singularité de l'écriture tragique de Sénèque, fondée sur la perversion des liens et le brouillage des catégories aux différents niveaux du texte (« Histoires de famille et périls du savoir »). Sarah Lagrou compare les récits du meurtre de Laïos chez Euripide et Sophocle, et la manière dont les poètes présentent l'ignorance d'Œdipe sur l'identité de sa victime dans la construction du destin tragique du personnage (« Le parricide dans le mythe d'Œdipe »). Lucie Thévenet se concentre sur *Œdipe à Colone*, en analysant la mise en scène du danger lié à la connaissance de l'identité du héros, et la tension entre les deux pôles de l'identité d'Œdipe, souillure et sauveur (« L'identité d'Œdipe comme savoir dangereux »). Rocco Marseglia se penche sur les similitudes et les différences entre Œdipe et Penthée, détruits tous deux par le savoir qu'ils acquièrent, dans leur désir de « voir » (« Œdipe et Penthée, entre écoute et vision »). Guillaume Issartel rapproche Œdipe du dieu scandinave Odin, détenteur d'une science supérieure acquise au prix de mutilations : boiteux, aveugle, Œdipe ne serait pas une victime mais un maître de la connaissance et du Destin (« Héros mutilé, héros savant »). La troisième partie est consacrée à quatre personnages dont le destin est lié au péril de la connaissance. Le suicide de l'Ajax de Sophocle y apparaît comme la réponse du héros à l'effondrement de ses certitudes et au spectacle de sa vengeance ratée (Philippe Arnaud, « Ajax ou l'image brisée du héros archaïque »). Christine Kossaifi expose comment, chez Euripide, le savoir s'impose à l'héroïne d'*Hécube* pour la faire basculer dans une violence bestiale (« Quand le savoir fait basculer la *psyché* »). Les trois dernières contributions portent sur des représentations modernes de Cassandre et Prométhée : chez Barbey d'Aurevilly (Sandy Chotin, « Portrait de Cassandre en fileuse »), la Malgaigne incarne à la fois « l'apparente faillite d'une parole poétique et la réalisation de la toute-puissance du langage » (p. 181) ; *Kassandra : Eine Tragödie*, en 1941, identifie la prophétesse au Peuple auquel elle se sacrifie, dans une sombre exaltation des valeurs du Troisième Reich (Sandra Pereira Vinagre, « Cassandra, between knowledge and suffering »). Karine Roy, enfin, offre une analyse fort intéressante de la figure du cloneur, dans plusieurs romans contemporains, avatar de Prométhée qui brave les lois naturelles pour créer à l'égal des dieux, et qui, comme le Titan, est puni pour son *hybris* (« Prométhée biologiste au tournant du XXI^e siècle »). L'ensemble est d'une belle cohérence et offre de riches perspectives sur ces dangers du savoir que poètes et écrivains n'ont cessé d'affronter par et pour leurs créations.

Marie Anne SABIANI

Lesley Dean-Jones et Ralph M. Rosen (dir.), *Ancient Concepts of the Hippocratic. Papers Presented at the XIIIth International Hippocrates Colloquium, Austin, Texas, August 2008*, Studies in Ancient Medicine, 46, Leyde/Boston, Brill, 2016, x + 474 pages.

Ce 13^e et très riche volume des actes du Colloque hippocratique s'attache à étudier, au travers des 20 articles qui le composent, ce qui est proprement hippocratique dans les traités hippocratiques. Lesley Dean-Jones explicite dans son Introduction (« Identifying the Hippocratic ») cette problématique qui sous-tend le recueil : quels sont les théories ou les thèmes qui ont permis à près de 70 traités très divers, écrits sur une période de plus d'un siècle et en des lieux différents du monde grec, d'être réunis sous le nom d'« hippocratiques » ?

La première partie du recueil (« Formation of the Hippocratic Corpus ») aborde la formation même du Corpus hippocratique, et s'ouvre sur l'article de Philip Van Der Eijk, « On "Hippocratic" and "Non-Hippocratic" Medical Writings », qui interroge l'unité du Corpus. Sur un plan méthodologique, est-il bon de continuer à considérer le Corpus hippocratique, comme il est de tradition de le faire, comme un ensemble, alors même que les spécialistes eux-mêmes s'accordent à dire que les traités sont divers sur les plans doctrinal, stylistique et méthodologique, et que cette conception unitaire entraîne un intérêt moindre porté aux autres écrits médicaux grecs ? Philip Van Der Eijk se propose de remettre en question ce présupposé, dans la lignée de son précédent article « Is there such a thing as Hippocratic Medicine ? ». Proposant une liste non exhaustive d'auteurs et de traités médicaux grecs non hippocratiques sur la période 450-300 av. J.-C., il souligne que nombre de ces traités, bien que souvent fragmentaires, offrent des similarités avec les traités du Corpus ; leur étude est engagée depuis peu à l'échelle de l'histoire des études hippocratiques, et pourrait conduire à une vision plus complète des textes médicaux antiques. Par ailleurs, les traits distinctifs des écrits hippocratiques (recherche de rationalité, attitude morale du praticien, etc.) se retrouvent chez d'autres auteurs (Dioclès, Praxagoras, Démocrite, mais aussi chez Platon et Aristote entre autres). Ainsi, il conviendrait de ne pas voir davantage de cohérence au sein même des écrits du Corpus qu'entre ces derniers et des écrits non hippocratiques. Philip Van Der Eijk ouvre ainsi le champ à une profonde remise en question méthodologique. Ann Ellis Hanson, dans « The Hippocratic Aphorisms in Ptolemaic and Roman Times », poursuit ce questionnement sur la formation du Corpus au travers d'une étude papyrologique démontrant que les fragments médicaux non référencés comme hippocratiques sont difficiles à distinguer des fragments hippocratiques, présentant des fortes similarités stylistiques ou thématiques avec le Corpus ; le dialecte en lui-même ne constitue pas un critère suffisant, puisque les fragments hippocratiques eux-mêmes sont écrits en dialecte aussi bien attique qu'ionien. Ann Ellis Hanson se penche en particulier sur les papyri des *Aphorismes*, pour tenter d'évaluer la popularité du traité en Égypte lors des périodes romaine et byzantine. Parmi les fragments que l'on peut relier à Hippocrate, ceux des *Aphorismes* sont en effet deux fois plus nombreux (sept papyri au total) et plus riches en *marginalia* que ceux des autres traités, ce qui confirme leur renommée dès l'Antiquité. L'étude envisage plus spécifiquement deux papyri d'Antinoopolis, MP³ 543 (*P. Ant.* 128) et *P. Ant.* 3.183, ainsi que *P. RyI* 3.530. Paul Demont, dans « Remarques sur le tableau de la médecine et d'Hippocrate chez Platon », tend au contraire de l'article inaugural de Philip Van Der Eijk à retrouver une explication au regroupement des écrits hippocratiques en un même Corpus, en s'appuyant sur l'œuvre platonicienne : de fait, la conception de la médecine selon Platon offre une « perspective

unifiante » certaine, et dans ses principaux traits se rapproche de la médecine telle qu'elle est exposée dans les écrits du Corpus, ce que démontre entre autres exemples la conception de la *technè* médicale dans le *Timée*. Bien qu'Hippocrate n'apparaisse qu'en deux occurrences dans l'œuvre de Platon, il est à chaque fois considéré comme l'archétype même du médecin. L'influence platonicienne sur le Corpus et la constitution d'une vulgate hippocratique est ainsi essentielle, et a contribué à définir une « norme » hippocratique. Dans plusieurs dialogues platoniciens, il apparaît que le public profane averti avait accès à des traités médicaux, qui constituaient le moyen de reconnaître le « bon » médecin du mauvais, Platon posant le problème des critères par lesquels reconnaître la « véritable médecine ». Pilar Perez Cañizares (« The Treatise *Affections* in the Context of the Hippocratic Corpus ») propose une étude du traité *Affections*, qui offre des critères à partir desquels les traités médicaux ont pu être sélectionnés pour faire partie du Corpus. Galien mentionne le traité, tandis qu'Érotien ne le cite pas dans son *Glossaire* ; malgré l'activité éditoriale hippocratique qui eut lieu durant la période écoulée entre Érotien et Galien, nulle mention antérieure à Galien ne nous est parvenue. Galien tenait en estime le traité, qui devait être selon lui « d'Hippocrate lui-même ou de Polybe », bien que son avis soit fluctuant. Le traité, de la main d'un médecin comme le démontre l'énonciation, n'en est pas moins adressé un public de profane avertis ; l'auteur assemble des matériaux de différentes provenance, dont certains coïncident avec *Maladies II* et *Affections internes*. *Affections* et *Prorrhétique II* peuvent former un groupe cohérent avec *Articulations* au sein du corpus hippocratique : ces trois traités font références à un corpus d'œuvres médicales ; leurs auteurs ont écrit plusieurs traités ; leurs œuvres sont composées pour être lues et non écoutées. Pilar Perez Cañizares en tire la conclusion selon laquelle les médecins avaient recours à des textes écrits pour diffuser leur savoir, ce qui s'avère fondamental pour comprendre la composition d'*Affections*, destiné à des non-spécialistes. Il devait donc exister un public suffisamment important de profanes éduqués ayant accès à des livres, ce qui permet de proposer une datation du second quart du IV^e siècle av. J.-C. Susan Prince (« The Peripatetic Hippocrates and Other Monists in the *Anonymus Londiniensis* ») se penche sur l'Anonyme de Londres ou *Anonymus Londiniensis*, dans lequel Ménon, un disciple d'Aristote, a dressé un tableau des théories médicales environ un siècle après la mort d'Hippocrate. S'appuyant sur le commentaire de Galien à *Nature de l'homme*, Susan Prince souligne que l'un des passages du commentaire galénique reflète un conflit entre deux conceptions physiologiques au sein de la médecine grecque en général, et galénique en particulier : d'un côté, la théorie des quatre humeurs, et de l'autre, un monisme matérialiste qui doit être attribué à une réception péripatéticienne. Le débat est complexe, car la critique est loin d'être univoque concernant la question, contestant parfois aussi bien la vision d'un Hippocrate moniste que d'un Hippocrate père de la théorie des quatre humeurs. Susan Prince avance que *Nature de l'homme* présente des traits proprement hippocratiques, et que la réception péripatéticienne a eu intérêt à promouvoir un Hippocrate moniste davantage que la théorie des quatre humeurs. Développant une analyse serrée de la démonstration de l'Anonyme, Susan Prince établit que son auteur, à l'instar de Galien, place la théorie multi-humorale de *Nature de l'homme* au cœur de la médecine hippocratique. Eric Nelson (« Tracking the Hippocratic Woozle : Pseudepigrapha and the Formation of the Corpus ») s'attache à interroger la notion même de corpus comme artefact, en travaillant, dans l'optique d'une histoire sociale de la médecine, sur les « communautés » productrices des textes. Se tournant vers des *pseudepigrapha*, le *Presbeutikos* et l'*Epibomios*, textes souvent perçus

comme romancés et éloignés des faits historiques, Eric Nelson propose d'y voir des textes que Bacchius aurait considérés comme hippocratiques, ce qui pose la question de la constitution du Corpus sous un angle nouveau, à savoir comme un ensemble de textes issus à la fois d'un savoir médical et d'un discours sur ce même savoir. D'où la fluctuation d'un ensemble textuel qui a pu servir divers discours et représentations d'Hippocrate, jusqu'à la fixation du Corpus à l'époque alexandrine.

La deuxième partie du recueil, « Hippocratic Concepts », s'ouvre sur un article de Joël E. Mann, « Is There a "Hippocratic" Response to the Attack on Medicine? ». Joël E. Mann établit que les traités dits « polémiques » (*Art, Ancienne médecine, Régime dans les maladies aiguës, Nature de l'homme*), malgré leurs divergences concernant l'étiologie ou la thérapeutique, sont le fruit d'un effort concerté de la part des médecins hippocratiques pour contrer l'assertion selon laquelle la médecine n'existe pas en tant qu'art constitué. Envisageant les traités sous l'angle de la rhétorique et analysant le traitement de la notion de *technè*, Joël E. Mann souligne leurs conceptions communes concernant entre autres la possibilité d'établir un pronostic et de connaître la nature de l'homme : plus qu'une thérapeutique donnée, les traités visent à défendre l'existence de la médecine même, ainsi qu'une conception hippocratique de la pratique médicale, en particulier dans la question de la prise en charge par des médecins de patients condamnés. *Art* est à part : le traité défend non la médecine dans son existence, quitte à en accepter les dissensions et les potentiels errements, mais expose une conception unifiée et rationnelle de la *technè* médicale, présentant peut-être, de façon paradoxale pour un traité considéré comme le moins « médical » du Corpus, ses traits les plus hippocratiques. Roberto Lo Presti (« Perceiving the Coherence of the Perceiving Body: Is There Such a Thing as a "Hippocratic" View on Sense Perception and Cognition? ») définit également une convergence conceptuelle dans le Corpus, en soulignant que les traités partagent une conception commune de la perception. Si les traités hippocratiques ont bien été influencés en la matière par la philosophie présocratique (Empédocle, Diogène), ils s'attachent à distinguer l'approche médicale de l'approche strictement philosophique. On retrouve dans les traités la conception d'une $\psi\upsilon\chi\eta$ unique, permettant au corps de sentir et de percevoir, déterminée par le corps auquel elle appartient et déterminant en retour l'individu. Bien que les traités hippocratiques n'aient pas élaboré une théorie unique de la perception et qu'ils présentent par ailleurs de fortes divergences, ils partagent un même présupposé : l'individu, composé d'une variété de « manifestations cognitives » (émotions, perceptions, pensées), est une entité cohérente. Cette conception d'un « corps cohérent » pourrait être à la source du regroupement des traités en un Corpus unique, ce qui suppose un rapprochement non aléatoire mais au contraire concerté. Elizabeth Craik (« [Hippocrates] *On Glands* ») réhabilite le traité *Glandes*, souvent déconsidéré, en particulier du fait de l'opinion défavorable qu'exprime Galien à son sujet. Elizabeth Craik démontre la grande proximité qui existe entre ce traité et *Génération/Nature de l'enfant, Maladies IV*, les sections 1 et 2 de *Maladies des femmes* et de *Maladies des jeunes filles*. Son analyse lexicologique et stylistique se double d'une étude thématique, et s'attache à montrer que d'autres traités tels *Lieux dans l'homme, Articulations* ou *Fractures* partagent une conception proche de la fonction des glandes. On peut ainsi reconsidérer l'importance de *Glandes* et lui accorder le titre d'hippocratique, et de même voir en son auteur une figure importante de la médecine ancienne. Jacques Jouanna, dans « Regimen in the Hippocratic Corpus: *Diaita* and Its Problems », se livre à une étude du terme et de la notion de régime, $\delta\iota\alpha\iota\tau\alpha$. Le mot est attesté depuis le VI^e siècle chez Alcée ; ses occurrences se font plus nombreuses chez les historiens,

mais ce sont les écrits hippocratiques qui en font une notion capitale. L'article étudie le champ sémantique général de *δίαιτα*, plus large et plus riche que le terme français *diète* ; après avoir confronté *δίαιτα* et d'autres mots de la même famille, dont *διαίτημα*, il envisage la notion dans le Corpus. Dans certains traités, le régime, qui varie selon l'état de santé du malade, concerne la nourriture et la boisson ; la ptisane y tient une place à part. D'autres traités ont du régime une conception plus large, et englobent également l'exercice physique, à la fois pour les malades et pour ceux qui sont en bonne santé : nourriture, boisson et exercice sont considérés, par exemple par *Régime*, sur un même plan d'importance. On peut également y ajouter le sommeil, l'activité sexuelle et le bain. Les traités distinguent cette *δίαιτα* de la thérapie par les médicaments : cette classification caractérise fortement la médecine hippocratique. Jacques Jouanna se penche ensuite sur le sens technique de *δίαιτα* comme « jugement » ; du verbe *διατάν*, « diriger une cité », le terme prend alors le sens de « régulation » : la médecine hippocratique se distingue en régulant le régime des malades, en accord entre autres avec le changement des saisons. *Régime* insiste avec une grande modernité sur le lien entre nutrition et exercice physique. Ralph M. Rosen (« Towards a Hippocratic Anthropology : *On Ancient Medicine and the Origins of Humans* ») poursuit l'étude de la diététique hippocratique en abordant le traité *Ancienne médecine* : le traité dépeint une humanité originellement privée de *τέχνη* et par là condamnée à demeurer dans un état bestial. Ce tableau fort négatif doublé de la croyance en l'efficacité de la *τέχνη* médicale est proprement hippocratique. Le traité est le seul à attribuer la sortie de cet état de nature à l'amélioration du régime, dont le progrès que constitue la cuisson des aliments : le régime alimentaire est ainsi à l'origine de la *τέχνη*, laquelle aide les hommes à surmonter leur faiblesse de nature. Galien reprendra cette conception anthropologique. Les médecins hippocratiques expliquaient ainsi que certains patients puissent ne pas supporter un aliment par le fait que les hommes sont voués à ne pas pouvoir assimiler la nature telle qu'elle est, mais doivent la transformer. Maithe Hulskamp, dans « *On Regimen and the Question of Medical Dreams in the Hippocratic Corpus* », propose le dernier article de cette section dédiée au régime, en se consacrant à l'étude de *Régime*, et en particulier à l'analyse des rêves dans le livre IV : le traité en fait un usage diagnostique, permettant de prescrire le bon régime au patient avant même que son état ne présente les premiers signes de maladie. L'âme, *ψυχή*, représente par le rêve la configuration interne du corps. Maithe Hulskamp démontre que cette théorie n'est pas uniquement présente dans *Régime*, mais se retrouve également en *Épidémies VI*, 8.9-10. *Maladies II*, 72 et *Affections*, 48, rapprochés ligne à ligne de *Régime*, 92-93, présentent également des similarités de vue, associant état mental et maladie. Les conceptions du livre IV de *Régime* pourraient donc être plus répandues dans le Corpus que ce qui est admis généralement.

Dans la troisième partie du recueil, « Hippocratic Topics in Cultural Contexts », l'article de Patrick Macfarlane « Teeth in the Hippocratic Corpus » démontre la cohérence remarquable qui existe dans le Corpus au sujet des dents, de leur nature, de l'âge auquel elles apparaissent, des pathologies qui y sont associées et des traitements à apporter. Détaillant en trois parties les apports des traités hippocratiques sur ce sujet (nature des dents, en particulier dans *Chairs* 12 ; dentition et perte des dents, dans *Dentition* par exemple ; pathologies orales et thérapeutiques), Patrick Macfarlane souligne qu'ils ne sont cependant pas propres au Corpus, et se retrouvent dans des écrits philosophiques, en particuliers ceux d'Aristote. Laurence Totelin (« Hippocratic and Aristophanic Recipes : A Comparative Study ») se livre à une étude comparative entre trois recettes

médicales présentes chez Aristophane et les 1551 recettes qu'elle a identifiées dans le Corpus hippocratique, la plupart d'entre elles étant des recettes gynécologiques. Cette comparaison entre deux corpus textuels plus ou moins contemporains offre la possibilité d'étudier leur contexte de composition et de réception. Après avoir présenté les recettes hippocratiques, qui forment le plus vaste ensemble de recettes antiques, puis les trois passages d'Aristophane (dans les *Thesmophories*, *l'Assemblée des femmes* et le *Ploutos*), Laurence Totelin conclut qu'Aristophane parodie dans ses comédies des recettes gynécologiques et des prescriptions pour les affections oculaires. Il est bien établi que des recettes gynécologiques circulaient à l'époque ; le public, sans avoir lu d'écrits hippocratiques, pouvait ainsi comprendre à quoi se référaient les parodies d'Aristophane. Dans « Hippocratic and Non-Hippocratic Approaches to Lovesickness », Leanne McNamara procède à rebours et définit l'unité du Corpus par ce qui en est absent : la maladie d'amour, *eros*, qui est par ailleurs présentée comme une véritable affection, *nosos*, dans les écrits non médicaux, et plus tard également par Galien. Leanne McNamara se penche dans un premier temps sur la description de *l'eros* dans la littérature non hippocratique (chez les poètes, les tragiques, les philosophes et en particulier Aristote), puis envisage les traits cliniques de l'affection. Au sein du Corpus, seul le traité *Maladies des jeunes filles* évoque la maladie d'amour ; le traité identifie le siège de l'affection dans la ψυχή. La quasi-absence de description de cette maladie dans le Corpus n'est pas uniquement due aux aléas de la transmission textuelle, mais tient à la volonté des auteurs hippocratiques de prendre des distances avec la magie et la médecine populaire afin de différencier leur pratique médicale.

La quatrième et dernière partie du recueil, « Galen's Hippocratism », s'attache à définir ce que Galien considérait comme hippocratique. Amneris Roselli l'inaugure en étudiant, dans « "According to both Hippocrates and the Truth": Hippocrates as Witness to the Truth, from Apollonius of Citium to Galen », la notion de vérité : Hippocrate n'avait aucune raison de rien dissimuler, car il n'avait à combattre aucune école adverse, quand certains contemporains de Galien dissimulent la vérité du fait des rivalités qui les opposent à d'autres médecins. Galien qualifie ainsi Hippocrate d'« amoureux de la vérité », ce qui est un *topos* que l'on retrouve chez Celse ou Plutarque : Hippocrate n'a pas de scrupule à avouer un échec, ce qui confère une crédibilité à son œuvre, au point que pour Galien, tout écrit relevant de la tradition hippocratique est nécessairement synonyme de probité professionnelle. Pour Apollonius de Citium de même, le témoignage d'Hippocrate équivaut à une vérité absolue, car le praticien hippocratique ne dissimule ni son ignorance ni ses erreurs. Robert Alessi (« Bodily Features in the Corpus Hippocraticum: On the Classification of Individuals into Groups ») envisage la méthode de classification des patients employée par les médecins hippocratiques sous l'angle de la physiognomonie. L'article part d'*Épidémies II*, en particulier 5.1 et 6.1, en s'appuyant sur des textes qui ne nous sont parvenus qu'en arabe, et démontre que pour Galien, les adjectifs ἐσθλός et πονηρός employés par Hippocrate ne qualifient pas l'âme mais la capacité physique du patient à supporter ou non un traitement. Selon le médecin de Pergame, seul le corps tout entier et non des parties isolées du corps peuvent servir à déterminer cette capacité. Les différents textes hippocratiques envisagés dans l'étude partagent certains prérequis méthodologiques : il demeure difficile, même pour le bon médecin, de tirer des conclusions certaines de traits physiques ; il faut faire preuve de prudence pour éviter les erreurs ; la méthode du médecin en ce domaine doit s'appuyer sur une comparaison entre ce que l'on peut observer de l'état de santé et de l'état de maladie. Cette volonté de faire reposer la méthode sur une distinction entre santé et

maladie caractérise ici fortement la médecine hippocratique. Véronique Boudon-Millot (« Ce qu'«hippocratique» [ἵπποκράτειος] veut dire : la réponse de Galien ») se penche sur l'adjectif ἵπποκράτειος, traduit en anglais par *Hippocratic* et en français soit par *hippocratique*, soit par *hippocratéen* ; l'adjectif ἵπποκρατικός n'est quant à lui présent qu'en une seule occurrence, chez Stéphane. De rares occurrences de ἵπποκράτειος dans le corpus galénique qualifient des personnes, les « hippocratéens », alors que l'adjectif désigne généralement des notions ; ces « hippocratéens » constituent dans la Rome du II^e siècle une école selon Galien, se définissant eux-mêmes comme fidèles à la doctrine hippocratique. Galien les critique davantage encore que d'autres commentateurs, leur reprochant d'être incapables d'expliquer Hippocrate et les accusant de critiquer le Père de la médecine. Il est possible que ces commentateurs aient représenté une concurrence aux yeux du médecin de Pergame, qui les attaque en disqualifiant toute critique de la doctrine hippocratique. Véronique Boudon-Millot présente ensuite l'hippocratismes de Galien, qui repose sur la théorie des deux chaleurs, l'une des « principales doctrines de l'art d'Hippocrate », différenciant la chaleur innée et la chaleur de la fièvre, et sur la doctrine des quatre éléments, des quatre humeurs et des quatre qualités. Par ces doctrines et principes, qui sont peu présents dans les textes hippocratiques mais reflètent certains débats de l'époque, Galien dessine un hippocratismes dont il se fait le « champion », rejetant toute autre approche critique des écrits du Corpus et s'appuyant sur une infaillibilité hippocratique qu'il a lui-même imposée. Todd Curtis (« Author, Argument and Exegesis: A Rhetorical Analysis of Galen's *In Hippocratis de natura hominis commentaria tria* ») envisage les commentaires galéniques sur *Nature de l'homme* et les neuf chapitres édités par Littré sous le titre de *Régime salubre*. Galien affirme avoir divisé en trois parties *Nature de l'homme*, habituellement transmis en un seul traité, pour distinguer une partie due à Hippocrate, une autre à Polybe, et une troisième (la seconde moitié de *Nature de l'homme*) à un imposteur. Les trois parties auraient été selon Galien amalgamées à tort. Analysant avec précision la lemmatologie de Galien, Todd Curtis rappelle que les procédés du commentaire dans l'Antiquité autorisent par exemple Galien à intercaler ses propres commentaires dans le texte hippocratique : puisque, comme Véronique Boudon-Millot l'a précédemment démontré, Hippocrate est infaillible, alors il est possible pour Galien de développer ses propos afin de faire coïncider les textes transmis avec la vérité hippocratique telle qu'il la conçoit, faisant de même pour Polybe. Galien œuvre ainsi, comme il le jugeait important, à ce que *Nature de l'homme* soit perçu comme hippocratique : en distinguant la partie de la main d'Hippocrate des deux autres, il contre les accusations qui contestaient au traité le titre d'hippocratique ; ce faisant, il défend aussi la théorie des quatre éléments, selon lui bien présente dans l'œuvre et défendue par Hippocrate, théorie qui se trouve être justement l'une de ses propres doctrines comme l'a rappelé Véronique Boudon-Millot. R. J. Hankinson, dans l'article conclusif du volume, « Galen on Hippocratic Physics », poursuit l'analyse de la doctrine galénique des quatre éléments, démontrant que l'attribution par Galien de la théorie des quatre éléments à Hippocrate n'est pas qu'un « fantasme anachronique », mais découle d'un raisonnement critique s'attachant à retrouver les présupposés implicites du traité. De fait, *Nature de l'homme* développe bien une argumentation contre les Monistes, posant l'existence de plusieurs éléments constitutifs du corps. S'attachant à l'étude de ces éléments et de leurs qualités, chez Hippocrate et chez Galien, et retraçant la logique de la démonstration du médecin de Pergame, R. J. Hankinson reconnaît des fondements solides au raisonnement galénique, qui constituent une « construction interprétative » et sont par là légitimes.

Le quatorzième Colloque hippocratique a eu lieu à Paris en 2012, et les Actes en ont été publiés deux ans plus tard (J. Jouanna et M. Zink [dir.], *Hippocrate et les hippocratismes : médecine, religion, société. Actes du XIVe Colloque International Hippocratique [novembre 2012, Paris]*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres / De Boccard, 2014).

Elsa FERRACCI

Giovanni Cerri, *La poétique de Platon*, traduit de l'italien par Myrto Gondicas, préface de Bruno Gentili, L'Âne d'or, Paris, Les Belles Lettres, 2015, 224 pages.

Le titre de l'étude est ambitieux mais le volume est concis (188 pages hors bibliographie ; le livre de Szlezák, *Platon und die Schriftlichkeit der Philosophie*, annoncé p. 26 n. 2, est référencé par erreur p. 218 sous le nom de Putnam à la suite d'une manipulation informatique malheureuse – et riche en sens par rapport à la réflexion du livre !). Le sujet traité par Giovanni Cerri est celui de la transmission de l'information et de la communication, comme le précise le titre italien des première et deuxième éditions (*Platone sociologo della comunicazione*) et l'utile préface de Bruno Gentili. Le titre de cette troisième édition parue en Italie en 2007 s'explique surtout par l'ajout du chapitre IV qui analyse la trilogie *République-Timée-Critias* sous son angle poétique.

Cerri montre comment Platon analyse la transmission d'une culture par l'intermédiaire des mythes en particulier, c'est-à-dire « l'influence psychologique ou idéologique du discours narratif sur la mentalité ordinaire » (p. 23), dans un contexte historique de réflexion épistémologique, où le savoir utilise de plus en plus l'écrit au détriment de l'oral. L'étude est organisée en une dizaine de chapitres qui s'appuient sur des passages précis et brefs provenant surtout de la *République*, puis du *Phèdre*. Dans la première partie, intitulée « Mythe et poésie », le premier chapitre propose une « analyse psychosociale du mythe et de la poésie » qui se fonde sur la fin du livre II et le début du livre III de la *République*, dont on retiendra surtout la glose du passage bien connu où Platon montre comment les mythes traditionnels, en jouant sur la recherche de plaisir, s'insinuent (de façon inconsciente) dans la *psychè* malléable des jeunes enfants sous la forme de signes indélébiles, de *typoi* (377a12-b3). La réflexion sur les mythes dépasse le seul désir de censure ; il y a une réelle intention de réformer les récits, avec l'aide des poètes, grâce aux « schémas mentaux » ou messages implicites, formulés au départ par des hommes politiques. La critique des mythes s'insère dans un courant de pensée auquel appartient Xénophane de Colophon : le chapitre II compare sa célèbre élégie du banquet avec le même passage de la *République* en montrant que si les rapprochements sont nombreux, la théorie des *typoi* semble propre à Platon. Du chapitre III, on retiendra surtout la synthèse très claire des six théories d'hypothèses interprétatives des mythes platoniciens (p. 71-72). Même si l'auteur affirme que « la critique n'a pas vu que Platon offre lui-même une théorie bien précise à ce sujet », et tout en convenant avec lui qu'on ne saurait réduire les mythes platoniciens à une seule fonction (p. 84), il nous semble néanmoins que son interprétation du mythe des Fils de la Terre et du « noble mensonge » se range à peu près dans les catégories 1 et 6, c'est-à-dire la « fonction pédagogique » et la « fonction psychagogique ». Le chapitre IV s'intéresse à la question de la « traduction poétique de la doctrine philosophique », d'après le livre X de la *République*, réflexion sur la poésie qui propose une partie théorique et une partie pratique sous la forme du mythe d'Er, lui-même suivi

de deux autres poèmes (*Timée*, poème cosmogonique-cosmologique et *Critias*, poème héroïque). Une analyse du *Philèbe* montre la nature des émotions provoquées par la poésie ; tributaire, avec quelques différences, de Gorgias, cette théorie est reprise et développée par Aristote.

La deuxième partie, intitulée « oralité et écriture », est beaucoup plus brève : à partir des dernières pages du *Phèdre*, de la *Lettre VII* et de passages des *Lois*, elle cherche à dépasser le débat entre ceux qui défendent l'existence d'un enseignement ésotérique platonicien et les « anti-ésotéristes », pour proposer une « théorie générale qui analyse et évalue les différents canaux de communication » (p. 146) ; Platon critique l'écrit pour son caractère immuable et rigide, et n'en retient que son utilité d'aide-mémoire (*hypomnema*) ; cette critique s'étend à tout discours composé (poésie et art oratoire). Le discours ouvert, dialogique et illimité serait réservé à une élite philosophique (et on sait gré à Cerri de ne pas tenter de le reconstituer), alors que le discours clos ne peut que véhiculer une *doxa*, « information et formation de masse », indispensable par exemple dans la transmission des lois. Il n'y a donc pas de critique absolue de l'écrit, comme en témoignent par exemple les *proèmes* des lois dans les *Lois*. Très bien traduite, cette étude, subtile, claire, et mûrement réfléchie, est fort utile pour se faire une opinion sur le rôle de l'oral et de l'écrit chez Platon, qu'elle remet en perspective avec mesure.

Pierre PONTIER

Richard Lussier, *Socrate, un portrait inédit. En deçà des Socrate dramatiques*, Collection Hors collection, Paris, Presses de l'Université Laval (diff. Éditions Hermann), 2016, x + 142 pages.

Après tant d'ouvrages publiés sur Socrate, il faut être au minimum soit très sûr de soi, soit un peu naïf pour promettre d'emblée au lecteur que l'on va dresser un « portrait inédit » du philosophe. Richard Lussier admet dans un premier temps la plurivocité exégétique et les impasses de la question socratique, mais n'hésite cependant pas à « rouvrir le dossier Socrate » et à « soumettre à la question » trois textes : les *Nuées* d'Aristophane, l'*Apologie* de Platon et les deux premiers chapitres des *Mémoires* de Xénophon. Il revendique jouer « le rôle qu'un procureur [sic] d'Athènes aurait pu tenir » (p. 3) afin de dresser un portrait historique de Socrate. Le plan annoncé s'articule donc en trois chapitres analytiques (Aristophane, Platon, Xénophon) ; un dernier, plus synthétique, tente de dessiner un « Socrate historique » arrogant, impie, expert dans l'art de la parole, connaisseur des sciences physiques et contempteur de l'ordre établi, ce qui revient à lire à contresens les témoignages des deux Socratiques. L'interprétation à charge du rôle de Socrate au cours du procès des Arginuses ou lors de l'arrestation de Léon de Salamine peut paraître tendancieuse ou au moins exagérée (p. 61-63). Quant à la lecture des *Mémoires* de Xénophon, elle se revendique straussienne et va même au-delà de Strauss (p. 73-75). Enfin la lecture des *Nuées* oublie qu'Aristophane caricature en Socrate un ensemble de traits qui peuvent aussi se rattacher à bon nombre de « présocratiques », comme un recueil d'articles récents l'a encore montré (André Laks et Rossella Saetta Cottone, *Comédie et philosophie. Socrate et les « Présocratiques » dans les Nuées d'Aristophane*, Études de littérature ancienne, 21, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2013). En résumé, en dépit de l'écriture alerte et du format court et commode du

livre de R. Lussier, on se reportera pour une approche plus prudente et scientifique au *Socrate* de Louis-André Dorion (Que Sais-Je ?, Paris, PUF, 2004) dont Lussier reprend d'ailleurs le plan « éclaté », ou à la démarche de Paulin Ismard (*L'Événement Socrate*, Paris, Flammarion, 2013).

Pierre PONTIER

Charlotte Murgier, *Éthiques en dialogue. Aristote lecteur de Platon*, Textes et traditions, 24, Paris, Librairie Philosophique Vrin, 2013, 352 pages.

Murgier sous le titre *Recherches sur le platonisme d'Aristote et ses limites en philosophie pratique*. L'auteur s'y donne pour tâche d'examiner le Platon des *Dialogues* dans le texte aristotélicien afin d'apporter un nouvel éclairage sur la manière dont le Stagirite construit ses concepts. Par une étude centrée sur l'*Éthique à Nicomaque* et quelques passages de la *Politique* qu'elle éclaire systématiquement par un examen du traitement que Platon réserve aux mêmes questions, l'auteur noue un dialogue entre les deux éthiques.

La première partie sur le bien montre que l'héritage platonicien dans l'éthique aristotélicienne se traduit moins par la reprise éventuellement critique de thèses que par la réappropriation de problèmes issus des dialogues de Platon. Le rejet de l'Idée de bien au quatrième chapitre du premier livre de l'*Éthique à Nicomaque* ne signifie pas qu'Aristote en ait fini avec le problème qui en est à l'origine, à savoir la recherche d'un fondement du discours et de l'action éthique. Charlotte Murgier montre comment Aristote parvient à sa définition du bonheur en ressaisissant l'argument du premier livre de la *République* selon lequel c'est avec la vertu (*arètè*) que l'âme accomplira bien son œuvre (*ergon*) qui est de vivre. Ce lien entre la vertu et l'œuvre permet à Aristote d'établir que le bonheur réside dans l'activité propre à l'homme que rend possible la vie selon la raison. La pensée de Platon n'est donc pas un point de départ doxographique comme un autre, puisque ses « commencements » (p. 17) structurent la construction des concepts de l'éthique aristotélicienne, comme en témoigne la redéfinition du plaisir qu'Aristote opère. Les principaux arguments hédonistes et anti-hédonistes qu'il examine ont des corrélats bien précis au sein du *Philèbe* avec lequel les septième et dixième livres de l'*Éthique à Nicomaque* débattent directement. Pour rendre compte du plaisir spécifique d'être vertueux, Aristote révisé l'idée platonicienne selon laquelle le plaisir serait la réplétion d'un manque et donc, comme tel, toujours lié au désir ou à la peine. Le plaisir n'est pas lié au devenir mais à l'activité. Il n'est pas mouvement de réplétion mais achèvement de l'acte, ce qui explique qu'il ne puisse pas se comprendre comme une composante autonome de la vie heureuse. La vie mixte du *Philèbe* qui présente le plaisir comme un ingrédient séparé qui une fois mêlé à la sagesse donne la vie bonne, est rejetée par Aristote qui recherche le bonheur dans une vie rationnelle dont il montre qu'elle est intrinsèquement plaisante.

La deuxième partie de l'ouvrage « De l'activité à l'action » souligne qu'Aristote ne discute pas seulement les termes des questions platoniciennes mais aussi ceux de sa solution, comme c'est le cas dans les traités sur l'amitié (*philia*). Le neuvième chapitre du neuvième livre de l'*Éthique à Nicomaque* met au jour une des raisons pour laquelle le *Lysis* de Platon ne parvient pas à répondre à l'objection de l'inutilité du bon pour le bon (215a-c). En soutenant que l'on ne désire que ce dont on manque et ce dont on a été privé, le *Lysis* nous conduit à décrire une amitié dominée par le critère de l'utilité,

dont Aristote montre qu'elle ne vaut que dans ces cas d'amitié inférieure où l'ami est recherché pour le plaisir ou le profit qu'il est susceptible d'apporter. Au terme du dialogue, la difficulté demeure : en quoi l'amitié serait-elle désirable pour l'homme heureux qui ne manque de rien ? Par une lecture au plus près des textes, Charlotte Murgier expose comment Aristote substitue une problématique de l'activité à celle du manque qui cherche moins à expliquer le désir d'amitié que le plaisir d'être un ami et comment celui-ci contribue au bonheur. Aristote réfute l'identification platonicienne de l'objet de la *philia* à un premier objet d'amour qui transcende l'aimé, mais conserve la thèse selon laquelle c'est ce qui nous est apparenté (*oikeion*) qui est objet de l'amitié. Dans la forme la plus parfaite de l'amitié, celle qui est fondée sur la vertu, on aime son ami pour lui-même, parce qu'il est bon et que, comme tel, il nous fait prendre conscience de ce qui nous est le plus propre, à savoir une certaine activité conforme à la raison. En étendant sa réflexion à l'amitié politique, Charlotte Murgier montre une fois de plus comment le propre (*oikeion*) qu'Aristote identifie à une action devient le moyen d'une habile démarcation vis-à-vis de son maître. Aristote est formel : en déposant l'homme vertueux de ce qui lui est propre comme ses richesses et ses enfants, Platon compromet son bonheur en le privant des actes vertueux qu'ils rendent possibles, comme la générosité. L'erreur de Platon est de n'avoir pas cerné que dans la cité, ce sont des actions que l'on partage avant tout, plutôt qu'un territoire ou des biens : ce sont elles qui suscitent et expriment le vivre-ensemble.

La troisième et dernière partie du livre revient sur les conditions de l'action vertueuse par une étude de la *phronèsis* qualifiée de « clé de voûte de la rationalité pratique » (p. 196). La conception aristotélicienne de la prudence est un point de rupture incontesté avec Platon, que Charlotte Murgier interroge par une lecture du sixième livre de l'*Éthique à Nicomaque* qui prend en considération l'examen que le *Ménon* réalise du problème socratique du rapport entre pensée et vertu. Alors que Platon recourt indifféremment aux termes de *phronèsis* et de *sophia* pour désigner l'intellection au fondement de la connaissance et de l'action, Aristote travaille à donner une définition de la *phronèsis* qui lève les apories du *Ménon*, soit que le personnage de Socrate y présente la *phronèsis* comme une vertu-science, soit qu'il explique la réussite pratique par la détention d'une opinion dont la rectitude serait affaire d'inspiration. Comme le montre l'auteur avec beaucoup de clarté, Aristote, qui refuse de réduire l'excellence des hommes d'État à une opinion inspirée, rend compte du caractère non-discursif et intransmissible de leur compétence en mettant l'accent sur l'expérience. Bien qu'il ne soit pas sans rappeler l'opinion inspirée du *Ménon*, le jugement du prudent qui est étranger à la science doit sa rectitude, selon Aristote, à l'expérience comme saisie du particulier (p. 229). Montrer que la conception aristotélicienne de la prudence ne se contente pas d'ancrer l'opinion droite dans l'expérience au lieu de l'inspiration pour résoudre l'aporie du *Ménon* est très éclairant. En revanche, le traitement proposé du rapport entre expérience et prudence soulève plus de questions qu'il n'en résout. La manière dont l'universel se constitue en l'âme avec l'expérience reste pour l'auteur entourée d'un « certain mystère », lorsqu'Aristote conclut dans les *Seconds Analytiques* que « l'âme se trouve de nature à pouvoir éprouver cela » (2, 19, 100a13-14). Il n'y a cependant là aucun mystère, tandis qu'Aristote trouve une solution psychologique à la question de savoir comment on en vient à connaître l'universel, à la manière dont Platon voit dans la nature double de l'âme une solution pour expliquer la possible intellection des Formes. Que l'âme commerce avec le corps tout en étant apparentée aux Formes explique chez Platon que cette dernière, en désirant l'être, puisse faire le

lien entre le sensible et l'intelligible. On s'étonne pareillement de l'affirmation selon laquelle Aristote ferait valoir contre Platon qu'il n'y a pas d'éducation particulière pour acquérir cette aptitude spécifique qu'est la prudence, puisque son acquisition est affaire d'expérience (p. 278). Si c'est le cas, comment comprendre l'énoncé du premier chapitre du deuxième livre de l'*Éthique à Nicomaque* selon lequel la prudence à titre de vertu intellectuelle est affaire d'enseignement (*didaskalia*) et non d'habitude comme c'est le cas des vertus morales (1103a14-18) ? La thèse avancée manque en outre de comprendre le rapport qui existe entre la politique comme science qu'Aristote explore dans ses aspects législatifs dans la *Politique* et l'acquisition de la prudence politique. Que la science politique n'assure pas à celui qui la détient de devenir prudent, si lui fait défaut l'expérience qui lui permet de bien agir en situation, ne signifie pas qu'aucun enseignement ne puisse aider à la formation du prudent. Aristote ne nous semble pas se démarquer de Platon par son refus d'une éducation politique utile aux prudents, mais par la distinction qu'il opère entre celui que sa science politique rend expert et le prudent qui agit de manière excellente. Si la prudence n'est pas affaire de science, reste que l'on n'aura une parfaite intelligence des actions que réalisent les prudents qu'à condition d'accéder à une intelligence des faits politiques qui ne se réduise pas à celle que confère l'expérience du particulier. Autrement dit, au lieu de marquer l'anti-platonisme d'Aristote sur cette question, nous aurions tendance à souligner comment celui-ci s'inscrit dans la lignée de Platon, lorsque ce dernier soutient dans le *Gorgias* que c'est l'intelligence des principes de l'action et non la pratique politique qui caractérise l'expert en politique, et ce, même si Aristote le distingue du prudent.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que recommander la lecture d'un livre qui atteint parfaitement son objectif, lorsqu'il prétend montrer que la réconciliation de Platon et d'Aristote ne doit conduire ni à masquer leurs divergences, ni à réduire leur rapport à un antagonisme strict. Rechercher le Platon des *Dialogues* dans le texte aristotélicien, c'est redécouvrir avec joie le lecteur de Platon qu'est Aristote.

Marie-Noëlle RIBAS

Yannick Scolan, *Le Convive et le Savant. Sophistes, rhéteurs, grammairiens et philosophes au banquet de Platon à Athénée*, Collection d'Études anciennes. Série grecque, 156, Paris, Les Belles Lettres, 2017, 390 pages.

Le banquet philosophique, en tant que genre littéraire, a souvent été étudié par rapport au *Banquet* de Platon, constitué en modèle principal, sinon unique. L'ouvrage de Yannick Scolan (YS), tiré d'une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne en 2013, sous la direction de D. Arnould, participe d'un double mouvement : la réévaluation, y compris sur le plan philosophique, d'œuvres à la théâtralité complexe, souvent ironique, voire satirique, en particulier les *Banquets* de Xénophon et de Lucien ; et la constitution d'un genre autonome du banquet, soumis à multiples variations, dans une perspective historique longue, comparatiste, dont le texte platonicien n'est pas un hypotexte parfait et qui développe des dispositifs hybrides, sur le plan philosophique et discursif, chez Xénophon, Plutarque, Lucien et Athénée, associant dialogue (en particulier socratique), comédie de caractères, commentaire doxographique, archivage culturel, par exemple de fragments poétiques, ou encore exposé historique, éthique, esthétique développé et mis en scène.

L'ouvrage, sur quelque 400 pages, s'organise en deux parties, l'une s'intéressant plutôt au rapport entre construction du savoir et parole, dans le cadre chaque fois spécifique des quatre œuvres post-platoniciennes étudiées ; l'autre, un peu plus longue, sur le rapport entre la consommation de vins et de mets et les enjeux éthiques et sociaux du genre considéré.

La première partie (« Ce que savoir veut dire », p. 27-179) s'organise en quatre chapitres :

– « Un marginal au banquet : Socrate » (p. 27-72), sur l'œuvre de Xénophon et certains de ses enjeux satiriques et sociaux, comme la relation de Socrate avec Callias et celle du *banquet* comme comédie, avec les spectacles qui y sont insérés, surtout la pantomime dionysiaque de la fin, que YS analyse comme un « drame initiatique », ce qui serait à nuancer.

– « Le convive, ou l'autre savant » (p. 73-110), sur les *Propos de table* de Plutarque, la typologie des *προβλήματα* traités (*συμποτικά/συμποσιακά*), souvent aporétiques ou paradoxaux, alliant convivialité et curiosité, discrètement philosophiques et distrayants, à visée en même temps dialectique et propédeutique.

– « Le banquet au matin et au soir de la philosophie » (p. 111-145), d'une part sur le *Banquet des Sept Sages* de Plutarque, dont les convives, d'abord plus sages que philosophes, finissent par « inventer la philosophie » spéculative, d'autre part sur le *Banquet* de Lucien qui, parodiant surtout Plutarque, mais aussi citant Platon et Xénophon, finit par la faire « mourir », par le triomphe de « savants sans sagesse ». L'interprétation de L. Romeri (*Philosophes entre mots et mets : Plutarque, Lucien, Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble, 2002), réfutée par YS, mérite encore examen : Lucien, qui n'est pas seulement cynique, ne prétend pas détruire la philosophie, même platonicienne, mais plutôt la défendre contre les faux philosophes, comme dans *La double accusation* et *Les ressuscités ou Le pêcheur*. Le *Banquet* de Lucien, comme celui de Xénophon d'ailleurs, est à lire dans le cadre général de toute son œuvre, ce que l'auteur de l'ouvrage recensé, déjà très riche, ne pouvait faire vraiment.

– « Deipnosophistes, gourmands et gourmets » (p. 146-179), sur Athénée, auteur d'un « banquet de curiosités littéraires », « entre savoir et mondanité » ludiques, typique d'une conception dès lors romaine de l'érudition, un « nouveau modèle culturel » influencé par Plutarque mais donnant « au grammairien et au rhéteur la primauté face au philosophe ».

La seconde partie (« À l'épreuve de la table et du vin », p. 183-324) s'organise aussi en quatre chapitres, où les effets comiques ou comico-sérieux jouent un rôle important pour l'évaluation à la fois littéraire et morale des *Banquets* :

– « Joyeux convive, vrai savant : Socrate plaisantin philosophe » (p. 183-211), sur ce qui distingue, en accord avec Plutarque (*Propos* I.1, 614c-d), le *Banquet* de Platon dans l'œuvre de son auteur. YS insiste sur le rôle paradoxalement dialectique qu'y joue le rire, encore qualifié d'« initiatique », « du hoquet d'Aristophane au drame satyrique d'Alcibiade ».

– « Du convive Socrate au Banquet socratique » (p. 213-245), sur l'intérêt de Plutarque pour le Socrate ascétique des *Mémorables*, plus que pour celui du *Banquet* de Xénophon, alors que celui des *Deipnosophistes* serait plus platonicien. Ces deux traditions semblent du moins se rejoindre par une figure de Socrate à la fois philosophe et bon convive.

– « Bas les masques : hypocrites et imposteurs au banquet » (p. 247-287), sur le banquet comme lieu privilégié d'une mise à l'épreuve de la sagesse et de la vertu, qu'il s'agisse, chez Plutarque, de Périandre l'« imposteur », des « mauvais joueurs »

Hylas et Zopyrion, du « cuistre » Théon ; chez Athénée, des « philosophes parasites » et des « cyniques » ; ou encore bien sûr, chez Lucien, des philosophes et lettrés, tous « hypocrites ».

– « À la recherche du banquet idéal » (p. 289-317), surtout sur les figures variées d'Homère, d'un point de vue philosophique, dans les banquets de Plutarque et d'Athénée. Ici comme précédemment, le registre du *spoudogeloion* joue un rôle crucial, qui mériterait peut-être, dans tous les textes du corpus, d'être mieux pris comme un fil directeur précis de l'analyse.

La conclusion (p. 319-324) expose surtout l'idée que ces cinq textes, ne correspondant pas à un genre littéraire normé mais à diverses intentions propédeutiques, s'assimilent surtout par le recours au *δειπνον* et au *συμπόσιον* comme « moyens de la définition du savoir véritable ». L'ouvrage comprend en outre deux annexes (« Les Problèmes physiques d'Aristote dans les *Propos de table* » et « Les *Propos de table* dans les *Deipnosophistes* »), une riche bibliographie sélective, organisée thématiquement (p. 330-370), et quatre *indices* (principales références aux passages cités ; noms propres ; notions – sujets – lieux – peuples ; mots grecs).

Tirée d'une thèse de doctorat de très bonne qualité, cette étude dépasse souvent ce cadre initial, dans son contenu comme dans son style. Le lecteur plus littéraire et/ou linguiste peut se sentir un peu frustré, en particulier vers la fin, d'analyses qui tiennent assez peu compte des apports des linguistiques de l'énonciation et des interactions verbales ou d'une théorie littéraire contemporaine qui s'intéresse au dialogue, y compris philosophique, en tant que genre plastique, tendu entre dialectique et fiction, dialogisme et expression. YS a lui-même pourtant contribué à certains de ces travaux récents, animés notamment à l'université de Clermont-Ferrand. Certains aspects anthropologiques pourraient aussi être plus exploités, en particulier sur la mise en scène des usages alimentaires en Grèce ancienne et à Rome, comme ils sont par exemple étudiés cette fois à l'université de Tours, ou encore sur les rapports complexes de la culture romaine avec des institutions aussi grecques que le banquet, entre nostalgie, satire, fiction, jeux d'« altérité incluse », pour reprendre l'expression de Florence Dupont : Plutarque et surtout Athénée et Lucien sont à la fois romains et grecs. En résumé, le commentaire déployé dans cet ouvrage relève souvent d'une philologie des plus classiques, bien informée, parfois un peu conventionnelle, en particulier sur le plan de l'analyse littéraire et philosophique, mais toujours rigoureuse et propre à suggérer des nuances importantes dans l'histoire des représentations, en particulier littéraires, des écoles dites socratiques. C'est là l'une de ses réussites principales.

Comme il est habituel dans la collection *Études anciennes* des Belles Lettres, la présentation est agréable et l'édition rigoureuse. Et on dispose ici désormais d'une réflexion à la fois suggestive et plus d'une fois originale, sur un genre des plus protéiformes et en même temps vivaces de l'Antiquité classique : ce n'en est pas le moindre intérêt de montrer que la mise en fiction et en scène, voire en crise, d'une réflexion dialectique sérieuse, par ce dispositif singulier et varié du banquet philosophique et lettré, dès Platon, fait plus qu'orner une pensée doctrinaire ; la pragmatique, polyphonique de diverses manières, à l'œuvre dans ces textes si dynamiques, et si grecs dans leur variété, transmet une complexité, voire des troubles, dont une succession de discours monologiques, voire la présentation d'un discours seul, systématique, ne pourrait pas rendre compte avec autant de saveur et d'efficacité.

Michel BRIAND

Anca Vasiliu, *Divines techniques. Arts et langage homérique à la fin de l'Antiquité*, Kainon – Anthropologie de la pensée ancienne, 4, Paris, Classiques Garnier, 2016, 168 pages.

Dirigée par Marie-Laurence Desclos et David Bouvier, la collection « Kainon » publie ici son quatrième titre. L'esprit en est ambitieux et novateur : soumettre la pensée ancienne (et non « antique ») à une approche anthropologique. Les ressorts philosophiques de la description sont au cœur du subtil ouvrage d'Anca Vasiliu, où l'histoire de la tradition est parcourue sur toute sa longueur, de l'épopée homérique à l'antiquité tardive. La description sert de révélateur au langage, en l'occurrence mis à l'épreuve comme démiurge de la réalité des choses. Dans les manuels anciens, le genre ekphrasique figure au nombre des exercices préparant (*progymnasmata*) à la composition du discours. Le langage magnifie ce qu'il nomme et de la chose nommée gagne en retour une épaisseur vivante. Le bouclier d'Achille est érigé en modèle pérenne (« Epitomos : Parole d'or. Décrire, en style homérique »). Le pouvoir du langage est non seulement démiurgique mais divin. La Seconde Sophistique ajoute une complexité nouvelle au dispositif initial : la nature imite l'art et non plus l'art la nature. Par la force imitative des mots, l'*ekphrasis* fait exister l'objet dans un espace verbal, jusqu'à le muer en une réalité nouvelle. Le procédé gagne en artifice à l'époque tardo-antique, où la question du *logos* devient un enjeu philosophique.

La démonstration de l'auteur s'égrène au fil de chapitres séparés par des « cahiers » recueillant de larges extraits des textes étayant la démonstration (« Cahier I. Homère, *Iliade* chant XVIII : les marqueurs de la description *princeps* » ; « Cahier II. Héliodore et Nonnos de Panopolis : le portrait et l'image de l'être par *ekphraseis* interposées » ; « Cahier III. Grégoire de Nysse et Christodoros de Coptos : le beau et le vivant. Le *logos* en maître du regard » ; « Cahier IV. Paul le Silencieux, *Ekphrasis de Sainte-Sophie de Constantinople et de son ambon*. Matière et lumière, le corps agissant du *logos* »). Ni (seulement) historique ni (seulement) théorique, cette étude originale se déploie en marge de l'érudition institutionnelle.

Constitutif de la réalité (« *Logos-Dèmiourgos* »), le *logos* transcende les éléments de la relation qu'il tisse entre les idées et les mots. La parole est vivante quand l'acte de dire invite à penser autant que la parole communique : l'objet se trouve mué en chose parlant d'elle-même. Faire parler les choses suppose de savoir faire parler les mots. Pour les Anciens les techniques de la parole « créatrice » sont données par un démiurge garantissant la cohabitation de la parole et de la matière au sein d'une même forme (« Raconter et décrire. Les techniques divines du *logos-dèmiourgos* »). La création est immanquablement d'essence divine : Parménide pose l'identité entre être et penser, alors que pour Gorgias la parole réalise tout avec le plus petit des corps. Assimilable à l'acte de nomination (« Décrire pour rester éveillé »), la description se distingue de la définition par le fait de déplier la chose en phrases (*ek-phrazo*). L'acte de décrire revient à faire exister par les mots ce qu'ils ne sont pas : au même titre que le témoignage et la preuve, il est une composante essentielle du texte épique. La description s'emploie à circonscrire le monde réel : par elle la parole se substitue à l'objet pour en devenir une seconde nature ou une deuxième peau. La fonction défensive du procédé est emblématiquement illustrée par le motif du bouclier d'Achille faisant contrepoint à la narration épique.

La description se révèle art de vie (« *On-Zôion* »). Héphaïstos imagine un moyen de parfaire l'acte de production d'un objet. L'aède forge ainsi la première « image » rendant visible le monde du fond de son intériorité vivante. La réalité se trouve mise à nu, et

son envers exposé : le bouclier en est le miroir façonné par le divin forgeron. Homère et Héphaïstos interagissent en quelque sorte pour révéler et mettre à distance. À un stade ultérieur de la tradition, la description fait son entrée dans les manuels oratoires sous le nom d'*ekphrasis*, au nombre des exercices préparatoires appelés *progymnasmata*. Associée aux notions de figure et de style, elle se réduit à un simple procédé rhétorique et littéraire. Le texte homérique dans sa totalité devient alors pour les écrivains un « bouclier d'Achille », autrement dit un modèle technique à imiter non pour lui-même mais au second degré. En tant que procédé métalittéraire, la description crée et n'imité pas : parce qu'elles sont des constructions au second degré, les œuvres d'art (peintures, statues, mosaïques, pièces d'orfèvrerie, etc.) représentent une matière de choix.

En un vertigineux changement de perspective et d'échelle, le récit romanesque d'Héliodore, les *Éthiopiennes*, transforme le bouclier homérique en deux bagues chatoyantes : la fonction signifiante se rehausse d'une portée magique. Le jardin du palais royal que Cadmos visite dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis illustre « l'art de faire d'un lieu un portrait » : le naturalisme y côtoie l'artifice. La description dévoile le mécanisme de la création afin de façonner un objet second propre au récit (« *Epos* »). Mis en abyme sous l'effet des arts de la représentation (peinture, sculpture, architecture), les procédés de l'écriture infléchissent les ressorts de l'intellection et de la perception.

La description se fige en exercice rhétorique (« *Rhêtorikê* »). Grégoire de Nyse affirme la supériorité du prodige (*thauma*) sur la force des mots : l'art donne forme à la matière. Dans le sillage de son maître, Christodoros de Coptos (VI^e siècle) décrit les statues des bains de Zeuxippe à Constantinople. À la fin de l'antiquité, le monument célébrant la Sagesse de Dieu (« *Sophia* ») inspire Paul le Silencieux, un officier de la cour de Justinien, dont le poème chante la conjonction en un même lieu de toutes les possibilités de l'existant (géographique, ontologique et géométrique). L'art sacré qui manifeste la vie agence à la perfection les imperfections. La basilique de Constantinople « la Fleurie » (*Anthousa*) marie en de subtils effets les matières précieuses venues de tout l'Empire : l'œuvre d'art invite à saisir dans la pierre les empreintes de la nature, libérant de la sorte l'esprit de sa soumission au monde sensible et à l'emprise du *logos*. La parole agissante est étroitement unie à l'image réflexive du Demiurge suprême. Le poème du Silencieux doit beaucoup au principe unitaire des néoplatoniciens : Sainte-Sophie est un avatar du platonisme moniste (païen ou chrétien) des II^e-V^e siècles. Le *logos* est tout ensemble acte, parole et expression. L'incarnation du *Logos* divin comme Fils de Dieu vient bouleverser la place faite au *logos* par la philosophie classique.

En tant que procédé archaïque médiatement lié à l'objet visuel, la description capte les liens que le langage tisse avec la perception, en même temps qu'elle enracine les termes reliés (« *Synopsis*. L'œil qui touche »). Elle produit un retrait critique par rapport à la valeur mimétique du langage. En « racontant » les objets, les auteurs étudiés dans ce livre racontent également leur fabrication, leur fonction et leur réception. L'usage épique perdure et prédomine : sa prégnance s'accroît quand le récit se fait roman. Le langage de l'*ekphrasis* est un œil d'escargot, lequel voit lorsqu'il touche.

L'étude d'Anca Vasiliu repose sur une pensée complexe nourrie de tous les outils du métalangage philosophique et critique. La philologie y a sa place d'une manière décalée. Pour cerner l'audace conceptuelle de ses plis et replis, le lecteur est amené à s'approprier des idées qui ne se livrent pas tout de suite à une compréhension aisée. La sophistication du propos séduit autant qu'elle peut désarçonner.

Pascale HUMMEL

Marc Fumaroli, Jacques Jouanna, Monique Trédé et Michel Zink (dir.), *Hommage à Jacqueline de Romilly. L’empreinte de son œuvre*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014, vi + 258 pages.

Pour rendre hommage à l’œuvre magistrale de Jacqueline de Romilly, décédée en décembre 2010, Marc Fumaroli, Jacques Jouanna, Monique Trédé et Michel Zink ont organisé un colloque scientifique qui s’est tenu à l’École Normale Supérieure de Paris et à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres les 27 et 28 octobre 2011, avec la participation de l’Université Paris-Sorbonne. Les actes ici publiés rendent compte, comme l’indique le titre retenu, de l’empreinte laissée par la grande helléniste dans des champs aussi divers que l’histoire grecque, la philologie, la littérature et l’histoire des idées. Plusieurs des seize participants ont eu la chance de bénéficier de l’enseignement de celle qui se disait « professeur dans l’âme » et qui mettait tant de générosité et d’enthousiasme à partager son immense érudition. Au nombre de ses disciples se trouvent Paul Demont, Dominique Arroul, Monique Trédé, Suzanne Saïd et Jacques Jouanna dont elle encadra les travaux. Plusieurs auteurs ont été ses collègues à l’Académie des Inscriptions et Belles Lettres ou à l’Académie française. S’ajoutent les contributions de quelques éminents professeurs français et étrangers et d’un jeune chercheur, élève de l’École Normale Supérieure, qui prouve l’aura que conservent encore les travaux de Jacqueline de Romilly auprès des jeunes générations.

En guise de préface, Marc Fumaroli, dans un exposé intitulé « L’anti-Œdipe de Jacqueline de Romilly », retrace la brillante carrière de Jacqueline de Romilly et insiste sur le rôle joué par sa mère, Jeanne Malvoisin, à qui la brillante helléniste consacra un livre secret écrit en 1978, qui ne fut publié que de façon posthume selon son souhait. Il évoque son engagement pour la défense des études grecques et les enseignements littéraires et laisse transparaître toute son admiration pour celle qui « a affronté le grand âge en virtuose véridique de l’émotion et du sourire, après une vie active et savante d’une rare exigence et fécondité. »

Plusieurs contributions renvoient directement aux ouvrages qui ont été au cœur de son œuvre. Deux articles se rapportent à Thucydide, auteur auquel Jacqueline de Romilly consacra sa thèse, publiée en 1947 sous le titre *Thucydide et l’impérialisme athénien*, auteur qu’elle édita et traduisit dans la Collection des universités de France et sur lequel elle revint dans de nombreux ouvrages (*Histoire et raison chez Thucydide* en 1956, *La construction de la vérité chez Thucydide* en 1990, *L’invention de l’histoire politique chez Thucydide* en 2005). La communication de Jacques Jouanna, « L’historien Thucydide vu par le médecin Galien », évoque l’apport du grand médecin de Pergame à la réception de Thucydide. Celle d’Aurélien Pulice, « Brasidas aux pieds rapides : aspects de l’héritage épique chez Thucydide », montre l’importance des canons de l’héroïsme épique chez le grand historien de la guerre du Péloponnèse.

Suzanne Saïd (« L’espace de Thèbes, des *Sept contre Thèbes* aux *Phéniciennes* »), Christine Mauduit (« La vengeance de Cypris et la construction de *l’Hippolyte couronné* d’Euripide ») et Patricia Easterling (« Naming and Not Naming Sophocles ») font écho aux travaux que Jacqueline de Romilly consacra à la tragédie grecque (*La crainte et l’angoisse dans le théâtre d’Eschyle* en 1958, *L’évolution du pathétique d’Eschyle à Euripide* en 1960, *Le temps dans la tragédie grecque* en 1971, *La modernité d’Euripide* en 1986, *Tragédies grecques au fil des ans* en 1995...). Ces trois communications attestent la fécondité de l’approche de Jacqueline de Romilly qui privilégiait une lecture attentive

des textes et étudiait l'évolution des motifs de l'épopée à la tragédie sans oublier la poésie lyrique ou les prosateurs de l'époque classique.

L'article de Laurent Pernot sur « Les mystères de la rhétorique » témoigne de l'intérêt précoce de la grande helléniste pour les sophistes et la rhétorique (*Magic and Rhetoric in Ancient Greece*, 1975 ; *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, 1988). L'exposé de Paul Demont sur « Platon et le tirage au sort » et celui d'Olivier Picard sur « L'empreinte de la polis sur la monnaie » rappellent l'intérêt de Jacqueline de Romilly pour la place du citoyen grec au sein de la polis et les rapprochements qu'elle faisait sans cesse entre la démocratie athénienne et les démocraties contemporaines. Elle aimait à montrer combien les auteurs anciens restaient pertinents et actuels, notamment dans leurs analyses des dangers auxquels nos démocraties sont exposées (*Problèmes de la démocratie grecque* en 1975, *La Grèce antique à la découverte de la liberté* en 1989).

On retrouve le goût de Jacqueline de Romilly pour l'analyse des mots et l'histoire des idées (*La loi dans la pensée grecque des origines à Aristote* en 1971, *La douceur dans la pensée grecque* en 1979) dans l'article de Charles de Lamberterie sur ἄσμενος, celui de Monique Trédé sur *mêtis* et *kairos* ou encore celui de Dominique Arnould « Acquérir et transmettre les savoirs : quelques aspects de la réflexion des Grecs anciens » qui se concentre sur ce qui est au cœur du beau métier de professeur que Jacqueline de Romilly défendit toute sa vie en mettant en garde l'opinion publique contre les méfaits d'un égalitarisme souvent mal inspiré (*Nous autres professeurs* en 1969, *L'enseignement en détresse* en 1984).

La grande helléniste, qui était sensible aux questions de réception et à tout ce qui prolongeait les œuvres d'époque archaïque et classique aurait, sans nul doute, été très intéressée par la contribution de Gilbert Dagrón sur « Grèce, hellénisme, romanité » qui offre une synthèse des rapports entre hellénisme et latinité de la fondation de Constantinople en 330 à la fondation de l'État grec en 1830. Elle aurait aussi apprécié la contribution de son ami Glen Bowersock qui étudie la figure d'Hector chez Julien l'Apostat au IV^e siècle de notre ère, prolongeant ainsi son *Hector*, paru en 1997, dans lequel elle montrait toute l'humanité et la sympathie avec laquelle l'épopée homérique dépeignait le grand prince troyen.

Sylvain Perrot, quant à lui, part d'un livre plus intime, *De la flûte à la lyre*, paru en 2004, dans lequel Jacqueline de Romilly racontait l'émotion ressentie lors de deux matinées passées à Delphes, et élargit sa réflexion dans une contribution intitulée « Musique et paysage dans la poésie grecque du V^e siècle avant J.-C. ». On retrouve encore la belle cité de Phocide dans la contribution de Dominique Mulliez « Archivage et affichage des affranchissements à Delphes : les obligations juridiques et leur évolution » qui étudie la transcription sur pierre des affranchissements d'esclaves qui ont été gravés pendant près de trois siècles, de 200 avant J.-C. jusqu'à la fin du I^{er} siècle de notre ère.

L'ensemble de ces contributions forme un magnifique volume dont la richesse témoigne de la multiplicité des centres d'intérêt de celle qui sut devenir l'une des rares hellénistes connues et aimées du grand public, grâce à ses nombreux ouvrages de vulgarisation et parce qu'elle continua, aussi longtemps que sa santé le lui permit, à aller défendre la cause du grec sur les plateaux de télévision. Sa disparition a laissé un vide immense, mais ses écrits constituent un « trésor pour toujours », comme l'œuvre du grand historien athénien qu'elle aimait tant.

Diane CUNY

Alexandre Mazarakis Ainian (dir.), *Les sanctuaires archaïques des Cyclades*, postface de François de Polignac et Francis Prost, Archéologie & Culture, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 398 pages.

Un séjour parisien du directeur de cet ouvrage, dont les tenants et les aboutissants sont exposés en détail dans la préface, a mené à la publication de ce très bel ouvrage. Il ne s'agit de rien moins que de proposer une vue d'ensemble de l'état des connaissances récemment acquises sur les sanctuaires archaïques des Cyclades. Vue d'ensemble, et non synthèse ; connaissances récemment acquises, et non bilan : sont ici présentés des progrès récents, et donc avant tout des fouilles récentes ou encore en cours.

L'ouvrage se compose pour l'essentiel de trois parties. La partie centrale est consacrée au sanctuaire de Siphnos fouillé par Mazarakis et son équipe. Ce site est présenté en quatre contributions complémentaires. Le directeur de la fouille (et de l'ouvrage) en donne d'abord un aperçu topographique et architectural (chap. 6), puis d'autres membres de l'équipe exposent l'état des recherches sur la céramique et les figurines (chap. 7), les « petits objets » (chap. 8), et les offrandes animales (chap. 9). Une contribution sur le calcul de l'effet réservoir de la mer dans l'établissement des dates C14 à partir de données de Kythnos conclut le tout (chap. 10). Cela constitue les pages 105 à 285 d'un ensemble d'un peu moins de 400 pages. L'exposé est très classique : même sur la céramique, on ne trouve guère de tentatives de quantification ou d'analyses de contextes. Les « petits objets », notion d'ailleurs contestable, sont étudiés par matériau, si bien que les fibules de bronze sont séparées des fibules d'argent. La publication finale du site permettra certainement de présenter autrement le matériel et d'en tirer des conclusions plus avancées. Pour le moment, il s'agit surtout de classements typologiques et de datations. Il faut dire que l'ensemble est très séduisant, les exposés précis étant servis par une illustration excellente.

La dernière partie de l'ouvrage contient plusieurs articles sur Despotiko, situé sur une petite île près de Paros (articles 12, 13 et 14, par Y. Kourayos et d'autres auteurs). Ces fouilles sont un peu plus anciennes ; les données et le matériel publiés ici tendent à soutenir la thèse d'une tentative pariennne de contrer, à la fin de l'archaïsme, la fortune de Délos sur laquelle la cité peinait à établir son contrôle. À un article de synthèse sont adjointes deux publications de matériel, l'une visant à dater les débuts du culte, l'autre à étudier un bâtiment où se déroulaient, semble-t-il, des repas communs.

Enfin, le premier groupe d'articles et quelques autres (2 à 5, 11 et 15) sont des études sur une question ou un sanctuaire différent des deux déjà cités. On trouve ici la seule étude sur Délos, où V. Pirenne-Delforge discute de la place d'Héra dans le système cultuel de l'île ; une présentation du site de Koukounaries, par D. Schilardi ; et une présentation du site d'Aghios Andreas à Siphnos, par Chr. Televantou. Au début du livre se trouvent trois études générales, sur les formes du culte et l'identité des divinités (E. Morais Angliker), sur l'architecture (A. Ohnesorg), et sur l'eau dans les sanctuaires (L. Bournias) ; si celles-ci sont très complètes, elles peinent à poser des questions claires : l'accumulation de matériel, toujours impressionnante, n'est visiblement pas encore la base de synthèses efficaces sur des problèmes bien délimités.

C'est d'ailleurs ce qui ressort dans l'ensemble de ce livre. L'illustration est excellente, parfois superbe. Il y a nombre de plans très clairs et utiles. Le seul regret sur ce point est l'absence de cartes intermédiaires entre la petite carte des Cyclades peu explicite (p. 11) et les plans de sites ou cartes précises. Mais les photographies sont très belles, et les nombreuses vues extérieures apportent une réelle contribution à l'ouvrage. Ce

dernier propose un beau tableau des recherches en cours, menées par des équipes efficaces. La postface relève justement l'évolution du travail archéologique depuis quelques décennies, l'irruption de la céramique et des fouilles fines de contextes précis dans un monde longtemps dominé par un seul grand site et par les réalisations de l'architecture et de la sculpture. Elle peine cependant un peu à remettre l'ensemble dans une perspective historique, et cède parfois à une certaine fascination pour le mouvant, la diversité, l'irréductibilité des faits à un modèle ou à un autre. C'est un travail d'étape, un très beau bilan des données nouvelles, qui demande encore à être utilisé pour fonder un cadre d'interprétation nouveau.

Julien ZURBACH

Karl-Wilhelm Welwei, *Nachlese. Kleine Schriften zur Sozial- und Herrschaftsgeschichte in der griechischen und römischen Welt*, édité par Iris Samotta, *Alte Geschichte*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2012, XII + 416 pages.

Ce recueil constitue le troisième volet des *Kleine Schriften* de Karl-Wilhelm Welwei, historien de l'Antiquité, notamment grecque, disparu en 2013. Il vient après deux autres volumes parus en 2000 et 2004, consacrés l'un à l'histoire grecque, l'autre à l'histoire romaine. Il les complète en rassemblant des textes parus après ces deux précédents volumes. Le travail mené par l'éditrice est excellent. Les textes sont présentés en réimpression photomécanique, la double numérotation des pages permettant de renvoyer aussi bien au texte d'origine qu'au recueil désormais disponible ; des résumés sont donnés en allemand et en anglais ; un index termine le livre, ainsi qu'une liste complète des publications de Welwei comprenant 376 items.

Les dix-neuf textes rassemblés ici relèvent de préoccupations très diverses. Le premier porte sur les épidémies dans l'Orient ancien, les derniers sur la défaite de Varus et la position des esclaves en droit romain. Ils sont de ce fait répartis en chapitres dont la définition est vaste : Orient ancien et Grèce archaïque, Sparte, Athènes, Rome et l'Europe. Le titre de *Nachlese* donné à ce troisième volume convient donc parfaitement : il laisse une impression de grande diversité. Des thèmes se dégagent cependant. Une grande partie de ces textes a trait à l'histoire grecque archaïque, notamment celle de Sparte et d'Athènes. Beaucoup portent aussi sur l'esclavage et l'hilotisme, dont Welwei était un spécialiste de tout premier ordre. On ne peut s'empêcher d'imaginer ce qu'aurait pu être un recueil des textes de W. sur l'esclavage et l'hilotisme, comprenant les textes 2 à 5 de ce volume, et notamment le grand article synthétique ici repris comme texte 3, auxquels on aurait pu adjoindre les textes sur le droit romain (textes 18 et 19) ou celui sur l'endettement des paysans attiques avant Solon (texte 11). Un autre recueil aurait pu être formé à partir des textes sur l'histoire archaïque de Sparte et Athènes. La lecture du présent recueil, malgré tout, offre un panorama impressionnant des problèmes maîtrisés par un grand historien de l'Antiquité qui, dans la tradition germanique, pratiquait aussi bien l'histoire grecque que romaine. Dans la plupart de ces textes, Welwei s'inscrit dans un contexte scientifique très contemporain ; il ne manque pas une occasion de discuter des thèses récentes. À ce titre, la reproduction d'un compte rendu de deux ouvrages sur les tribus et *gentes* romaines archaïques est très bienvenue. On retrouvera donc, au fil de ces textes, comme une chronique des recherches en cours et des tendances opposées durant les années 2000, que Welwei discute toujours avec honnêteté et précision.

Il y a beaucoup d'acquis dans ces textes : ainsi le renoncement à l'idée que les Hilotes et autres groupes asservis pourraient être des « semi-libres », ou la synthèse très efficace sur les origines de l'Hilotie. Il y aurait aussi parfois à discuter. Mais ce livre, en mettant à disposition un ensemble de textes précieux et trop dispersés, a atteint son but.

Julien ZURBACH

Konstantin Doulamis (dir.), *Echoing Narratives. Studies on Intertextuality in Greek and Roman Prose Fiction*, Ancient Narrative. Supplementum, 13, Groningue, Barkhuis Publishing & Groningen University Library, 2011, XVI + 210 pages.

Fruit d'un colloque organisé en 2007 à l'Université de Cork, ce livre rassemble neuf communications autour de la dimension intertextuelle de la fiction en prose antique. Les textes envisagés correspondent essentiellement au corpus traditionnel des « romans » anciens, même si une étude de la *Lettre d'Alexandre à Aristote au sujet de l'Inde* vient justifier l'extension plus large prêtée à l'enquête dans le titre. Comme le rappelle K. Doulamis dans son introduction, ce type de travaux est aujourd'hui détaché de l'agenda « généalogique » qui occupait les philologues jusqu'aux années 1960, et qui cherchait à faire émerger « l'ancêtre » d'un genre supposé populaire ; désormais fermement rattaché à l'univers culturel des élites gréco-romaines, le roman est envisagé, du point de vue de l'intertextualité, comme n'importe quel autre genre. Précisément, on pourrait reprocher au présent volume, pourtant inscrit dans une collection spécialisée, ayant publié des ouvrages aux thèmes souvent novateurs, d'avoir retenu une question « passe-partout », qui n'a plus vraiment d'enjeu spécifique au niveau global du corpus ; fatalement, son intérêt ne dépasse pas celui des problématiques locales envisagées dans les différents articles, et varie avec la rigueur appliquée au maniement de la notion « d'intertextualité ».

K. de Temmerman et K. Demoen (« Less than Ideal Paradigms in the Greek Novel ») montrent que les modèles littéraires ou mythologiques (Hippolyte pour Habrocomès, Hélène pour Callirhoé, etc.) qui contribuent à la caractérisation des héros ne servent pas seulement à les « idéaliser » : leur signification intrinsèque ou originale est modalisée par le contexte ou l'interprétation qu'en donnent les personnages. L'image des protagonistes est ainsi complexifiée. K. Doulamis (« Forensic Oratory and Rhetorical Theory in Chariton Book 5 ») s'intéresse à la grande scène du procès entre Dionysios et Mithridate au livre 5 de *Callirhoé*. Son étude minutieuse, menée à différents niveaux (argumentation, lexic, syntaxe, figures et rythme), montre que l'épisode fait écho non seulement aux grands discours de l'époque classique, mais aux prescriptions et aux catégories stylistiques des rhéteurs de l'époque romaine. Le romancier exhibe ainsi sa connaissance de la tradition et des techniques de l'éloquence judiciaire, et flatte le goût du public cultivé pour la virtuosité oratoire. M.-E. Oikonomou (« The literary context of Anthia's dream in Xenophon's *Ephesiaca* ») cherche à élucider le rêve d'Anthia à la fin des *Éphésiaques* (V, 8, 5-6), un rêve énigmatique au regard de la valeur proleptique généralement accordée aux rêves, à la fois dans le corpus romanesque et dans la réflexion onirocritique des Anciens. Elle souligne l'existence d'une tradition rationaliste, et notamment épicurienne, selon laquelle les rêves reflètent l'état d'esprit du rêveur et peuvent ainsi pointer vers le contexte immédiat ou vers le passé. Non contente d'inscrire le passage dans cet arrière-plan rationaliste totalement contradictoire avec l'atmosphère d'ensemble du roman (naïve, dévote et plutôt stoïcisante), l'auteur

propose en définitive d'y voir un épisode ultra-sophistiqué, invitant le lecteur, sur la base d'un rapprochement avec deux épisodes de rêve chez Chariton, et d'une remarque sur la véracité du rêve supposée équivalente à un clin d'œil métatextuel, à y voir une anticipation « à l'envers » (« Habrocomès » = « Anthia ») de la séquence ultérieure... M. Paschalis (« Petronius and Virgil : Contextual and Intertextual Readings ») étudie une séquence précise du *Satiricon* (79-99, entre le départ des protagonistes de chez Trimalcion et leur embarquement sur le bateau de Lichas) pour y repérer, de manière systématique, les souvenirs de Virgile, mais aussi d'Homère. Si le dialogue intertextuel du *Satiricon* avec l'*Énéide* est reconnu depuis longtemps, l'enquête de M. Paschalis insiste sur la continuité, et la cohérence, des références au poème de Virgile dans la séquence en question. I. Repath (« Platonic Love and Erotic Education in Longus »), soulignant que le scénario de *Daphnis et Chloé* (où l'union sexuelle est à l'horizon de la relation entre les protagonistes) dialogue avec le thème platonicien de l'opposition entre amour charnel et amour philosophique, rassemble les passages du roman susceptibles d'éveiller chez le lecteur le souvenir du *Banquet* et surtout du *Phèdre*. De son importante récolte, il propose une interprétation nuancée : bien que tenu à distance, le discours platonicien fait moins l'objet d'un pastiche qu'il ne sert d'appui à une réflexion sérieuse et à une idéalisation originale du sentiment amoureux. Il est à nouveau question de Platon dans l'article de M. O'Brien (« "Larvale simulacrum" : Platonic Socrates and the *persona* of Socrates in Apuleius, *Metamorphoses* 1, 1-19 »), qui met en rapport « Socrate », une figure du tout premier épisode des *Métamorphoses*, avec son homonyme, le philosophe athénien. Le nom donné au personnage d'Apulée, lâche et libidineux, ne relèverait pas seulement de la plaisanterie par antiphrase ; exploitant jusqu'aux limites du raisonnable la formule *laruale simulacrum*, où elle entend une allusion à l'écriture comme *eidôlon* dans le *Phèdre*, M. O'Brien développe une argumentation filandreuse aboutissant à faire de « Socrate » une figure non-platonicienne au service d'un discours platonicien sur l'apparence et la réalité. J. Morgan (« Poets and Shepherds : Philéas and Longus ») rouvre le dossier du rapport problématique entre « Philéas », le personnage de *Daphnis et Chloé*, et le poète Philéas de Cos, dont certains estiment que les œuvres, aujourd'hui perdues, étaient déjà au début du principat. Au diapason de sa forme ludique et expérimentale, cet article (présenté comme une symphonie en quatre mouvements), une fois exposé le *status quaestionis*, ne cherche pas à apporter la démonstration que Longus évoque bien le poète alexandrin, mais plutôt à faire l'hypothèse d'une intertextualité maximale entre les deux œuvres, et à en tirer toutes les conséquences, à partir des quelques renseignements dont nous disposons sur Philéas : il en résulte toute une série d'échos possibles, qui enrichissent notre lecture de *Daphnis et Chloé*. E. Koulakiotis (« The Rhetoric of Otherness : Geography, Historiography and Zoology in *Alexander's Letter about India* and the *Alexander Romance* ») s'intéresse à la *Lettre d'Alexandre à Aristote au sujet de l'Inde*, texte latin d'une quinzaine de pages, datant sous sa forme actuelle du v^e siècle, mais probablement dérivé d'un original grec du début de l'époque hellénistique, et généralement associé au *Roman d'Alexandre*. Cet article, dont les enjeux comme l'argumentation m'ont paru très confus, entend montrer que le voyage d'Alexandre dans un univers des confins met en question les rapports et les distinctions entre l'humain, l'animal et le divin, et souligne le statut du Conquérant comme « maître de miracles ». Enfin, S. Panayotakis (« The Divided Cloak in the *Historia Apollonii Regis Tyri*: Further Thoughts »), envisageant l'épisode du manteau partagé par le pêcheur dans l'*Histoire d'Apollonius Roi de Tyr* (12, 8-26), suggère qu'il ne faut pas ici raisonner, comme on l'a généralement fait, en termes d'intertextualité (avec la *Vie de Saint Martin* de Sulpice

Sévère ou avec certains passages de la Vulgate notamment), mais plutôt de motifs ou de clichés ; le « partage du manteau » appartient aux stéréotypes de la représentation du philosophe, et la pauvreté ostentatoire dont il est l'emblème n'est pas réellement valorisée dans le roman.

Au caractère intrinsèquement très général de l'enquête proposée (le rapport des romans avec les textes qui les précèdent) s'ajoute dans cette collection un certain flou dans la définition de « l'intertextualité ». Si la plupart des articles envisagent l'écho, dans les romans, d'un texte bien précis, ce qui est en jeu est parfois plus vague : de Temmerman et Demoen, par exemple, analysent le rôle chez Achille Tatius du mythe d'Apollon et Daphné en général, non d'une version spécifique de ce mythe chez un poète donné ; Doulamis n'entend pas démontrer que Chariton fait référence à tel ou tel discours, mais simplement qu'il détient et met en œuvre des compétences importantes dans le domaine de l'éloquence judiciaire. L'article de E. Koulakiotis, par ailleurs, qui envisage un texte très différent, à tous égards, de ceux qu'étudient les autres contributeurs, et qui n'a qu'un rapport lointain, en réalité, avec la question de l'intertextualité, dilue encore le propos du livre. Une autre difficulté du sujet tient au risque de surinterprétation : à bien chercher l'écho d'un texte, on finit inévitablement par le trouver. Les contributions de M.-E. Oikonomou et M. O'Brien n'évitent pas cet écueil : leurs lectures intertextuelles sont forcées, et font violence à la cohérence des romans de Xénophon et d'Apulée, plus qu'elles ne les éclairent. Avec davantage de recul, l'essai de J. Morgan souligne précisément que toute enquête de ce type reste subordonnée à une hypothèse d'interprétation générale, et n'en apporte pas la démonstration. Il y a néanmoins beaucoup à apprendre de cet ouvrage, en particulier chez les contributeurs qui ont accompagné leur enquête intertextuelle d'une réflexion d'ordre théorique ou méthodologique. Le texte de M. Paschalis, par exemple, soulignant que le souvenir d'Homère chez Pétrone est toujours filtré ou médiatisé par le souvenir de Virgile, constitue une tentative intéressante pour penser et hiérarchiser la présence de deux modèles intertextuels à l'intérieur d'un même texte.

Jean-Philippe GUEZ

Sophie Conte et Sandrine Dubel (dir.), *L'Écriture des traités de rhétorique des origines grecques à la Renaissance*. Scripta Antiqua, 87, Bordeaux, Ausonius Éditions, 2016, 242 pages.

Lo studio della scrittura del testo retorico, ossia delle modalità con cui essa viene plasmata dalla precettistica, e dei rapporti tra stile e generi della letteratura retorica si sta di recente consolidando in un produttivo filone di ricerca che, come dimostra il presente volume, è destinato a suggerire originali e innovativi spunti di riflessione e di discussione. La prefazione dell'opera, curata da S. Conte, delinea lo sviluppo storico della letteratura retorica al fine di metterne in luce, sulla scia della tipologia proposta da P. Chiron, le diverse forme. I primi trattati di retorica (Corace, Tisia), probabilmente incentrati sulle parti del discorso, rappresentano un esempio di "discorso-modello", la *Rhetorica* di Aristotele di testo costituito da una raccolta di appunti, il trattato di Ermagora sugli *status quaestionis* doveva invece rientrare nella categoria dell'"algoritmo", ossia un modello sistematico applicato a un determinato oggetto; i trattati sui *genera dicendi* e sulle *ideae* possono essere ricondotti alla categoria della "tipologia", la *Rhetorica*

ad *Herennium* a quella del “trattato-metodo”, mirante a fornire una trattazione completa delle cinque parti della retorica, il *De oratore* di Cicerone può essere classificato nella categoria del “trattato-dialogo”, le *Lettere ad Ammeo* e la *Lettera a Pompeo Gemino* di Dionigi di Alicarnasso, le lettere *De eloquentia* e *De orationibus* di Frontone in quella della lettera-trattato, i trattati sulle figure retoriche in quella della “tassonomia”; l'*Institutio oratoria* di Quintiliano, che innesta il manuale di retorica su un più ampio progetto pedagogico, rappresenta un esempio di “trattato totale”, i *progymnasmata* di “repertorio”. Questa proposta di classificazione, non certo priva di una sua utilità e validità, non può però esaurire la molteplicità delle tipologie testuali riscontrabili nella letteratura retorica; per questo motivo S. Conte preferisce adottare un sistema fondato su quattro criteri tra loro indipendenti: 1. la natura del destinatario, che consente di distinguere il manuale, destinato alla scuola, il trattato, indirizzato a un destinatario già formato, e l'enciclopedia, che si rivolge a un pubblico ampio e colto; 2. l'obiettivo (pratico o speculativo): l'obiettivo pratico caratterizza il discorso-modello, il manuale e i *progymnasmata*; l'obiettivo speculativo pone al centro della riflessione la definizione di retorica, i suoi rapporti con l'etica e con la politica e il suo fine educativo; 3. il tipo di pratica oratoria, che fonda la canonica distinzione tra discorso giudiziario, deliberativo ed epidittico, o ha come esito trattati di impostazione critico-letteraria, miranti a modificare la prassi stilistica sulla base di un modello preesistente; 4. l'organizzazione del materiale, fondata su tre criteri (le parti del discorso, i generi oratori, gli *officia oratoris*), che, pur essendo spesso compresenti, sono regolati da un rapporto gerarchico che conferisce al testo retorico la sua peculiare organizzazione. La serie degli 11 contributi che compongono il volume è aperta da uno studio di M.-P. Noël sulla *palilogia* (ricapitolazione) nella *Rhetorica ad Alexandrum*, un procedimento che occupa una posizione di centralità sia nella teoria del testo oratorio sia nella concreta costruzione del trattato: un'accurata analisi dell'uso della *palilogia* dimostra come essa funga da principio organizzatore della *Rhetorica ad Alexandrum* e fornisce importanti e innovativi spunti per un riesame del delicato problema dell'unità. In contrapposizione a un filone di studi che considera il *De elocutione* dello Ps. Demetrio una semplice raccolta di schede, P. Chiron sottolinea come il trattato riesca a coniugare un piano testuale rigoroso con una certa libertà: precisi rapporti numerici regolano la lunghezza dei capitoli sui quattro stili e stabiliscono una proporzione tra questi e la trattazione introduttiva sul periodo; nel contempo, però, la struttura del *De elocutione* evidenzia una ricerca di *uariatio*: gli elementi costitutivi di una tipologia stilistica (1. temi, 2. λέξεις [= *electio uerborum*] 3. *compositio uerborum*) sono presentati in ciascuna delle rubriche dedicate ai quattro stili in modo da evitare la ripetizione consecutiva della stessa sequenza; precisiamo, però, che la sequenza 1/2/3 individuata da Chiron al cap. 2 (p. 52) non è così lineare come si vorrebbe far credere: dopo la trattazione sulla λέξεις del § 133 sgg., il riferimento al proverbio del § 156 ci riporta alla materia (ἐν δὲ τοῖς πράγμασι), mentre la trattazione sui καλὰ ὀνόματα del § 173 sgg. segna un ritorno alla λέξεις, per cui l'ordine potrebbe anche essere formalizzato come 1/2/1/2/3; al cap. 3 l'ordine non è 2/1/3 ma 1. (§ 190 πράγματα), 2. λέξεις (§ 190 sgg.), 3. σύνθεσις (§ 204 sgg.), per cui non è esatto affermare che il retore eviti di ripetere la stessa sequenza due volte consecutivamente; al cap. 4 l'ordine non è 1/2/3, ma 1. (§ 240 πράγματα), 3. (§ 241 sgg. σύνθεσιν), 2. (λέξεις § 272 sgg.), con ritorno alla σύνθεσις al § 299 sgg. Secondo lo studioso, la struttura del trattato, rigorosa e flessibile a un tempo, sarebbe il frutto di una composizione orale dettata: il piano testuale d'insieme sarebbe il risultato di un'elaborazione scritta, mentre la *uariatio* nella *dispositio*, come pure le digressioni,

sarebbero traccia di composizione orale ma potrebbero anche essere dettate dalla volontà di allentare la rigida strutturazione del testo scritto, una scelta che sembra recepire le critiche di Alcidamante ai discorsi scritti. In effetti, l'andamento desultorio della trattazione potrebbe trovare in questa ipotesi una convincente spiegazione. La seconda parte dell'articolo si sofferma su alcune peculiarità della scrittura dello Ps.Demetrio: la tendenza a condensare i precetti in *sententiae* ad alta memorabilità, l'uso di analogie e la parafrasi imitativa finalizzata a mediare il testo-modello proposto all'imitazione con l'obiettivo di coinvolgere emotivamente il lettore-allievo; quest'ultimo aspetto è di cruciale importanza perché pone la questione dell'operatività della retorica del sublime nel *De elocutione*. Chiron crede di ravvisare alcuni tratti del sublime nella trattazione sullo iato introdotta nel capitolo sul *μεγαλοπρεπής χαρακτήρ* (*De eloc.* 68-71): la strutturazione a *klímax* (che in effetti è una delle figure del sublime, Ps. Long. 23, 1) e il *pastiche* di Platone, uno degli autori-modello del sublime; secondo Chiron, la descrizione in termini musicali dell'effetto dello iato anticiperebbe i §§ 179-186, dove vengono analizzati come esempi di *γλαφυρά σύνθεσις* alcuni passi del III libro della *Repubblica* relativi all'effetto degli strumenti musicali; il rapporto tra i due luoghi del *De elocutione* sarebbe confermato dalla ricorrenza di termini come *ᾠδή* e *ᾠδικός*, la cui attestazione nel trattato è sporadica. Il punto debole di questa proposta è che Ps.Demetrio non classifica Platone esclusivamente nelle tipologie stilistiche affini al sublime, come il *δαινός ο*, al più, il *μεγαλοπρεπής χαρακτήρ*: esempi platonici compaiono in tutti e quattro gli stili, per cui è poco credibile che un *pastiche* platonico possa presentare nello Ps.Demetrio una intrinseca connotazione sublime, e questa interpretazione viene ulteriormente indebolita dal passo che dovrebbe, nell'intenzione dello studioso, corroborarla, visto che in esso Platone figura come esempio di *γλαφυρός χαρακτήρ*. Anche la presenza, nel passo sullo iato, di uno stilema platonico come *ᾠδισθος* "scivolamento" (un'alternanza di sequenze di sillabe brevi e di sequenze di sillabe lunghe non riconducibile a piedi chiaramente identificabili) non è segnale di scrittura sublime, bensì del *γλαφυρόν* (*De eloc.* 184), che Ps. Longino considera incompatibile con un carattere tipico del sublime come il *φοβερόν* (Ps. Long. 10, 6). Per quanto concerne le ricorrenze lessicali, l'uso della terminologia musicale nell'ambito della fonostilistica è topico (Andromenide in Phil., *Poet.* 131, 20-23 Janko; Dion. Halic., *De Dem.* 40, 6-7; 48, 4; 7; Ps.Long. 39, 2-3) e sembra essere indotto dall'argomento trattato più che dalla volontà di istituire un raccordo intratestuale. Sul problema del genere letterario nella letteratura retorica si orienta il successivo contributo di C. Guérin sul *De oratore* di Cicerone. L'epistolario ciceroniano documenta le discussioni che precedettero la pubblicazione del *De oratore* e di altri dialoghi ciceroniani; un'attenta disamina di questo complesso documentario dimostra come Cicerone costruisca un nuovo modello di dialogo attraverso l'accorto sfruttamento della tradizione greca: Cicerone opta per il modello dialogico di Eraclide Pontico, che colloca la messa in scena nel passato e che ha come protagonisti personaggi storici, in contrapposizione al dialogo aristotelico, che prevede l'intervento diretto dell'autore e un'ambientazione contemporanea; Cicerone, tuttavia, mutua dal dialogo aristotelico la strutturazione per ampie esposizioni dialetticamente contrapposte (*disputatio in utramque partem*) e il prologo affidato all'autore (per altro non assente in Eraclide), che consente l'intervento dell'autore senza minare la verosimiglianza della messa in scena con anacronistiche intrusioni. Allo studio di M. Makinson, che offre una campionatura e un'analisi delle analogie e delle metafore sensoriali e corporee utilizzate da Dionigi di Alicarnasso nella descrizione di sensazioni di difficile concettualizzazione come quella del piacere

provocato dalla lettura del testo letterario, segue un dittico incentrato sullo Ps. Longino: J.-Ph. Guez indaga la teoria e la prassi della metafora nel trattato; dopo un'utile sintesi delle teorie della metafora a partire da Aristotele, Guez evidenzia come Ps. Longino prenda le distanze da una concezione puramente esornativa della metafora per privilegiare un approccio pragmatico, che riesce a rendere accettabili anche le metafore ardite e l'alta concentrazione delle metafore grazie allo stretto rapporto empatico che si viene a instaurare tra destinatario, testo e destinatario. Più problematica appare l'attribuzione alla metafora di una funzione cognitiva, perché nei passi citati a sostegno di questa interpretazione non sempre compaiono riferimenti espliciti a questa figura: l'analisi di Ps. Long. 31 verte sull'ἰδιωτισμός, a meno di accettare l'ipotesi, non menzionata nello studio ma del tutto verosimile, che il passo in questione, che è preceduto da un'ampia lacuna, fosse parte della sezione dedicata alla metafora; la qualificazione dei καλὰ ὀνόματα come "luce del pensiero" (30, 1) fa esplicito riferimento alla *electio uerborum* che, secondo la partizione di 8, 1, è distinta dalla τροπικὴ λέξις, ambito in cui viene fatta rientrare la metafora (Ps. Long. 32, 2; 5); inoltre, nella definizione dei καλὰ ὀνόματα, risalente a Teofrasto (Ps. Demetr., *De eloc.* 173-175), non compare alcun riferimento alla metafora; per queste ragioni, sarebbe forse più appropriato parlare, in questo caso, di funzione cognitiva del lessico, per altro già documentata in Cic., *De orat.* 3, 19 *neque res lumen (habere possunt), si uerba semoueris*. Nella terminologia retorica, la metafora della "altezza" dello stile, documentata a partire da Cicerone e successivamente sottoposta a un processo di lessicalizzazione in Dionigi d'Alicarnasso e Cecilio di Calatte, viene riattivata da Ps. Longino che la trasforma in un'arci-metafora che viene a costituire il centro di una complessa rete metaforica: la semantica dell'altezza può essere tradotta in metafore o similitudini come quelle della "scarpata" e della "cima", ma può dare luogo a varianti anch'esse permeate dalla semantica di altezza: la divinizzazione, la tempesta e il fulmine, dove il sēma /alto/ è presente nel suffisso κατα- (καταγίδες, καταβροντᾶ, καταφέγγει), denotante movimento dall'alto verso il basso, che, nel caso del fulmine, è indicato anche dalla sua traiettoria. A queste considerazioni di carattere denotativo o referenziale mi permetto di aggiungere che la connotazione di altezza presente in queste metafore e similitudini è determinata anche dal co-testo, in cui figurano spesso lessemi denotanti altezza (la similitudine della folgore, ad es., è preceduta da ἐπάνω 1, 4, da ἐν ὕψει... ἀποτόμῳ 12, 4, da ἐπ' ἄκρον, ὑψηγορίας 34, 4). L'uso estensivo della metafora nello Ps. Longino è motivato dalla normativa sul πέπτον, ossia dal principio dell'adeguatezza dello stile ai temi, ma anche dalla volontà di incrementare l'impatto emotivo del testo sul lettore in modo da rendere percepibile una categoria che non può essere definita se non in modo tautologico: 1, 3 "Ἰὺψος è l'altezza (ἀκρότης) del discorso". Infine, la celebre caratterizzazione del sublime come "eco della grandezza d'animo" (9, 2) ne evidenzia la natura etica, che scaturisce dalla ri-metaforizzazione di una categoria retorica alla luce del modello filosofico dell'ascesa (verso la virtù). Lo studio di S. Dubel si concentra invece sulle strategie dell'enunciazione nel trattato *Sul sublime*, più precisamente sull'uso della seconda persona, spesso mediato da procedimenti retorici quali l'apostrofe, l'interrogativa retorica, che può talora svilupparsi in un breve dialogo fittizio, e il cambiamento di persona grammaticale con passaggio alla seconda persona. S. Conte imposta un'analisi comparativa dei capitoli sulla memoria della *Rhetorica ad Herennium*, del *De oratore* di Cicerone e di Quintiliano secondo la duplice prospettiva della triade *ars, natura, exercitatio* e delle strategie dell'enunciazione. L'*Auctor ad Herennium* privilegia un'esposizione sistematica dell'arte della memoria, Cicerone propende invece per una concezione della

memoria come dote naturale, mentre Quintiliano si colloca in un'ottica didattica che annette particolare importanza all'esercizio. Per quanto concerne le modalità di enunciazione, l'*Auctor ad Herennium* utilizza sia il noi esclusivo (o d'autore) sia quello inclusivo (che ingloba anche il lettore); Cicerone si avvale della mediazione del personaggio di Antonio; Quintiliano, che adotta diverse strategie di enunciazione in relazione al suo triplice ruolo di autore, oratore e maestro, si esprime alla prima persona singolare in quanto autore, ricorre al noi inclusivo quando vuole coinvolgere il lettore nella sua esperienza di oratore, adotta diverse modalizzazioni, con prevalenza di quella impersonale, quando assume il ruolo di maestro. Alla tematica del sublime ci riporta il saggio di R. Poignault sull'epistolario di Frontone. La relazione istituita dal retore tra il *sublime ingenium* e le *ampliores e procerae sententiae* (*Ad Ant. imp.* 1, 2, 4) può richiamare celebri formulazioni ps. longiniane quali "il sublime è eco della grandezza d'animo" (9, 2) e "l'attitudine ai grandi pensieri" (8, 1); altri paralleli, però, appaiono troppo generici, come l'importanza attribuita sia da Frontone (*Ad Ant. imp.* 1, 2, 7) che dallo Ps. Longino (30, 1) alla *electio uerborum*, un aspetto della *elocutio* che, come lamenta Dionigi di Alicarnasso (*De comp. verb.* 2, 7), era tradizionalmente oggetto di maggior attenzione rispetto alla *compositio uerborum*; la metafora delle parole come *lumina* dei concetti in Front., *De eloq.* 4, 5 trova riscontro non solo in Ps. Long. 30, 1, ma è documentata già in Cicerone *De orat.* 3, 19 cit., per cui sembra possedere carattere topico. Successivamente Poignault rintraccia nell'epistolario di Frontone alcune immagini tipiche del sublime, quali il fulmine e il sole (*Ad Ant. imp.* 1, 5, 3); l'immagine solare, tuttavia, non fa riferimento all'eccellenza oratoria di Marco Aurelio, come sostiene lo studioso a p. 164, ma alla *uirtus* dell'imperatore, che è da intendersi in senso esclusivamente morale, come dimostra il successivo riferimento (§ 4) alla *pietas*, e non possiede quindi alcun carattere metaletterario; altre immagini citate nello studio, come il galoppo, la tromba, la navigazione, non trovano invece riscontro nello Ps. Longino oppure, come le immagini mitologiche, non sono specifiche del sublime e non sempre sono investite di una funzione metaletteraria. Inoltre, nessuno dei passi frontoniani analizzati documenta il pathos, la fonte del sublime a cui lo Ps. Longino annette la massima importanza; certo non ci si può ritenere soddisfatti da formulazioni alquanto generiche e impressionistiche, che poco hanno a che vedere con il pathos come lo intende lo Ps. Longino: "C'est lorsqu'il exprime ses sentiments pour les princes et leurs familles et qu'il y développe son émotion en un flot de jubilation, qu'il accorde une place à la passion" (p. 174). Il fatto che Frontone "peut sembler plus proche du *gravis* et du sublime de la rhétorique traditionnelle que de l'ὕψος longinien" (p. 174), più che un'impressione è l'ammissione di uno stato di fatto: per Frontone il quadro teorico di riferimento è dato dalla teoria dei *tria genera dicendi* (*Ad M. Caes.* 3, 17, 2 ἰσχνόν, μέσον, ἄδρόν), e non dal sublime, che non è un *genus dicendi*, anche se alcuni suoi tratti possono talora confluire nella tipologia dello stile ἄδρόζ. La scrittura di un testo a carattere prettamente didattico, i *Progymnasmata* di Aftonio, è oggetto dell'analisi di F. Robert; contrariamente ad altre raccolte di *progymnasmata*, che si limitano a fornire precetti teorici oppure si presentano come semplici repertori di esempi, quella di Aftonio opera un raccordo tra entrambe le strategie didattiche: l'esposizione teorica, costruita secondo uno schema che si ripete invariato e che può inglobare esempi anonimi, con funzione illustrativa, ed esempi accompagnati dalla citazione dell'autore proposto come modello, è seguita da un esercizio svolto, ossia da un testo-modello redatto secondo i principi teorici precedentemente esposti e in uno stile più elaborato di quello conciso e paratattico dell'esposizione teorica. Nell'ambito della retorica tardo-antica si colloca

anche lo studio di É. Piazza sull'allegoria della retorica come generale vittorioso nel *De nuptiis Philologiae et Mercurii* di Marziano Capella; l'allegoria, costruita sulle topiche immagini militari documentate nella trattatistica retorica classica, rappresenta le tecniche argomentative come armi di attacco e di difesa, lo stile come abbigliamento e sottolinea il potere psicagogico esercitato dalla retorica sull'uditorio. A questa rappresentazione ambigua e inquietante è sotteso il dibattito sulla natura della retorica, strumento dallo straordinario potere persuasivo, ma proprio per questo pericoloso, se scisso da considerazioni di natura etica. Il finale del V libro, dove prevale una concezione della retorica fondata sulla ragione ed estranea a qualunque finalità moralmente censurabile, promuove la retorica al rango di *disciplina* e ne consente l'integrazione nell'enciclopedia delle arti liberali. Merita almeno un cenno l'articolo di V. Leroux che documenta l'influsso dei trattati di retorica classica sui trattati di poetica rinascimentali attraverso una dettagliata analisi delle relazioni intertestuali che legano il dialogo *De poeta* di Minturno al suo modello, il *De oratore* di Cicerone.

Cesare Marco CALCANTE

Antoine Foucher, *Lecture ad metrum, lecture ad sensum : études de métrique stylistique*, Latomus, 341, Bruxelles, Éditions Latomus, 2013, 274 pages.

Dans la lignée des travaux de J. Hellegouarc'h, de J. Dangel et de J. Soubiran, A. Foucher propose quatre études de métrique qui, bien qu'indépendantes les unes des autres, illustrent chacune le concept de « métrique stylistique » établi précisément par J. Dangel, même si, s'inspirant de H. Meschonnic, l'auteur préfère parler de « rythmique latine ». Ainsi, ce qui frappe d'emblée, c'est la richesse de ces études de métrique portant sur des auteurs aussi différents que Plaute, Cicéron et Sénèque, et sur des genres aussi variés que la comédie, la tragédie et la satire ménippée.

Le chapitre 1 (p. 18-47) est consacré au « Subjonctif d'indignation chez Plaute ». A. Foucher se demande en effet dans quelle mesure les structures verbale, métrique et accentuelle ont pour fonction de donner à l'expression de l'indignation une force particulière. Conjointement, une série d'analyses à la fois linguistiques, syntaxiques et lexicales conduisent à mettre en évidence la recherche d'une expressivité qui s'inscrit dans un processus d'élaboration littéraire.

Le chapitre 2 (p. 48-121), intitulé « Essai de métrique verbale comparée : les ponts de l'hexamètre », a pour objet d'étude les « ponts » qui assurent dans le vers une cohésion des composants verbaux, c'est-à-dire une synaphie verbale. La réflexion est menée suivant une diachronie longue, embrassant une période qui va d'Homère à Aviénus. Dans un premier temps, A. Foucher établit avec rigueur une comparaison entre l'hexamètre grec et l'hexamètre latin. Outre des conditions socio-culturelles et linguistiques opposées, des différences de nature sont mises en évidence. Elles portent essentiellement sur les césures de l'hexamètre, sur le rapport des dactyles et des spondées, ainsi que leur place dans le vers, et sur les clausules exceptionnelles reposant sur des mots longs dactyliques ou des mots dispondaiques. Dans un deuxième temps, l'auteur procède à une redéfinition et à un examen approfondi des lois régissant les ponts de l'hexamètre grec pour en vérifier la validité dans l'hexamètre latin. On peut regretter que cette approche très technique, s'appuyant sur des lois métriques, soit de nature plus descriptive que fonctionnelle et expressive. Enfin, dans un troisième temps, s'appuyant

sur une comparaison entre Homère, Cicéron et Ovide, à partir de l'écriture d'un même épisode, A. Foucher s'applique à dégager les fondements d'une hiérarchie des césures.

Le chapitre 3 (p. 122-169), qui a pour titre « Les formes de la synaphie dans le trimètre grec et le sénaire latin », se situe dans une perspective comparatiste et diachronique, puisque l'auteur s'attache à étudier de manière conjointe le sénaire latin et le trimètre grec, en rapprochant un original grec de ses traductions ou adaptations latines. Cicéron, traducteur de Sophocle et d'Eschyle, ainsi que Sénèque en constituent le fondement. Les formes de la synaphie dans ces passages, que A. Foucher étudie avec méthode et précision, relèvent ainsi d'une écriture rhétorique et poétique.

Le chapitre 4 (p. 170-246), intitulé « Les parties versifiées de l'*Apocoloquintose* : étude de métrique stylistique », est consacré à la satire ménippée ou, plus exactement, à la polymétrie de l'*Apocoloquintose* de Sénèque, qui repose à la fois sur des morceaux de poésie hexamétrique, de poésie iambique et de poésie anapestique. Ainsi, le principe de composition de ces vers se colore différemment selon les besoins génériques et les stratégies du sens, en filiation ou en parodie. Importante est cette réflexion sur une poésie latine qui, de nature rythmique, requiert une discussion en *oratio uincta*.

Au total, les résultats auxquels parvient A. Foucher conduisent à une histoire diachronique et stylistique des vers étudiés à partir d'un corpus étendu dans le temps, si bien que se dessinent conjointement des synchronies métriques latines, en diversification progressive. Il n'est pas jusqu'à une spécialisation générique et à des dérivations entre les genres qui ne transparaissent de ces études tout à la fois très méthodiques et raisonnées. Il ressort alors que la métrique latine prévaut par une rythmisation forte, si bien que la conjonction de la métrique verbale, de la versification canonique et du discours expressif autant que générique caractérisent une manière spécifiquement latine.

Une solide bibliographie ainsi que deux *indices* (*locorum* et *rerum*) viennent compléter cet ouvrage qui s'adresse non aux seuls métriciens, mais également aux littéraires et aux linguistes.

Régine UTARD

Maxime Pierre, Carmen. *Étude d'une catégorie sonore romaine*, Collection d'Études anciennes. Série latine, 79, Paris, Les Belles Lettres, 2016, 338 pages.

El origen de este libro está en una tesis defendida en 2008 titulada *La Poétique du carmen : étude d'une énonciation des Douze Tables à l'époque d'Auguste*. La palabra que sirve de motivo e hilo conductor de todo el estudio, *carmen*, forma parte de un grupo de términos en latín — otro sería, por ejemplo, *otium* — cuyo significado es tan amplio y desconcertante que supone un auténtico desafío para los filólogos: las publicaciones sobre el tema ya eran numerosas, como se ve en la bibliografía, y, probablemente, a pesar de esta notable aportación, seguirán creciendo. En la introducción Pierre critica los datos que aparecen en los diccionarios con toda razón y pasa revista brevemente a las posibilidades de aproximación al concepto para decidirse por un análisis dedicado a « *dégager les "foyers du sens" plutôt qu'un sens global* ».

Dividida en seis amplios capítulos, la investigación cubre un extenso período que no se queda en época augustea, sino que se prolonga al menos hasta el s. II. El método se basa en la selección y análisis de textos latinos, que se presentan en el original acompañados de traducción. En general, el campo que abarca el estudio no se limita

al término *carmen*, sino que se extiende a palabras relacionadas (*canere*, *cantus*, etc.), con apartados incluso para conceptos como el de *uates* y vocablos griegos que expresan ideas similares y que pueden haber influido en su evolución semántica. Esta amplitud de perspectiva con la que se aborda la investigación es en principio una de las mejores cualidades del libro, pero también puede ocasionar que se acabe distorsionando en algunos momentos la búsqueda de los sentidos propios en el tema principal.

En el primer capítulo (« Une musique? ») se pasa revista a los sonidos relacionados con *canere*, *carmen* o *cantus* (animales, instrumentos musicales, melodía, etc.) entre un sistema de señales – que no siempre está claro, por cierto – y la representación de la música. A la problemática utilización de *carmen* en contexto legal está consagrado « *Carmen et justice* ». Desde la ley de las Doce Tablas explora en primer lugar su uso entre la magia, la injuria y las maldiciones para acabar, sin salir del extenso campo del derecho, en su empleo en Cicerón y Livio. Con la crítica de una visión simplista de la evolución de *carmen* a *precatio* se abre el capítulo dedicado a la religión (« *Carmen et liturgie* »), que analiza la utilización en testimonios arcaicos de estos términos y pasa a continuación al himno y a la designación del encantamiento como *carmen*. El capítulo IV aborda la comunicación con los dioses y supone en *carmen* una fuerza vinculante en este sentido de enunciación divina. Por medio de textos de Varrón y Cicerón, la quinta parte (« Le *carmen* des poètes sous la République ») expone cómo, a partir del griego $\psi\delta\eta\acute{\iota}$, se da un significado nuevo que se intenta proyectar al pasado. A continuación y después de presentar la visión de Ennio, Varrón y Lucilio de sí mismos como poetas, se llega con Catulo y Lucrecio a un nuevo sentido derivado de la importación de modelos griegos y la necesidad de reflejar la terminología original.

El último capítulo (« Le *carmen* des poètes sous Auguste ») se ciñe en realidad a dos autores, Horacio y Virgilio, puesto que la parte dedicada a Propertio es mínima. Los textos analizados se orientan fundamentalmente a investigar la creación por parte de los poetas romanos de nuevos géneros basados en la literatura griega y a la imagen del propio escritor romano. Aunque estimulante, la misma limitación del material compromete la validez de las conclusiones.

En los aspectos más formales, el libro está bien cuidado y son rarísimas las erratas – e. g. *efferi* (p. 33) o *herbae* (p. 70). Los únicos peros que se le podrían achacar son la presentación defectuosa de algunos versos, con pentámetros, odas o epodos sin sangrar – y alguna palabra donde no le corresponde (p. 71) –, y la incoherencia de la bibliografía, puesto que algunas veces se citan libros y artículos sin abreviar en las notas y otras solo con nombre de autor, a pesar de que en todos los casos aparecen las referencias completas en el apartado correspondiente. Estas además están separadas en varias secciones, como un recuerdo, sin duda, de los orígenes académicos de la obra, pero que aquí debería haberse evitado. La bibliografía es correcta, aunque sin duda se hubiera beneficiado de la consulta de algún comentario adicional (Fedeli a Hor., *Carm.* IV, por ejemplo) y siempre se escapa algún detalle (e. g. Schneider en *Rhetorica*, 27,3, 2009). Unos esmerados índices *nominum* y *locorum* rematan el volumen.

Producto de una encomiable investigación sobre los textos, el libro, lleno de sugerencias atractivas, puede prestar un buen servicio a la Filología Latina desde muchos puntos de vista y encontrará sin duda su utilidad en estudios posteriores.

Juan MARTOS

Martin Stöckinger, *Vergils Gaben. Materialität, Reziprozität und Poetik in den Eklogen und der Aeneis*, Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, 148, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2016, VIII + 282 pages.

Frutto della rielaborazione della tesi di dottorato discussa dall'autore ad Heidelberg nel 2014, questa monografia presenta, come segnalato nei ringraziamenti, una bibliografia completa fino all'anno 2013 e poi solo parzialmente aggiornata (p. VII). Obiettivo dell'opera è una trattazione sistematica del valore simbolico del dono nelle *Egloghe* e nell'*Eneide*, che ne enuclei sia il ruolo sociale sia la funzione narrativa all'interno dell'opera letteraria. Per la prima volta, viene dedicato uno studio sinottico a questo tema in Virgilio, laddove in passato era stato solo marginalmente affrontato in analisi di più ampio respiro dedicate all'epica (cfr. N. Coffee, *The Commerce of War, Exchange and Social Order in Latin Epic*, Chigago, 2009).

Nell'introduzione (pp. 1-27) Stöckinger chiarisce l'obiettivo dell'opera, non uno studio antiquario sul meccanismo del dono nella società augustea così come rappresentato da Virgilio, ma bensì un saggio squisitamente di natura letteraria, che affronta anche un'approfondita analisi dei modelli (principalmente Omero e Teocrito), con illuminanti digressioni sociologiche e antropologiche. Sempre nell'introduzione stessa, sotto forma di utile *excursus* (pp. 17-25), l'autore si occupa anche del dono nelle *Georgiche*.

Il capitolo II, *Doni e soggettività* (pp. 29-59), affronta la tematica dell'offerta dei doni nell'egl. 2, dove essa è funzionale alla caratterizzazione del disagio psicologico di Coridone. I paralleli letterari presi in esame non si limitano solo al tradizionale raffronto con gli idillii teocritei, ma ripercorrono i legami con l'elegia, l'epigramma ellenistico e, molto opportunamente, con il c. 8 di Catullo, per l'autorappresenzione patetica del poeta e il meccanismo della ripetitività. Il capitolo III (pp. 61-89), *Possesso e comunicazione*, mette in luce come nell'egl. 3 la dinamica dello scambio dei doni, all'opposto di quanto accade per l'isolamento di Coridone, sia funzionale ad accrescere l'avvicinamento fra Menalca e Dameta. Per tutta l'analisi delle *Bucoliche*, già molto completa, si può suggerire l'integrazione con il lavoro di Cucchiarelli (P. Virgilio Marone, *Le Bucoliche*, introduzione e commento di Andrea Cucchiarelli, traduzione di Alfonso Traina, Roma, 2012). Il capitolo IV, *I racconti nel sistema dell'ospitalità* (pp. 91-120), introduce la disamina del tema nell'*Eneide*, interpretando il racconto autobiografico di Enea a Didone nei libri III e IV come una sua offerta per l'ospitalità ricevuta, che diventa inoltre funzionale al conseguimento di una maggiore intimità con la regina. Anche il racconto di Evandro della storia di Ercole e Caco nel libro VIII rientra in questa casistica e rappresenta una sorta di compensazione tardiva per il supporto ricevuto in passato da Priamo e Anchise, proponendo tra l'altro un modello, Ercole, che sarà particolarmente significativo per Enea sia per la sua vittoria su Turno che per la sua successiva edificazione a Roma. Il capitolo V, *Gli oggetti raccontano: sulla semantizzazione dei manufatti* (pp. 121-162), presenta una ricca analisi ricca di casi in cui gli oggetti sono portatori di significati e valenze proprie, così l'offerta di Enea del trofeo dei Danai nel libro III, oggetto di memoria, è diversa da quella dell'armatura di Mesenzio nell'XI, dove si passa dall'empietà con cui il defunto era solito appropriarsi delle spoglie dei nemici alla più tradizionale religiosità di Enea. I doni, inoltre, possono cambiare la loro funzione nel corso del tempo, rivelando la loro instabilità semantica (l'evoluzione da *donum* a *dolus*). Oltre all'esempio più evidente del cavallo di Troia, che paragona al racconto esiodico di Pandora, Stöckinger esamina un ricco repertorio di casi, come la spada donata da Enea a Didone quale pegno d'amore che diventa lo

strumento del suo suicidio o la veste di Elena, altro dono per Didone. Il capitolo VI, *I doni e la dinamica della narrativa* (pp. 163-195), esamina la casistica di doni che stimolano eventi narrativi, come ad esempio il sangue del sacrificio religioso di *Aen.* V, 328-33, che causa la caduta di Niso nella gara podistica. Ampia parte del capitolo è dedicata all'analisi di Didone come donatrice e alla dinamica della reciprocità dei doni nella sua vicenda, con la ripresa e il persuasivo sviluppo delle già criticate teorie formulate da Paschalis (cfr. M. Paschalis, *Virgil's Aeneid. Semantic Relations and Proper Names*, Oxford, 1997) su un possibile gioco di parole nel nome (*Dido*/δίδωμι; *Sidonia*/*donum*). Il capitolo VII, *Possessi inalienabili: il viaggio dei Penati* (pp. 197-225), si occupa di presentare i Penati come una tipologia di dono inalienabile e religiosa, completamente differente dalle precedenti, mettendola in parallelo con il vello d'oro così come presentato da Apollonio e Valerio Flacco e con il Palladio di Diomede, soprattutto in riferimento agli scolii all'*Alessandra* di Licofrone. L'ultimo capitolo, *Sintesi: lo scudo di Enea* (pp. 227-243), analizza il dono di Venere al figlio secondo le categorie via via enucleate, evidenziandone il ruolo simbolico, enfatizzato dalla sua inutilità pratica (Enea non ne avrebbe bisogno) e anche dal suo ruolo di anticipazione rispetto al futuro trionfo di Ottaviano Augusto. Completano l'opera la ricca bibliografia (pp. 245-262) e gli utili indici analitici e dei passi citati (pp. 267-281).

Sara SPARAGNA

Loïc Borgies, *Le Conflit propagandiste entre Octavien et Marc Antoine. De l'usage politique de la uituperatio entre 44 et 30 a. C. n.*, Latomus, 357, Bruxelles, Éditions Latomus, 2016, 518 pages.

L'ouvrage de L. Borgies (LB), issu d'un mémoire de Master, constitue une contribution importante à l'histoire de l'opinion publique à Rome. Il repose sur la mise en relation de la notion de propagande et de la catégorie rhétorique de la *uituperatio* (invective). Cette dernière, dans les années 44-30 a. C., s'étendit en effet à bien des contextes autres que l'art du discours construit, et apparaît comme un élément majeur de la culture politique du temps.

L'ouvrage, organisé en trois parties (les thèmes des invectives, les publics puis les formes de cette propagande), se livre à un examen attentif, érudit et rigoureux des invectives que s'échangèrent Marc Antoine, Octavien et leurs partisans. Il faut d'emblée remarquer l'important effort de définition conceptuelle de la notion de propagande dans l'introduction de l'ouvrage, et le soin méticuleux avec lequel l'ensemble de l'étude prend soin de discuter sa validité comme cadre interprétatif des différentes dimensions du phénomène de la *uituperatio*. L'analyse se fonde pour l'essentiel sur les sources littéraires, à propos desquelles LB soutient de façon convaincante l'idée d'une authenticité d'ensemble des invectives connues par les auteurs postérieurs au conflit civil. LB distingue quatre phases dans cet affrontement propagandiste : un conflit ouvert (44-43) suivi d'une phase d'accalmie (42-36), de nouveau une franche hostilité (36-31), et enfin un combat pour la mémoire. Donnant corps à une dimension méconnue du conflit propagandiste, dont il montre de façon novatrice qu'il vit le jour dès avant 36, LB met en évidence les thèmes majeurs de la *uituperatio* (*ignobilitas*, *crudelitas*, *ignavia*, *genus eloquendi et scribendi*, *uitia non Romana, tota Italia*) et leurs diverses manifestations. Ce n'est pas le moindre des mérites de l'ouvrage que de dépasser les apparences

superficielles et grivoises de ces invectives pour montrer leur rôle politique et leur résonance étroite avec les événements contemporains. La multiplicité des médias en usage (discours, *epistulae*, libelles, pamphlets, graffiti, *acta*, *glandes*, rumeur – l’oralité restant primordiale), permettait une diffusion large de la *uituperatio*. Celle-ci se fondait sur des relations interpersonnelles, accordait une place importante aux transfuges, et était peut-être impulsée par une organisation centralisée autour de chaque belligérant, comme LB en formule l’intéressante hypothèse. Les invectives structuraient l’opposition entre les triumvirs, créant un rapport d’exclusion de l’autre, visible par la construction de l’altérité de Marc Antoine. La *uituperatio* participa donc à la constitution d’une opinion publique et à la préparation des esprits à la guerre, ce en quoi Octavien, du fait notamment de sa présence permanente dans l’*Vrbs* à partir de 36, se montra sensiblement plus habile que son rival.

Les apports de l’étude sont donc considérables, en dépit de certains défauts, d’abord formels. Si les coquilles et erreurs sont rares (« thyase », p. 22, n. 50 ; *domus Augustae*, p. 88, n. 174) et la plume généralement alerte, les maladresses ne manquent pas (« membres familiaux » p. 149 et 150). Quelques jugements caricaturaux (« Salluste, ancien profiteuse devenu historien », p. 250), anachronismes (« procédés populistes », p. 243) et autres incongruités (« n’en déplaise aux férus de numismatique antique... », p. 419), certes rares, sont également à déplorer, surtout lorsqu’elles affaiblissent ponctuellement la démonstration : la longue discussion d’un quolibet de Cassius de Parme (p. 63-69) est par exemple qualifiée ensuite d’« arguties » (p. 69). Plus fondamentalement, bien que la longueur de l’ouvrage résulte du souci louable de ne laisser de côté aucun des aspects du sujet, cette prolixité conduit LB à de très nombreuses répétitions qui alourdissent la démonstration (avec comme cas extrême un paragraphe presque identique p. 131 et 145-146). D’autre part, la lecture est parfois ralentie par des développements fort longs, s’éloignant du sujet traité, et se contentant de synthétiser des travaux antérieurs, là où quelques notes de bas de page auraient suffi (généalogies divines, p. 99-105 ; analyse comparée de l’asianisme et de l’atticisme, p. 237-245 ; évolution des pratiques monétaires républicaines, p. 411-416, etc.). De ce point de vue, l’étude peine parfois à se départir de l’exercice de style universitaire.

On constate également un déséquilibre de l’ouvrage, entre une longue et remarquable première partie (300 p. environ), et deux autres à la fois plus courtes (50 chacune environ) et surtout plus faibles (bien que non dépourvues d’intérêt). Ces dernières sont en effet marquées par quelques approximations dommageables, dont la moindre est le recours fréquent à la notion problématique de « mentalité », d’ailleurs jamais définie. Les substantielles présentations de différentes composantes de la société romaine comme publics de la *uituperatio* qui structurent la deuxième partie sont parfois discutables dans leurs prémisses. Ainsi, les légions tardo-républicaines apparaissent comme uniformément professionnalisées et d’une loyauté douteuse (p. 357-361), perspective que la récente bibliographie sur le sujet (notamment les études de G. Cresci Marrone, R. Mangiameli ou F. Cadiou), largement ignorée par LB, aurait permis de nuancer. Plus généralement, on déplorera une vision par trop « descendante » des structures politico-sociales tardo-républicaines, dans laquelle l’ordre culturel des dominants s’imposerait aux plus faibles. Les « péripéties des grandes *gentes* de l’*Vrbs* » (p. 425) résument ici la politique romaine, et on s’étonne de l’absence des *domi nobiles* italiens, voire des élites provinciales, dans cette partie de l’étude. De manière révélatrice, la plèbe apparaît généralement passive, vision contredite notamment par les récents travaux de C. Courrier. Cette critique appelle cependant à être immédiatement nuancée, car

il faut sans doute y voir la conséquence inévitable du biais propagandiste choisi pour aborder la période. La troisième partie, qui recense les supports utilisés pour diffuser la *uitperatio*, pose implicitement un lien entre le message propagandiste et le médium qui le diffuse. Or cette conjonction n'existe à notre sens pas toujours, notamment dans le cas de la rumeur. Cela laisse par ailleurs ouverte une interrogation qui reste sans réponse claire : dans ce contexte politique certes particulier, toute invective était-elle nécessairement propagande ?

Si l'on regrette enfin que la prolifération de la *uitperatio* lors de cette phase du conflit civil ne soit pas mise en perspective avec la notion de *consensus*, ou que les concepts de « propagande d'agitation » ou de « propagande d'intégration » mis en avant par J. Ellul ne soient pas convoqués, on saluera la conclusion de l'ouvrage, qui met habilement en lien la *uitperatio* d'époque triumvirale avec l'émergence de l'idéologie augustéenne. Il faut pour finir souligner que les critiques émises ne doivent pas voiler les mérites d'un ouvrage qui, particulièrement dans sa première partie, ouvre des perspectives importantes à la recherche sur la période triumvirale. On peut donc à bon droit le considérer comme l'acte de naissance d'un chercheur de grande qualité.

Bertrand AUGIER

Hans-Peter Stahl, *Poetry Underpinning Power. Vergil's Aeneid: the Epic for Emperor Augustus. A Recovery Study*, Swansea, The Classical Press of Wales, 2015, 488 pages.

Dans cette belle étude, nourrie d'analyses textuelles détaillées et de discussions critiques pertinentes, H.-P. Stahl propose une lecture politiquement engagée de l'*Énéide*, en réfutant un certain nombre de lectures modernes qui voient des éléments négatifs dans le personnage d'Énée et minorent le comportement fautif de Turnus : ces interprétations ne trouvent pas de fondement dans le contexte, hautement politique, dans lequel l'œuvre fut composée.

La première partie est consacrée à Énée, le pieux, et à ses opposants, caractérisés par une déficience éthique. L'A. expose d'abord son principe interprétatif : au-delà de la possibilité d'une lecture typologique, il était difficile à un lecteur contemporain de Virgile et d'Auguste de ne pas voir qu'Énée, comme Auguste, est contraint, en dépit de son souhait de paix, de mener une guerre, avec l'approbation des dieux, contre des rebelles qui mettent en péril l'unité de la communauté. D'où la construction de Turnus comme personnage négatif, désobéissant aux dieux : l'opposant politique est un criminel s'opposant à l'autorité divine, mû par ses propres intérêts et non par ceux des Italiens. L'A. engage alors (chapitre 2) une lecture très détaillée du chant 12, en s'attachant à montrer la façon dont Énée, dans une perspective pro-augustéenne, est exonéré de toute faute tandis que la culpabilité de Turnus s'avère totale, fondée sur la violence, la procrastination et l'inconsistance héroïque. Turnus combat l'ordre divin, qui est pourtant révélé tout au long de l'épopée, et devra finalement faire face aux conséquences de son impiété, jusque dans une mort où tout héroïsme lui est refusé. L'A. invite à suivre la posture auctoriale de Virgile, qui est manifestement pro-augustéenne et façonne le texte dans cette perspective. Le concept de *iusta ira* permet ainsi de ne pas condamner Énée, lors du duel final qui l'oppose à Turnus, et de préserver sa piété. L'A. prend en particulier position contre l'école d'Harvard (en particulier les études de R. Thomas, M. C. J. Putnam et D. Quint) et la thèse d'un Virgile ambivalent, et invite au contraire

à accepter la violence de l'*Énéide* ainsi que sa dimension panégyrique, sans y déceler de propos critique ou à double sens. L'A. remonte ensuite au chant 10 (chapitre 3) pour étudier la manière dont Virgile conduit le lecteur, à travers une *psychagogia*, à reconnaître la supériorité morale d'Énée et à adopter le point de vue de celui-ci, même lorsqu'il refusera finalement de gracier Turnus. De minutieuses analyses des épisodes de la mort de Pallas et de Lausus ou du baudrier de Pallas appuient la démonstration de l'A. Son approche, fondée exclusivement sur le texte, lui permet de critiquer les analyses menées par la Nouvelle Critique (*New Criticism*), la théorie sémiotique et une lecture philologico-archéologique et politique, qui ont en commun de proposer une interprétation qui déborde le contexte immédiat, en négligeant l'architecture narrative (R. Thomas, Putnam, Conte, Feeney, puis Lefèvre, S. J. Harrison). L'A. étudie de près la relation qui unit Énée et Pallas (chapitre 4) et fait d'Énée un nouvel Achille, appelé à venger la mort de Pallas (Patrocle). Le chapitre 5 s'intéresse au personnage de Didon : une nouvelle fois, il s'agit pour l'A. de montrer que l'avoir abandonnée ne constitue pas une faute imputable à Énée, et que Carthage, ennemie de Rome, n'a pas été victime d'une trahison. Relisant les quatre premiers chants, l'A. étudie l'impact des interventions divines et l'interaction entre sphères humaine et divine : les hommes manifestent un acquiescement volontaire envers les dieux, qui n'a rien d'une hétéronomie. Enfin, l'A. rappelle l'importance du contexte augustéen lorsqu'on aborde l'histoire de Didon : l'idéal de l'*uniuira* est extrêmement prégnant, et, si le poète fait preuve de compassion, il n'acquiesce pas la reine de Carthage.

Après avoir étudié dans les premiers chapitres les prophéties programmatiques, la construction des personnages et l'organisation de l'intrigue, l'A. poursuit sa démonstration dans la deuxième partie, selon un nouvel angle d'attaque : les preuves archéologiques renvoyant au programme idéologique augustéen (chapitre 6). La construction du chant 8 révèle ainsi qu'il trouve son sens profond dans les instructions divines du Tibre et d'Apollon et dans la description du bouclier – éléments centraux qui permettent de passer sur les faiblesses de l'intrigue. L'A. étudie en détail le trajet que suivent Énée et Éandre sur les lieux de la future Rome : là encore, ce trajet ne s'explique pas tant par des considérations topographiques que par une signification idéologique, et fait appel à des connaissances que seul le lecteur contemporain d'Auguste peut avoir et n'ont aucun sens pour les personnages antérieurs à la fondation de l'*Vrbs*. La poésie de Virgile souligne la splendeur de la Rome augustéenne en la faisant résulter d'un plan divin et en projetant le présent sur un arrière-plan mythique. En effet, Énée visite trois sites majeurs de constructions des années 20 av. J.-C. : le *Campus Martius*, le *forum Romanum* et le *Palatin*. Le chapitre 6 est complété par deux excursus, sur la victoire d'Hercule contre Cacus et sur la mention de l'*Arx* et du Capitole aux vers 652-653.

La troisième et dernière partie revient au personnage de Turnus (chapitre 7), que les études critiques ont fait passer du statut d'ennemi d'État à celui de héros tragique (Pöschl). Turnus est-il le fiancé, lésé, de Lavinia ? Répondre à cette question engage évidemment la lecture de la seconde moitié de l'*Énéide*. S'il a la préférence de la reine Amata, il n'est toutefois qu'un prétendant parmi d'autres, et l'oracle de Faunus, qui annonce à Latinus l'arrivée d'un gendre étranger, est un écho sans ambiguïté à la prophétie de Jupiter au livre 1 – version qui distingue radicalement Virgile de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse ou de Caton. Cet oracle est répandu par Fama : Turnus ne peut l'ignorer, son obstination contre la volonté divine fait de lui un coupable. Si la construction de l'œuvre dénie donc à Turnus toute possibilité d'innocence, le poète prend néanmoins soin de le distinguer du peuple italien, afin de ne pas s'aliéner son propre auditoire.

Les propos tenus par Junon et Allecto ne sont en rien représentatifs de la position du poète, et entraînent dans leur discrédit les figures d'Amata et de Turnus : le livre VII est, lui aussi, structuré par une moralité binaire qui ne laisse à Turnus aucune chance d'être excusé. Dès lors, sa mort est inévitable.

L'épilogue souligne les spécificités du personnage de Latinus, dans la version virgilienne : porte-parole du poète, il guide le lecteur. Contrairement à Turnus, il est là pour relayer la volonté divine et la faire respecter, en défendant la paix tant que cela est possible. L'A. propose une ouverture en soulignant que l'*Énéide* fut utilisée, dans la culture occidentale, pour légitimer des ambitions impériales et conclut sur les relations entre poètes et patrons, qui suscitent encore tant de discussions : réfutant la position de P. White dans *Promised Verses* qui défend l'idée d'une indépendance des poètes et de relations amicales avec leurs protecteurs et mécènes, l'A. revient sur l'expression *haud mollia iussa* (*Georg.* III, 41). Il est assez probable que les poètes augustéens aient subi quelques pressions, et aient dû composer avec l'autorité de leurs protecteurs. L'*Énéide* n'est donc pas une œuvre impartiale ou critique du régime qui la voit naître.

C'est une belle étude, nourrie de minutieuses et rigoureuses lectures, n'oubliant ni le détail du texte ni sa structure d'ensemble, que nous propose ici H.-P. Stahl : contre la tentation de projeter des lectures modernes, parfois ancrées dans les expériences politiques occidentales du xx^e siècle, qui se plaisent à déceler des intentions subversives entre les lignes, il nous invite à revenir au texte même et à son contexte, bouleversant par-là les développements les plus récents des études virgiliennes. C'est donc aussi une réflexion critique sur les méthodes et approches philologiques de ces dernières décennies, leurs présupposés et leurs conséquences, qui est proposée au lecteur.

Delphine MEUNIER

Giorgio Ferri, *Tutela urbis. Il significato e la concezione della divinità tutelare cittadina nella religione romana*, Postdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 32, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, 266 pages.

Comme il est précisé dans une substantielle Préface (cosignée avec le Professeur E. Montanari), cette étude s'inscrit dans le cadre de l'école italienne d'histoire des religions représentée et illustrée plus particulièrement par R. Pettazoni, A. Brelich, D. Sabbatucci, qui en ont été en quelque sorte les pionniers (p. 9-24). L'ouvrage est divisé en deux parties : la première traite du rituel de l'*euocatio* (p. 33-160), la seconde étudie le problème de la divinité tutélaire poliade dans la religion romaine (p. 163-228). La première s'appuie sur les faits historiques qui ont vu la mise en œuvre du rituel, la seconde relève davantage de l'histoire des religions et tente de répondre à la question : qui a été la divinité tutélaire de Rome ? Quel dieu se cache derrière le nom secret de la divinité tutélaire ? Le dernier chapitre sur le mystère romain de la divinité tutélaire tient lieu de conclusion. Les sources littéraires et leur traduction sont données en Appendice (Tite-Live, Valère Maxime, Denys, Festus, Macrobe, Servius, Plutarque, dans un ordre qui correspond à leur utilisation). Il est à noter que, dans l'ouvrage à notre disposition, la pagination ne correspond pas à celle qui est donnée dans la table des matières, le décalage étant de cinq pages.

L'ouvrage s'ouvre par des considérations générales sur la guerre dans l'Antiquité, qui s'inscrit toujours dans un contexte religieux, et sur l'introduction des nouveaux

cultes à Rome : c'est un fait connu des historiens des religions que les Romains ne font pas la guerre aux dieux de l'ennemi, mais cherchent à se les concilier et que la religion romaine, au cours de son évolution séculaire, a accueilli de nombreuses divinités étrangères sur son sol et les a intégrées dans son panthéon. Quelques pages sur les *sacra peregrina*, selon la définition de Festus (P. Fest. p. 268 L.), aident à la définition de cette notion, au centre du débat.

Depuis l'étude de V. Basanoff (*Euocatio : étude d'un rituel militaire romain*, Paris, 1947), le rituel romain de l'*euocatio* a retenu l'attention non seulement des historiens de Rome, mais de la religion en général, tant ses traits sont originaux et sa définition délicate. En témoignent en particulier une étude de G. Gustafsson (*Euocatio deorum : historical and mythical interpretations of ritualized conquests in the expansion of ancient Rome*, Uppsala, 2000) et la prise en compte d'une nouvelle inscription découverte à *Isaura Vetus* (A. Hall, « New light on the capture of *Isaura Vetus* by P. Servilius Vatia », dans *Akten des VI. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik, Vestigia*, 17, Munich, 1972, p. 568-571). Le rituel est attesté à propos d'exemples historiques bien précis, qui sont tous étudiés au fil des chapitres de la première partie : Véies, Carthage, Faléries, Volsinies et *Isaura Vetus*.

C'est l'*euocatio* de la *Iuno Regina* de Véies qui retient surtout l'attention et il est vrai que le récit livien offre une excellente approche du rituel. Cependant, la formule du rituel donnée par Macrobe, qui est incontournable, s'applique en fait à la destruction de Carthage en 146. Puisqu'il s'agit de deux attestations historiques où la divinité « évoquée » est une Junon, les deux épisodes de Véies et de Carthage sont traités l'un après l'autre (p. 59-90 et 91-112). Les données de Tite-Live et de Macrobe, ainsi que des historiens dits secondaires, permettent une étude approfondie du rituel. La formule est analysée en détail (p. 95-105, même si la formule *siue deus siue dea* est reprise p. 177-187). L'assimilation entre l'Uni véienne et *Iuno Regina* et entre Tanit et une *Iuno Caelestis* est un problème d'*interpretatio* classique bien connu des historiens de la religion romaine. Les pages que G. Ferri consacre à ce problème font l'objet d'une étude approfondie et arrivent à des conclusions solides et convaincantes.

G. Ferri aborde ensuite, à propos de Faléries, le problème de *Iuno Curitis* et de *Minerua Capta* (p. 113-127). La déesse, qui aurait été « évoquée » en 241 avant J.-C., offre une personnalité difficile à cerner. Cette Junon était une Junon guerrière, comme la *Iuno Sospita* de Lanuvium, armée de la lance et du bouclier. Le culte de *Iuno Curitis* ou *Quiritis* est attesté, en dehors de Faléries, à Rome, Bénévent et Tibur. L'épiclèse de la déesse a été rapprochée tantôt du nom de la lance en sabin, *curis* (P. Fest. p. 43, l. 1 L.) tantôt du nom du char, *currus* (Servius Danielis, *ad Aen.*, I, 17) tantôt du nom de la curie, *curia* (P. Fest. p. 56, l. 21 L.), parfois également du nom de la ville de Cures en Sabine. Ce qui se dégage en tout cas le mieux de ces diverses définitions, c'est, comme le souligne G. Dumézil, son aspect guerrier, ce caractère guerrier qui apparaît si fortement marqué dans une autre *Iuno*, celle de Lavinium. Mais la Junon de Faléries apparaît sous des traits bien pacifiques, si l'on en juge d'après la description des fêtes en son honneur selon l'épique d'Ovide.

Minerua Capta fut-elle une divinité retenue par des liens ? Était-elle retenue dans son sanctuaire en tant que Palladium ? Sa statue fut-elle rapportée de Faléries au moment du pillage de la cité ? Seule la dernière hypothèse a été admise par les historiens, mais une analyse de l'épiclèse *capta* et de toutes ses implications nous a légitimement conduits à formuler les deux premières hypothèses. Cependant si les événements historiques donnent à penser que la statue cultuelle de Minerve sur le Caelius fut apportée en 241

av. J.-C., il convient de préciser que ce transfert ne fut en aucun cas la conséquence du rituel de l'*euocatio*. D'autre part, si l'épithète *capta* a le sens de « Minerve captive », elle est également en contradiction avec l'*euocatio*.

Le cas de Volsinies étudié ensuite (p. 129-147) est particulier : la cité a été détruite et déplacée après sa chute en 265. La cité était le siège du *Fanum Voltumnae*, grand temple confédéral de la dodécapole étrusque. Si les études religieuses de R. Bloch, sur l'*interpretatio* en particulier, sont bien citées, ses travaux historiques sur Volsinies et sur sa localisation et son histoire générale sont en revanche passés sous silence (il est vrai que le problème de la localisation a donné lieu à un débat contradictoire). La dédicace très probable du temple de *Vertumnus* sur l'Aventin par Marcus Fulvius Flaccus, qui triompha de *Vulsiniensibus* en 264 av. J.-C., demeure donc, au terme de l'étude du problème volsinien, le seul indice d'une éventuelle *euocatio* de *Voltumna* / *Vertumnus* lors de la chute de la grande cité étrusque. Mais l'absence de toute mention de l'*euocatio* dans nos sources, l'imprécision des rapports linguistiques et fonctionnels entre *Voltumna* et *Vertumnus*, l'antériorité du culte de *Vertumnus* à Rome, l'effacement de sa personnalité religieuse en Étrurie proprement dite, l'inadéquation du type de *Vertumnus* à la fonction de divinité poliade, voilà autant d'arguments qui rendent bien fragile et bien incertaine l'éventuelle mise en œuvre du rituel de l'*euocatio* en 265 avant J.-C., quand la chute de Volsinies marqua la fin de l'indépendance étrusque.

L'inscription d'*Isaura Vetus* (p. 149-154) pose plus de problèmes qu'elle n'en résout ; elle a amené à conclure (J. Le Gall, « *Euocatio* », dans *Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, 2, Rome, 1976, p. 519-524) que le rituel était souvent mis en œuvre et n'exigeait pas de transfert de culte. Nous pouvons en effet faire état d'un certain nombre de réserves : par définition, l'*euocatio* implique un transfert rituel (les exemples de Véies et de Carthage le prouvent) ; l'*euocatio* n'est pas mentionnée en tant que telle dans l'inscription, pas plus que la nature du *uotum* lui-même et rien ne précise que le *uotum* ait consisté en l'édification d'un temple. Selon les données épigraphiques, P. Seruilius accomplit un *uotum* en l'honneur de la divinité tutélaire d'*Isaura Vetus* en énonçant la formule traditionnelle selon laquelle les Romains se garantissaient de toute erreur quant à l'identité de la divinité invoquée.

Puisqu'il s'agit d'une étude de rituel, les autres exemples paraissent sans doute secondaires mais ils auraient pu alimenter le débat, car la liste dite des *Saturnales* pose un certain nombre de problèmes intéressants ; Macrobe énumère les cités qui ont été soumises à ce rituel en Espagne, en Italie, en Afrique et même chez les Maures et d'autres peuples (Frégelles, Gabies, Fidènes) ; le cas de Corinthe est également intéressant et aurait pu faire l'objet d'un chapitre. Il en va de même pour l'introduction, après la bataille du lac Régille au début du v^e siècle, du culte des Dioscures à Rome, pour lesquels la mise en œuvre du rituel a pu être envisagée. G. Ferri donne cependant (p. 155, n.1) une liste de toutes les divinités dont on a pu supposer qu'elles avaient été « évoquées ». On pourrait aussi évoquer le cas de Numance, au moment où se pose le problème des limites de la conquête romaine et dans le cercle des Scipions et où un certain Lucius Furius sera à l'origine de la transmission des formules du rituel de l'*euocatio*.

G. Ferri examine le rapport entre *exoratio* et *euocatio* (p. 92-93), puisque le problème est soulevé par Servius qui distingue les deux temps à propos de Carthage. On peut regretter que seulement trois pages (p. 110-112) soient accordées au rapport avec la *deutio hostium* que l'auteur des *Saturnales* lie étroitement au rituel, l'*euocatio* précédant la *deutio hostium* (qu'il convient bien de distinguer de la *deutio ducis* illustrée par les Decii, et dont Tite-Live a livré les détails au livre 8 de l'*Ab Vrbe condita*).

Le terme d'*exoratio* est employé par Servius à propos de Carthage. L'opération qui consiste à passer un contrat avec le dieu tutélaire de la cité ennemie pour qu'il rejoigne le sol consacré de l'*Vrbs* et prenne le parti des Romains est foncièrement différente de celle qui consiste à chercher à fléchir les dieux et à gagner leur bienveillance par des prières et qui est exprimée par le verbe *exorare*. Le problème s'est trouvé posé, en particulier, par la notice de Servius où l'auteur, commentant le vers virgilien où Junon a radicalement changé d'attitude envers Énée et les Troyens, fait état d'une *exoratio* de Junon au cours de la seconde guerre punique (Serv., *ad Aen.* XII, 841 : *constat bello Punico secundo exoratum Iunonem, tertio uero bello a Scipione sacris quibusdam etiam Romam esse translata*). Ce passage a été considéré comme apocryphe par G. Wissowa, pour qui *exorare* serait employé ici pour *euocare*. D'où l'impossibilité historique et la contradiction inhérente à cette notice, puisque l'*euocatio* de *Iuno Caelestis* n'intervient qu'au cours de la troisième guerre punique, au moment de l'assaut final et avant la destruction de la cité. On ne peut pas admettre, non plus, que *Iuno Caelestis* ait été « évoquée » au cours de la seconde guerre punique et que le « transfert rituel » de la statue de la déesse ait dû être différé jusqu'à la fin de la troisième guerre punique. De fait, l'absence d'un terme de la famille d'*euocare* pose, au sein de la notice servienne, un réel problème : on attendrait évidemment, *euocatum esse* et *non translata esse* dans le texte du savant commentateur. Il faut admettre que les deux formes verbales sont synonymes dans l'esprit de Servius : l'*euocatio* se cache sous la *translatio* de la déesse et non sous la notion d'*exoratio*. La raison en est que, dans l'esprit de Servius, le transport de la statue cultuelle de *Iuno-Tanit* ne pouvait manquer de soulever un grave problème qui ne s'était pas posé lors du transfert de *Iuno-Uni* de Véies à Rome. Servius a pu alors penser à un transfert comparable à la *transuectio* de Cybèle en 205-204 avant J.-C., ce qui expliquerait le recours au verbe *transferre* qui met l'accent sur les moyens et la mise en œuvre plus que sur le rituel proprement dit. Ainsi, la notice servienne ne confond nullement *euocatio* et *exoratio* : elle établit même une différence qui semble claire dans l'esprit de Servius et nous invite à concevoir l'*exoratio Iunonis* intervenue pendant la deuxième guerre punique comme un rite préparatoire à l'*euocatio* de 146 avant J.-C. L'*exoratio* de la fin du III^e s. annonce en quelque sorte l'*euocatio* que prononcera Scipion Émilien. Mais comment comprendre alors cette *exoratio Iunonis* ?

De même on pourrait soulever le problème de l'*excantatio*, posé par Pline, avec ses implications juridiques. L'*euocatio* est en soi différente de l'opération que traduit le latin *excantare*, « attirer par des incantations ou des enchantements » : dans cette opération magique, l'énoncé de certaines formules, grâce à la force mystérieuse qui leur est attribuée, détermine une contrainte de fait qui s'avère étrangère au domaine du strict droit. Nous devons à Pline l'Ancien (*Nat.* XXVIII, 17) le souvenir d'opérations magiques, condamnées par la Loi des XII Tables, et consistant à attirer au moyen d'enchantements la récolte d'autrui dans son propre champ. Les bribes juridiques que nous a transmises Pline constituent les fragments 1 et 8 de la Table VIII.

L'idée qui domine dans *excantare* est celle de « soustraire », « subtiliser quelque chose ». Les remarques pliniennes concernant le vol des moissons sont immédiatement suivies d'une courte notice concernant le rituel de l'*euocatio* (*Nat.* XXVIII, 18) et ce voisinage n'est pas fortuit, même s'il convient, bien sûr, d'en limiter considérablement la portée. À partir de ses théories fondées sur l'animisme, W. Warde Fowler (*The Religious Experience of the Roman People*, Londres, 1911, p. 58) a rapproché, comme Pline, l'*euocatio* et l'*excantatio* : l'esprit de la végétation, représentant la vie des plantes et leur capacité de fructification, pouvait être capté, par magie, et transféré d'un champ dans celui du

voisin qui aurait ainsi obtenu de plus belles récoltes. Sans doute, à l'origine, *evocatio* et *excantatio* sont des procédés qui reposent sur la même catégorie de conceptions et sur l'idée d'un transfert possible d'une force supérieure et l'on serait tenté d'esquisser une évolution, un passage de l'*excantatio* à l'*euocatio*.

Mais, des deux opérations envisagées, l'une, l'*excantatio* est d'ordre magique, l'autre, l'*euocatio*, relève des pratiques religieuses fondées sur l'anthropomorphisme et non sur des forces anonymes ou mystérieuses. Les divinités tutélaires sont considérées comme des individualités religieuses, les incantations contre les récoltes ne supposent pas l'existence d'une divinité de la végétation à laquelle serait adressée une invitation comparable à l'*euocatio*. On ne saurait donc tirer de conclusions du rapprochement établi par Pline qui cite dans le passage en question de nombreux exemples d'incantations, dont il se demande quel peut être leur pouvoir effectif sur les dieux, et qui mentionne, sur le même plan, les prières des magistrats ou des vestales, la *deuotio* des *Decii* et un certain nombre de superstitions répandues dans les croyances populaires.

Une fois défini le cadre historique de la *deuotio*, il reste à réfléchir sur les aspects plus « théologiques » en quelque sorte, à comprendre les fondements religieux de ce rituel, dont les fameuses tablettes de Bogazköy (Hattusa) ont montré, dans le cadre hittite, les origines indo-européennes. La notion de divinité tutélaire susceptible d'être « évoquée » par l'ennemi a entretenu le secret autour du nom de la divinité tutélaire de Rome. La révélation de ce secret serait à l'origine de la condamnation à mort de Valérius Sorianus (en fait exécuté plutôt pour des raisons politiques). Les sources (et là encore on retrouve Macrobe, *Sat.* III, 9, 1-5) ont suggéré plusieurs identités, toutes sujettes à caution (*Luna*, *Ops Consivia*, *Angerona*, *Pales*, *Vesta* ; cf. p. 189-197). L'analyse amène aussi à prendre en considération les différents symboles attachés à la puissance de Rome et à sa pérennité supposée (p. 203-206). G. Ferri porte surtout son attention sur la notion de *Genius*, attaché à la fois aux personnes et aux lieux. Il faut partir des sources et s'appuyer sur les textes ; la notice servienne sur l'*euocatio* recèle peut-être la clé du mystère (*ad Aen.* II, 351 : *et in Capitolio fuit clipeus consecratus, cui inscriptum erat, Genio Urbis Romae siue mas siue femina*). Dans un système polythéiste, ouvert aux dieux de l'étranger et même de l'ennemi, comme l'atteste bien le rituel étudié ici, la définition d'une divinité poliade pose un problème. Si le panthéon est dominé par Jupiter et la triade capitoline (cette notion garde d'ailleurs une part de mystère, quant à son origine et son introduction à Rome), il est plus difficile de dire quel est le dieu tutélaire, dont le nom doit rester secret. La notion de *Genius* est une possibilité, le *Genius Urbis Romae* étant ensuite plus ou moins assimilé à la *Dea Roma*.

Il reste sans doute un léger doute au terme de cette étude sur le nom secret de Rome mais le lecteur, latiniste, historien des religions, a acquis un certain nombre de certitudes. Les analyses de G. Ferri sont convaincantes, ses hypothèses mesurées et le savant fait preuve de rigueur historique et philologique. Cette étude s'inscrit bien dans la tradition de l'école italienne fondée par R. Pettazzoni et elle lui fait honneur. On assiste avec satisfaction à un renouveau des études sur l'*euocatio* et la *deuotio*. G. Ferri en est une brillante illustration. Il ouvre des perspectives intéressantes sur une difficile question qui intéresse tous les historiens des religions.

Charles GUITTARD

Gisèle Mathieu-Castellani, *Le Rossignol poète dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Études et essais sur la Renaissance, 112. Série République des muses, 1, Paris, Classiques Garnier, 2016, 236 pages.

Gisèle Mathieu-Castellani, professeur émérite de l'Université Paris Diderot et spécialiste de la littérature du XVI^e siècle et de l'âge baroque propose, dans cet ouvrage, de réunir « divers textes empruntés aux écrivains de l'Antiquité et de l'âge moderne, qui témoignent de l'admiration suscitée par la musique du chanfre ailé, et de l'ardent désir du poète de rivaliser avec lui. » (p. 12). De fait, l'ouvrage se présente essentiellement comme une anthologie des principaux textes qui, dans l'Antiquité et dans la poésie française du XVI^e siècle et des premières décennies du XVII^e siècle, ont établi un parallèle entre le poète et le rossignol. On remarque d'emblée – et l'auteur le signale dans une note de la préface – que la période du Moyen Âge n'est pas traitée.

La première partie du livre (p. 15-86) porte sur l'Antiquité. Après avoir présenté les différents noms du rossignol liés aux mythes dans lesquels ils apparaissent, *Aëdôn*, *Procné* chez les Grecs, puis, à la suite du récit ambigu des *Métamorphoses* d'Ovide, plutôt *Philomèle* chez les Latins, Gisèle Mathieu-Castellani s'intéresse aux descriptions du rossignol dans les traités d'histoire naturelle anciens (ceux d'Aristote, de Plutarque et de Pline l'Ancien), mais aussi dans l'œuvre de St Augustin et dans les traités des naturalistes modernes du XVI^e au XVIII^e siècles (Belon, Boaistuau, Paré, Binet, Buffon). Le chapitre 3 porte sur les mentions du rossignol dans la littérature grecque, où l'oiseau est présenté à la fois comme chanfre du printemps et emblème du chant amoureux, mais aussi symbole de la plainte élégiaque et de la lamentation tragique. S'attachant ensuite aux occurrences de l'oiseau dans la poésie latine, Gisèle Mathieu-Castellani montre que les Latins ont surtout mentionné le crime de Procné et été sensibles à la dimension tragique du mythe, à la plainte du rossignol et de la mère endeuillée qu'il représente.

La seconde partie de l'ouvrage, plus développée (p. 87-213), s'attache à recenser, selon un classement thématique, les principales évocations du rossignol chez les poètes de la Renaissance, qui s'inspirent des auteurs anciens ainsi que de Pétrarque et de ses disciples. Le rossignol y est successivement évoqué, dans les différents chapitres, comme rival du poète, messager du printemps, chanfre amoureux, auteur d'une plainte mélancolique et musicien inimitable. L'auteur montre que le rossignol a particulièrement inspiré les poètes de la Pléiade, Ronsard qui laisse entendre que l'oiseau lui doit son nom (« Rossignol vient du nom de Ronsard »), Peletier du Mans et les poètes maniéristes à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, comme Desportes, Pontus de Tyard, Théophile de Viau, Saint-Amant et Tristan. Le dernier chapitre fournit un répertoire intéressant des termes techniques utilisés, à la Renaissance, pour caractériser le chant du rossignol : « flajoler », « jargonner », « gazouiller », « gringoter », « dégoiser », « caqueter », « fredonner »...

Globalement, on constate, à la lecture, que l'ouvrage ne recense pas seulement les textes où le poète utilise l'image métopoétique du rossignol pour représenter son activité – comme le titre pouvait le laisser présager – mais plus généralement tous les textes où les poètes et naturalistes de l'Antiquité et de la Renaissance ont évoqué des rossignols. Tous ces textes, qui sont abondamment cités, ne sont toutefois, dans la plupart des cas, que brièvement commentés. Les références, aux textes grecs notamment, manquent parfois de précision (cf. par exemple p. 9 note 2 où c'est la page de la traduction d'Amyot et non le passage de la *Vie d'Agésilas* de Plutarque qui est citée en référence) et les traductions choisies sont souvent anciennes (cf. p. 33 note 2 où Pline l'Ancien est cité dans une édition du XVIII^e siècle dont le traducteur et les commentateurs sont

anonymes). L'analyse des textes antiques s'appuie parfois sur des concepts modernes qui ne correspondent pas aux mêmes catégories. Le poète élégiaque Héracléitos, cité par Callimaque, est ainsi évoqué comme l'emblème de la poésie « lyrique » (p. 47). Dans le chapitre sur la littérature grecque, l'auteur ne mentionne pas les textes dans lesquels le rossignol permet, chez Aristophane notamment, une représentation parodique de la « Nouvelle Musique » et de l'œuvre d'Euripide. L'évocation de l'élégie II, 6 des *Amours* d'Ovide, consacrée à l'éloge funèbre du perroquet de Corinne aurait pu entraîner, par ailleurs, une réflexion sur les différences entre ces deux oiseaux, tous deux emblématiques du poète latin, et sur la préférence de l'un ou de l'autre dans ses différentes œuvres (p. 79). L'organisation thématique de l'ouvrage entraîne parfois quelques redites. Le nom grec du rossignol *Aèdôn* et son lien avec le verbe grec *adô* « chanter » est ainsi évoqué successivement aux pages 10, 15, 19 et 47 de l'ouvrage. On relève, ici et là, quelques coquilles (« *Odysée* » p. 20, note 2 ; le « Rossignol-Philomène des poètes latins » p. 27 note 3 ; « *la* privilège » p. 64). La bibliographie, qui énumère de nombreuses sources primaires (textes grecs, latins, écrivains de la Renaissance et de l'âge baroque, anthologies, p. 219-225), ne laisse que peu de place aux études critiques (p. 226), ce qui montre bien que Mme Mathieu-Castellani a conçu son livre, avant tout, comme un recueil de textes. Il reste que ce livre très bien écrit, très clairement construit, avec un souci manifeste des transitions, est d'une lecture tout à fait plaisante. En rassemblant un nombre considérable de textes, Gisèle Mathieu-Castellani offre, ainsi, un outil précieux et fourni à tous ceux qui s'intéressent à la poésie de la Renaissance et à ses liens avec l'Antiquité.

Déborah ROUSSEL

Arnaud Zucker, Jacqueline Fabre-Serris, Jean-Yves Tilliette et Gisèle Besson (dir.), *Lire les mythes. Formes, usages et visées des pratiques mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance*, Mythographes, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016, 336 pages.

La collection « Mythographes » des Presses Universitaires du Septentrion est dirigée par le groupe de recherche international *Polymnia*, qui anime et regroupe de multiples travaux sur les théories et pratiques relevant de la mythographie. Ce dernier volume, qui suit la publication de traductions commentées d'œuvres de Servius, de Fulgence et du Pseudo-Plutarque, est issu de trois colloques tenus en 2011 à Lille, à Lyon et à Genève. L'intention principale est d'approcher, sans exhaustivité, la notion de « mythographie » par l'étude de textes représentatifs de cette tradition, diverse et complexe, qui ne s'est pas constituée en genre normé, en Grèce, à Rome, au Moyen Âge et à la Renaissance. Il s'agit aussi de réévaluer des pratiques qui ont joué un rôle crucial, autant que la poésie, dans la constitution, la transmission, la réception et les usages des « mythes » classiques. L'introduction collective (p. 7-24) problématise ces questions et donne à l'ouvrage une réelle cohérence, au-delà de la singularité notable des auteurs et ouvrages étudiés successivement, dans l'ensemble de façon chronologique. Le style des études est aussi varié que leurs objets, même si certains enjeux en constituent des fils directeurs, comme la question de l'autorité du discours mythographique, par rapport à l'historiographie, le « jeu des noms » propres, la lecture des mythographes par les philosophes, poètes, rhéteurs, pédagogues et grammairiens, les liens avec l'apologétique et plus largement la littérature chrétienne, enfin l'humanisme renaissant.

Le premier groupe d'études, au nombre de six, concerne l'Antiquité. Robert Fowler, « Hekataios, Pherekydes, Hellanikos: Three Approaches to Mythography » (p. 25-41), établit des postures exemplaires, prophétisme pour Hécátée, encyclopédisme pour Phérécyde, scientisme pour Hellanikos, surtout dans l'établissement d'une version autorisée ou la présentation de plusieurs versions, souvent hiérarchisées, à partir de critères de véridicité rapprochant les mythographes d'autres interprètes des mythes intéressés par le passage du réel au fictif, et dans un contexte où les *muthoi* sont encore un type de *logoî*. Dans une veine différente, Arnaud Zucker, « Palaiphatos ou la clinique du mythe » (p. 43-66), montre comment l'auteur des *Histoires incroyables* élabore une théorie des mythes, où il voit la « représentation déformée d'une expérience historique réelle » et trouve donc une forme de vérité allégorique, fondée sur des jeux de langage, surtout étymologiques. Le travail d'*épanorthose* entrepris par le mythographe va au-delà d'une déconstruction : il est un « traitement » du mythe, au sens médical, et vise à sa sauvegarde. Dominique Voisin, « Décomposition et recomposition des motifs mythologiques dans les *Passions d'amour* de Parthénios de Nicée » (p. 67-83), évoque un mythographe qui tente de faire non pas œuvre morale mais littéraire, dans un recueil de 36 histoires sur le thème de l'amour et de ses effets, dédié à un poète élégiaque, Gallus. L'apparent désordre spatial, temporel et thématique (par exemple sur la trahison) serait délibéré, typique d'un « ouvrage en réseau » qui résulte d'une poétique. Suivant la même entreprise de réévaluation, Marcos Martinho, « Os comentários de Higinio aos mitos de Ceneu e de Linceu » (p. 85-110), étudiant la relation entre les commentaires et les *Fables* d'Hygin, ainsi que les sources de ces dernières (scholies et Palaiphatos, Thucydide et Hérodote), les situe dans le cadre des *progymnasmata* et y décèle, au-delà de leur apparence de résumés mnémotechniques, une visée historiographique et rhétorique. Arnaud Zucker, « L'étymologie dans la *Théologie* de Cornutus : mythology in a nutshell » (p. 111-141), d'une autre manière que dans son article précédent, montre comment c'est la langue, en particulier l'étymologie des théonymes, qui peut fonder la théologie, en tant que discours « vrai », non travesti par les poètes : la mythographie, en tant que lecture distincte de l'allégorèse, est comparée à la chirurgie et à l'archéologie et se développe sur le plan onomastique et narratif, bien au-delà d'une apparente compilation. Pour Charles Delattre, « Lectures et usages du *Sur les fleuves* du pseudo-Plutarque » (p. 143-160), ce texte radical est un espace d'innovation narrative, fondé sur un usage original de l'onomastique et sur l'invention d'auteurs et de textes fictifs. L'ensemble des notices propose un parcours de lecture linéaire, certes répétitif, sinon d'apparence *a priori* parodique, mais aussi et surtout en réseau, une véritable pratique lettrée qui dépasse le commentaire érudit : ce type de « fiction philologique » implique une pratique active, empreinte de créativité. Enfin Alain Deremetz, « La mythographie dans le "Commentaire aux *Bucoliques*" de Servius : quelques réflexions » (p. 161-175), s'interrogeant sur leur statut textuel, montre comment les commentaires dits de Servius, en particulier les notations mythographiques qui y sont insérées, loin d'être seulement scolaires, s'adressent à un public plus large, d'autant qu'il faudrait distinguer un Servius et un Servius Danielis, ce dernier produisant une « monstrueuse » mythographie encyclopédique, au-delà du commentaire poétique virgilien.

Les cinq études suivantes, sur lesquelles l'auteur de ce compte rendu est moins compétent, concernent le Moyen Âge et la Renaissance. Le cadre culturel chrétien, à partir de Fulgence, Lactance ou Augustin, implique des enjeux plus apologétiques, en réorientant l'allégorèse antique. Gisèle Besson, « *Tractatus fortasse non otiosus* : méthode et enjeux du traité du Troisième Mythographe du Vatican » (p. 177-198), traite, en

s'intéressant au paratexte, par exemple le prologue du pseudo-Albrecht, d'un monument de la mythographie médiévale, dont l'auteur, en Allemagne au XII^e siècle, loin d'en rester à un niveau descriptif et didactique, propose des usages de la mythologie, philosophiques, anthropologiques, intellectuels, moraux et spirituels, acceptables pour un chrétien. Franck T. Coulson, « Myth and Allegory in the Vulgate Commentary on Ovid's *Metamorphoses* » (p. 199-223), étudie un commentaire influent du XIII^e siècle, élaboré à Orléans, qui semble conjointement avec succès approche allégorique et commentaire technique, plus traditionnellement mythographique, inspiré des grammairiens anciens ainsi que des œuvres antérieures d'Arnulf ou d'autres mythographes. Suivant Jean-Yves Tilliette, « Un dictionnaire alphabétique de la mythologie au XIII^e siècle : le *Fabularius* de Conrad de Mure » (p. 225-236), l'ordre alphabétique, nouvelle technologie d'inspiration scholastique, rend moins mythographique ce qui est moins un discours, surtout allégorique, possiblement dangereux, qu'une compilation d'apparence strictement technique, « l'œuvre d'un maître d'école ». M^a Consuelo Álvarez Morán et Rosa M^a Iglesias Montiel, « La *Genealogia deorum* y las prácticas mitográficas de Boccaccio » (p. 237-262), montrent que, surtout dans la lignée du Troisième Mythographe du Vatican, Boccaccio met l'allégorie au service de la défense de la poésie et des poètes, qui, exprimant une vérité moins religieuse, relie la mythographie antique à la Renaissance : sa forme surtout généalogique, à la riche postérité, sera critiquée par certains humanistes, qui pourtant y trouveront la synthèse de sources très variées, latines et grecques. Enfin, Françoise Graziani, « "Les mystérieux secrets de la Physique et de la Morale" : polymathie et polysémie dans la *Mythologie* de Conti » (p. 263-286), étudie une compilation personnalisée, reconnue pour son exemplaire réflexivité, associant interprétation étymologique et analyse philosophique de la poésie.

L'ensemble est suivi d'une bibliographie (p. 287-303) et de trois *indices* (*nominum*, p. 305-314 ; *locorum*, p. 315-324 ; *rerum*, p. 325-329). L'introduction, qui ne suit pas exactement l'ordre des chapitres de l'ouvrage, est d'une lecture indispensable, pour le lecteur qui ne connaîtrait pas bien chacun des auteurs ou ouvrages étudiés successivement, ni leurs interactions : la mise en perspective montre aussi les étapes et passages qui n'ont pu être traités de manière monographique dans l'ouvrage. On pense notamment aux références mythographiques des scholies anciennes ou récentes à des auteurs antiques, à Fulgence, à l'*Ovide moralisé* du XIV^e, voire, plus largement, à l'ensemble des recueils humanistes tels qu'ils renouvellent les pratiques médiévales, en les hybridant à un nouvel intérêt pour l'Antiquité. Cette dernière observation, loin d'être une critique à l'égard de l'ouvrage recensé, qui d'ailleurs les aborde aussi, vise à montrer combien la lecture peut en être à la fois exigeante et passionnante, d'autant plus qu'il n'a pas été possible, dans le cadre de ce compte rendu, d'évoquer plus en détail, sous de multiples facettes, des figures mythologiques essentielles que sont Apollon, Deukalion, Hercule, Médée, Orphée, les fleuves, et qui parcourent l'ouvrage, en réseau, en lien avec de multiples figures d'auteurs anciens, comme Hérodote, Hésiode, Homère, Ovide, Pausanias, Thucydide, Virgile. *Lire les mythes* participe d'une entreprise plus générale de réévaluation des mythographes (plutôt que des mythes), comme ailleurs des scholiastes ou des grammairiens anciens, non pas simples compilateurs mais véritables interprètes de la pensée et des discours anciens, ainsi que praticiens d'une poétique souvent aussi diverse et dynamique que celle des textes qu'ils commentent. Enfin, la variété proprement dialogique des articles qu'ils nous offrent fait aussi des chercheurs contemporains les dignes successeurs des mythographes dont ils promeuvent l'étude.

Michel BRIAND

Pierre Chiron et Charles Guérin (dir.), *L'infraction stylistique et ses usages théoriques de l'Antiquité à nos jours*, Rivages linguistiques, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, 328 pages.

L'opera nasce dalla collaborazione tra specialisti di differenti ambiti disciplinari, che spaziano dalla retorica, alla teoria della letteratura, alla letteratura francese, alle arti visive, alla cinematografia. Fulcro di questo variegato mosaico interdisciplinare è la tensione dinamica che governa il rapporto tra norma stilistica e la sua infrazione, la cui origine viene rintracciata nella retorica greco-latina: l'exkursus introduttivo dimostra come il concetto di infrazione sia inscindibile da fattori pragmatici e contestuali, *in primis* dalla natura del pubblico: se dalla Grecia classica fino alla Roma tardo-repubblicana il parametro che consente di valutare la qualità di un discorso è la sua capacità di persuadere un pubblico ampio e socialmente differenziato, con l'epoca imperiale viene ad affermarsi una concezione del discorso come prodotto letterario, destinato a un pubblico colto, formato alle scuole di retorica, che percepisce l'infrazione alla regola come un difetto. Muovendo da queste premesse storiche, l'indagine si apre a una prospettiva diacronica di lungo termine e di impianto interdisciplinare, che focalizza quattro diversi aspetti del binomio norma-infrazione, oggetto, ciascuno, delle quattro sezioni in cui è divisa l'opera. La prima parte del volume è aperta da due contributi teorici che analizzano, rispettivamente, le modalità di costituzione della norma stilistica (G. Siouffi) e il concetto di errore (J. Zufferey), che risulta strettamente legato al modello metalinguistico adottato (linguistico o stilistico) ma anche alle diverse categorie del metalinguaggio della stilistica: nella stilistica dello scarto l'errore si configura come il grado massimo dello scarto, che si colloca ai margini del sistema linguistico, mentre nella stilistica della variazione l'errore viene considerato parte integrante di un sistema di variazioni paradigmatiche e qualificato come idiosincrasia. A questa messa a punto teorica seguono due contributi dedicati a tematiche specifiche: i *uerba obscena*, che nella trattatistica retorica classica vengono stigmatizzati come infrazione del *decor* sia sul piano stilistico che del codice etico (A. Estèves), e le strategie poste in atto nel romanzo barocco per giustificare e legittimare una tipologia di scrittura censurata dalla critica coeva come violazione delle norme della lingua letteraria (S. Duval). La seconda sezione del volume è dedicata alla funzionalità dell'infrazione nel processo di costruzione della norma: l'infrazione funge, in questo caso, da contro-modello finalizzato a convalidare la norma; F. Woerther mostra come la critica dell'Anonimo Segueriano alle teorie opposte e concorrenti in materia di *exordium* e *narratio* sia finalizzata a stabilire le regole del discorso corretto; nell'ambito della letteratura francese si collocano i contributi di É. Tourrette, che analizza la connotazione assiologica ambivalente del termine "negligenza" nel metalinguaggio del XVII sec., e di C. Lignereux sul *Traité sur la manière d'écrire des lettres* di Grimarest, un testo che non si propone come un'esposizione teorica delle regole del corretto stile epistolare ma come un repertorio di errori da evitare, ossia come un anti-modello che consente al lettore di indurre per opposizione le norme della corretta scrittura; al confine tra linguistica e stilistica si colloca lo studio di A. Laferrière sugli incisi di citazione (tipo: "*dit-il*"): spesso censurati nei trattati di stilistica del '900, vengono a costituire il punto di partenza per la costruzione di una normativa finalizzata a regolarne l'uso, ma possono nel contempo operare come fattore di destabilizzazione, in quanto smascherano il carattere spesso soggettivo e stilistico, più che grammaticale, della critica e mettono a nudo punti di conflitto tra le diverse normative. I contributi della terza parte indagano i casi in cui l'infrazione opera come deliberata rottura di un

sistema di regole, finalizzata a instaurare una nuova norma. L'approccio psicanalitico di F. Boissieras al termine "crudo", con cui Marivaux caratterizza un linguaggio percepito come brusco e duro, evidenzia come l'infrazione linguistica assuma la forma di una trasgressione che agisce sulla parte più profonda della psiche mettendone in discussione l'assetto narcisistico. All'ambito più strettamente stilistico ci riporta lo studio di V. Géraud sul *Dictionnaire néologique* di Desfontaines, il quale, dopo avere inventariato e censurato le innovazioni linguistiche degli scrittori contemporanei, nel successivo *Éloge de Pantalon-Phoebus* riutilizza le forme censurate creando così un codice dotato di una sua coerenza interna. P. Zoberman incentra la sua analisi sull'atteggiamento critico di Molière nei confronti dell'accesso delle donne agli ambienti ufficiali della cultura, soprattutto in ambito linguistico-grammaticale, una resistenza che si spiega con l'infrazione del ruolo che il codice sociale attribuisce alla donna e che ha come esito la riaffermazione delle norme che regolano i rapporti tra i generi. Alla cinematografia è dedicato un dittico che si apre con una discussione teorica sui concetti di stile e di infrazione nel linguaggio cinematografico (D. Marchiori), a cui segue un saggio su un aspetto più specifico: lo sguardo rivolto alla telecamera, che può operare ora come trasgressione, ora come strategia topica in grado di caratterizzare, ad es., un genere come la commedia musicale, ora come fattore di sovversione (S. Louet). La sezione è chiusa da due saggi di letteratura francese, dedicati, rispettivamente, alla soppressione della punteggiatura in poesia tra la fine del XIX e l'inizio del XX sec. (Rimbaud, Mallarmé, Apollinaire), una infrazione funzionale a un profondo rinnovamento della poesia e del verso (S. Thonnerieux), e al parlato-scritto di M. Duras, una forma che scaturisce dall'irruzione del parlato nella lingua scritta e che porta a un rinnovamento della prassi letteraria dell'epoca (D. Veres). La sezione conclusiva del volume è incentrata sull'infrazione in quanto reinterpretazione della norma, che viene modificata e affinata al fine di renderla resistente all'infrazione stessa. Questo aspetto è illustrato, in primo luogo, dallo studio di F. Villemur sulla scalinata della Biblioteca Laurenziana di Firenze progettata da Michelangelo, che si caratterizza per una violazione dello stile classico che apre la strada al manierismo. All'ibridismo linguistico nel XVI sec. è dedicata una coppia di contributi curati, rispettivamente, da M. Bologna, che interpreta l'infrazione delle norme del latino classico posta in atto dal latino macaronico di T. Folengo attraverso l'innesto di lessemi volgari sulla morfo-sintassi del latino non come una parodia del latino classico ma come una demistificazione di forme di latino volgareggiante, e da C. Primot, che analizza le due forme speculari dell'ibridismo: il volgare pedantesco, sovraccarico di latinismi, e perciò censurato dalla critica cinquecentesca come infrazione delle norme, ancora in fase di costituzione, del francese e utilizzato come contro-modello del corretto standard linguistico, e il latino macaronico, di cui si sottolinea la funzione satirica e polemica nei confronti degli usi scorretti del latino e la natura di codice governato da una normativa specifica. In contrapposizione a una tradizione, soprattutto otto-novecentesca, che vede nella ripetizione un semplice errore di stile, E. Prak-Derrington ne valorizza la funzione attraverso l'analisi di due sue forme: l'anafora retorica e la ridesignazione sistematica per mezzo di un sostantivo in assenza totale di pronominalizzazione, un procedimento cui viene riconosciuto lo status di figura retorica, in quanto comporta l'infrazione di norme che presiedono all'organizzazione del testo. Chiude il volume il saggio di C. Narjoux sulla scrittura della cosiddetta « scuola Minuit »: caratterizzata da A. Robbe-Grillet come esempio di cattiva scrittura, quindi come potenziale difetto, si è gradualmente diffusa trasformandosi in una nuova tipologia di scrittura narrativa, quindi in una nuova norma, che ha modificato l'assiologia letteraria esistente.

Tra gli aspetti di maggior pregio del volume è da segnalare l'apprezzabile tentativo di definire una tipologia delle diverse modalità dell'infrazione stilistica (pp. 21-22). Questo schema, pur in sé plausibile e dotato di una sua validità euristica, si rivela però di non facile applicazione a materiali che appaiono, in taluni casi, resistere a ogni tentativo di classificazione: alcuni dei casi studiati sembrano configurare forme generiche di infrazione o vedono la compresenza di diverse sue modalità; risulta inoltre alquanto problematica la forma di infrazione oggetto della quarta parte del volume: i casi studiati non presentano una relazione evidente con la categoria che dovrebbero illustrare, anche perché gli autori dei contributi non si preoccupano di esplicitarla, per cui, più che un'ipotesi euristica, essa rischia di apparire un'etichetta applicata a posteriori a materiali eterogenei. Un aspetto che non potrà lasciare indifferente lo studioso di antichistica è l'exkursus introduttivo, che individua nella retorica greco-latina l'origine delle diverse modalità dell'infrazione stilistica; questa proposta, se da un lato conferisce una relativa unità a un'indagine dalla forte vocazione interdisciplinare, è però indebolita dalla vistosa assenza di contributi di antichistica nella terza e nella quarta parte del volume.

Cesare Marco CALCANTE

Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison, *Le Voyage à Venise. La recherche de manuscrits grecs inédits à la fin du XVIII^e siècle*, suivi de *Sur des recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant* par Bernard de Montfaucon, textes présentés, établis et annotés par Laurent Calvié, Essais. Série « Philologie », Toulouse, Anacharsis, 2017, 220 pages, 27 illustrations.

Le présent ouvrage constitue le sixième volume de la série « Philologie » des éditions Anacharsis, qui, comme le suggère leur nom, se sont donné pour objectif de publier des textes qui ménagent une place importante à la rencontre des cultures et au changement de perspective qu'implique le voyage. Laurent Calvié, le directeur de cette série qui est aussi un des membres fondateurs de cette maison d'édition toulousaine, y donne l'*editio princeps* de la *Relation d'un voyage littéraire fait à Venise* (p. 91-170) composée en 1783 par l'helléniste Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison (1750-1805) ainsi que la réédition du mémoire posthume de Dom Bernard de Montfaucon intitulé *Sur des recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant* (p. 171-180). Ces deux pièces sont précédées d'une « Préface » (p. 5-73) qui s'attache à démontrer le caractère novateur des travaux philologiques de Villoison puis à élucider les conditions de sa mission vénitienne, d'une « Note sur le texte de la présente édition » (p. 75-77) et d'une « Chronologie de Villoison » (p. 79-89) ; elles sont suivies par trois index qui permettent de retrouver aisément les manuscrits ainsi que les auteurs anciens, médiévaux et modernes cités (p. 181-213), par une table des 27 illustrations – reproductions de manuscrits et de pages de titre – qui agrémentent la préface (p. 215-216) et par une table des matières (p. 217-220).

L'existence de l'ouvrage très complet que Charles Joret consacra, en 1910, à *D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle* permet à Laurent Calvié de centrer son propos sur un aspect précis de l'activité de Villoison dont il souhaite repenser l'importance. Les deux premiers chapitres de sa préface (p. 13-46) cherchent en effet à démontrer que Villoison n'était pas seulement « le plus grand helléniste français du XVIII^e siècle » (p. 5), un éminent paléographe et épigraphiste, un néo-helléniste et un linguiste précurseur, un infatigable bibliophile, mais encore

et surtout un remarquable philologue qui, bien loin d'être « le dernier philologue de l'ancienne école »¹, s'avère en fait être « l'un des précurseurs de la *nouvelle philologie allemande* » (p. 46). Laurent Calvié souligne les aspects modernes de l'écotique mise en œuvre par Villoison dans la vingtaine d'éditions de textes grecs qu'il fit paraître : s'inscrivant dans la tradition de l'*editio variorum*, ses éditions reposent sur la prise en compte d'un nombre important de manuscrits, d'éditions anciennes et de témoignages indirects, sur une bonne connaissance de la paléographie et des dialectes grecs ainsi que sur l'application des principes novateurs « d'intelligibilité » et « d'explicabilité » dans l'établissement du texte (p. 29), « d'économie » dans son amendement (p. 31). La philologie de Villoison est qualifiée d'« historiciste », de « coopérative » et d'« encyclopédique » (p. 35) au sens où il étudiait les lettres grecques en diachronie, prenait en compte tous les domaines de la littérature et effectuait ses travaux dans un dialogue permanent avec ses confrères européens.

Le troisième chapitre de la préface (p. 47-73) évoque la préparation, le contexte ainsi que les sources relatives à la mission d'examen de manuscrits que Villoison effectua à Venise de 1778 à 1782 et qui fut l'occasion de la découverte du plus célèbre manuscrit de l'*Iliade*, le *Venetus A*. Grâce à une bonne utilisation de la correspondance de Villoison, notamment inédite, ainsi que de sa *Relation d'un voyage littéraire fait à Venise*, Laurent Calvié montre que le but de cette mission – qui devait à l'origine n'occuper qu'une seule année – était de préparer une édition d'une version grecque de la *Bible* contenue dans le *Marcianus gr. 7*. Elle devait se prolonger par des recherches dans les bibliothèques d'Orient, qui, comme le démontre l'auteur, n'ont pas été abandonnées, contrairement à ce qu'a écrit Charles Joret, au profit de ce séjour vénitien mais ajournées en raison de la découverte du *Venetus A*. Cette dernière a été facilitée par des conditions de travail à la *Biblioteca Marciana* qui contrastent fortement avec celles que connurent les prédécesseurs malheureux de Villoison, Jean Mabillon et Bernard de Montfaucon, qui se heurtèrent aux portes fermées de ce qui était alors un bibliotaphe : confortablement installé chez de riches libraires, les frères Coletti – à qui il confia les deux résultats majeurs de ses travaux vénitiens que sont les très érudits *Anecdota graeca* et *Homeri Ilias* –, Villoison se vit octroyer par l'abbé Jacopo Morelli un « custode particulier » qui, moyennant salaire, lui donnait la possibilité de travailler tous les jours de la semaine à la bibliothèque en lui sortant tous les manuscrits dont il avait besoin ! Le détail des recherches de Villoison dans les collections de la *Biblioteca Marciana* nous est connu grâce à deux versions manuscrites de sa *Relation d'un voyage littéraire fait à Venise*. Préservés dans le désordre dans les *Parisini suppl. gr. 930* et *933*, ces deux textes en grande partie inédits constituaient la version préliminaire et inachevée d'une version perdue qui a été lue à l'Académie des inscriptions en juillet 1783 et dont on trouve des extraits dans le *Voyage en Italie* (1786) de Jérôme Lalande.

Une édition diplomatique de la version brève ayant été publiée dans un article préparatoire², le présent volume offre au lecteur une édition modernisée de la version longue, qui se trouve commodément découpée en paragraphes dotés de sous-titres. Le texte est commenté dans de riches et précises notes de bas de page qui toutefois peuvent susciter

1. J. E. Sandys, *A History of Classical Scholarship*, II, Cambridge, 1921³, p. 398, cité p. 5 et 46.

2. L. Calvié, « Documents inédits, méconnus ou oubliés sur le voyage à Venise de J.-B.-G. d'Ansse de Villoison et la découverte du *Venetus A* de l'*Iliade* », *Quaderni di storia*, 81, 2015, p. 165-189.

une certaine confusion dans la mesure où elles juxtaposent des remarques marginales de Villoison et, entre crochets, des précisions de l'éditeur. Le récit de Villoison nous apprend qu'après s'être occupé du *Marcianus gr.* 7, il découvrit rapidement le fameux *Marcianus gr.* 454, qu'il qualifie d'« *Homerus variorum* de l'École d'Alexandrie » (p. 115). Le génie de Villoison tient à ce qu'il a immédiatement vu l'importance de ce témoin de la fin du x^e siècle à la fois pour l'établissement du texte de l'*Iliade* et pour sa compréhension littérale mais aussi pour l'appréhension du problème plus général des méthodes philologiques des Anciens, qu'il aborde à travers l'élucidation des signes diacritiques utilisés dans les éditions alexandrines. Sur la base de l'étude de ce *codex*, Villoison formula l'idée audacieuse pour l'époque – et qui devait être au cœur de la question homérique initiée par la parution, en 1795, des *Prolegomena ad Homerum* de son cadet Friedrich August Wolf – que « l'*Iliade* et l'*Odyssee* ne [sont] pas de la même main » (p. 101). Il a en outre des réflexions intéressantes sur la corruption des textes grecs, dans l'Antiquité même et dans les éditions modernes, ou sur la genèse des accents et de la ponctuation. La suite de la *Relation* permet de voir que Villoison a confronté les scholies du *Venetus A* à celles du *Venetus B*, qu'il a découvert le modèle d'impression de l'édition alpine du *Lexique* d'Hésychius – il figurait dans la liste des *desiderata* de Montfaucon (p. 180) –, bref qu'il n'est pas loin d'avoir parcouru non seulement, selon sa résolution initiale, « tous les manuscrits de cette riche bibliothèque » (p. 100), en prêtant une attention particulière aux textes inédits, mais encore toutes les bibliothèques, publiques et privées, de Venise.

Le court mémoire de Montfaucon *Sur des recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant* aurait peut-être mérité, plus qu'une simple note de bas de page, une introduction rappelant que le mauriste avait lui-même effectué un « voyage littéraire » en Italie, relaté dans son *Diarium Italicum* (1702), qu'il a été animé toute sa vie par le projet, réalisé par Villoison en 1784-1786, d'aller en Orient recueillir des inscriptions et inspecter les bibliothèques et qu'il joua un rôle déterminant dans l'essor de la paléographie grecque en tant que science³. De même, l'éditeur aurait pu formuler de façon plus explicite les raisons de la présence de ce texte de Montfaucon dans cet ouvrage consacré à Villoison : elle tient au fait que le mémoire du bénédictin a guidé les recherches de l'helléniste de la fin du xviii^e siècle. Villoison en avait fait la lecture avant son voyage (p. 70) et ses découvertes vénitiennes, notamment celle du *codex* d'Hésychius, ont répondu à certaines attentes formulées par Montfaucon. Il n'est pas fait mention non plus du fait que cette note publiée dans le *Mercur de France* en 1742 est en réalité la version abrégée d'un *Mémoire pour servir d'instruction à ceux qui cherchent d'anciens monumens dans la Grèce et dans le Levant* que Montfaucon avait rédigé dès les années 1720⁴.

On pourrait en outre regretter que, dans l'ensemble de l'ouvrage, les prénoms des érudits, y compris de la Renaissance, aient été réduits à leur(s) simple(s) initiale(s), ce à quoi on objectera la présence des index, dont les indications prosopographiques s'avèrent fort utiles. Enfin, on relève de rares et inévitables coquilles : le *Paris. gr.* 2766 n'est pas du xiv^e siècle (p. 15, n. 23), comme l'a écrit Henri Omont, mais du milieu du xv^e siècle⁵,

3. Sur le sujet, voir l'article fondamental de B. Mondrain, « Bernard de Montfaucon et l'étude des manuscrits grecs », *Scriptorium*, 66, 2, 2012, p. 281-316.

4. Éd. H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux xvii^e et xviii^e siècles*, I, Paris, 1902, p. 414-420.

5. Voir la notice codicologique qui lui est consacrée sur le site *Archives et manuscrits* de la BnF (2012, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/>).

la *Palaeographia graeca* est bien de 1708 (p. 19) et les lettres de Villoison au diplomate Pierre-Michel Hennin et au ministre Jean-Frédéric de Maurepas de 1778 (p. 49, 57, 59, 61).

En conclusion, on ne peut que recommander cette riche et savante édition d'un texte qui présente aussi l'intérêt, sur le plan littéraire, de s'inscrire dans la veine du récit de voyage en Italie – illustrée par Montaigne, Chateaubriand, Goethe, Stendhal ou Giono – et dont la préface jette un jour nouveau sur le rôle précurseur de Villoison dans le développement de la philologie, de la critique textuelle et des études homériques.

Morgane CARIOU

Angelo Colombo, Sylvie Pittia et Maria Teresa Schettino (dir.), *Mémoires d'Italie. Identités, représentations, enjeux (Antiquité et classicisme). À l'occasion du 150^e anniversaire de l'Unité italienne (1861-2011)*, Biblioteca di Athenaeum, 56, Côme, New Press Edizioni, 2010, 346 pages.

La célébration du cent-cinquantième anniversaire de l'accomplissement de l'unité italienne a donné l'occasion de rassembler dans un même volume des études portant sur la pertinence et la nature de cette notion dans l'Antiquité, mais aussi, et de manière plus nombreuse, des travaux relatifs au devenir de cette notion et à son rôle au moment de l'unification. Il s'agit là d'un projet judicieux, car on sait que l'unité italienne, telle qu'elle s'affirme à l'époque du principat augustéen, ne réapparaît qu'après un millénaire et demi, lors de l'épopée garibaldienne : celle-ci se réappropriant la notion d'Italie, il était tout à fait utile de mettre en perspective les deux moments, en commentant également les étapes de la transmission de cette notion.

N'ayant pas de compétence pour émettre un jugement critique sur la seconde partie, la plus développée, concernant le XIX^e siècle, nous livrons ici quelques remarques sur les textes de la première partie, consacrée à l'Antiquité, dont les éditeurs soulignent l'importance dans leur Introduction ; celle-ci propose une bibliographie commentée qui donne à juste titre de la place aux essais de A. Schiavone, moins cités sur ce thème que d'autres travaux et pourtant très novateurs. Le rôle fondamental joué par les travaux de C. Nicolet dans le regard porté sur la notion d'Italie est en revanche presque sous-évalué dans ce texte liminaire. Un premier article, dû à M. Humm, reprend l'histoire du concept d'Italie, depuis sa naissance dans le monde grec, dans le cadre du mouvement de colonisation occidentale, jusqu'à sa « romanisation » ; très érudit, le texte est complété par les principaux documents cartographiques et iconographiques pertinents au propos. Nous nous permettons d'ajouter aux références indiquées par l'auteur notre contribution parue dans la *Revue de philologie* 77, 2003, p. 235-258 : « L'Italie chez Tite-Live : l'ambiguïté d'un concept », qui reprenait également l'ensemble de l'évolution de cette notion. La synthèse efficace ici proposée pourrait faire l'objet de développements à chaque page ; signalons, à propos de Circé (p. 37-39), que la magicienne est aussi associée au pays de l'Aurore, ce qui rend les choses plus complexes encore. L'article de S. Pittia se concentre sur une étape de cette longue histoire, celle de la guerre contre Pyrrhus, que l'auteur connaît particulièrement. Le point de vue adopté est ici synchronique, rassemblant des sources diverses sur un même événement ce que l'auteur justifie (p. 69). L'étude souligne le fait que l'expédition de Pyrrhus constitue une période de remaniement de la notion d'Italie, qui se trouve à la fois correspondre à une entité méridionale et à la zone d'influence de Rome. La très grande diversité chronologique des sources invite

à la prudence dans l'assignation d'une acception à tel ou tel texte ; l'apport de Servius, qui rassemble les strates érudites antérieures, nous semble non devoir être négligé (p. 70), mais au contraire témoigner de l'évolution sémantique du nom. La contribution de D. Briquel reprend le dossier du monnayage des insurgés de la guerre sociale, si éclairant pour l'histoire du nom *Italie* et pour sa valeur polémique. D. Briquel met en perspective le corpus des monnaies des insurgés avec la symbolique de l'*omen* de Sentinum et développe ensuite une longue réflexion sur l'appropriation, par les différentes populations de l'Italie, de la notion de *uer sacrum* et des figures animales qui y interviennent (p. 92, n. 30, l'étrange assignation des *Sacrani* à Ardée par Servius, *ad Aen.*, VII, 797 est peut-être liée à l'association d'Ardée au héron, faite par Servius en VII, 412 ?). La confrontation, dans les planches, avec des affiches de propagande allemande et française est une trouvaille. R. Robert étudie ensuite l'Italie dans le livre I des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, développant une brillante opposition entre la perspective des auteurs augustéens, marquée par le déterminisme climatique, et la position de Denys, qui doit montrer l'excellence de l'Italie tout en affirmant l'origine grecque de son peuplement. Il procède pour cela à des manipulations étymologiques et à une sélection des sources. C'est par la notion d'« hellénité » que Denys peut définir une unité de l'Italie romaine. Il faut cependant rappeler que la position de Tite-Live, certes différentes, ne valorise pas le sang italien, l'autochtonie, mais envisage une unité d'ordre idéologique et moral.

La contribution de C. Carsana apporte un éclairage très utile sur la notion, d'une part parce qu'elle s'intéresse au Haut-, puis au Bas-Empire, période moins étudiée sur ce plan, de l'autre parce qu'elle l'appréhende en relation avec l'image des provinces : l'Italie, fortement valorisée dans sa centralité à l'époque d'Auguste, devient peu à peu, au profit des provinces, un espace vide, avant de représenter, au moment de la déstabilisation de l'Empire un symbole de la force de Rome.

Deux contributions, dans la première partie, s'intéressent au regard porté par les Français sur Rome et sur l'Italie : D. Frère et L. Hugot livrent une enquête passionnante et diachronique sur le traitement de la question des origines des Celtes chez les érudits bretons et sur la rivalité à l'égard des Romains, qui amène ces savants locaux à faire des Celtes les ancêtres des habitants de la péninsule. Le contexte romantique du succès des poèmes d'Ossian est à juste titre présenté comme l'arrière-plan de cette démarche. Puis P. Foro s'intéresse à l'attitude de l'administration française à l'égard des Antiquités de Rome, sous l'Empire. Napoléon se présente comme un nouvel Auguste et c'est dans cet esprit que de grands travaux, évoqués par exemple par Stendhal et Chateaubriand, sont entrepris pour rendre à l'*Vrbs* sa gloire passée : la place a manqué à l'auteur pour préciser le devenir de ces entreprises. Enfin, S. Rey s'intéresse au rapport qu'ont entretenu les membres de l'École française de Rome avec la cité qui les accueillait, avec l'Italie, ses habitants, ses savants ; le cas de La Blanchère, qui, au milieu du XIX^e siècle, a pris fait et cause pour les Italiens opprimés par Rome, est isolé ; l'attachement des Farnésiens à Rome est indéfectible. S. Rey dégage avec finesse, en un récit qui donne vie aux éminentes figures des maîtres, les raisons de cette fidélité.

Disons un mot des textes de la seconde partie, qui concernent l'histoire de l'Italie aux XVIII^e et XIX^e siècles, et l'émergence de l'identité italienne. Alfieri (G. Camerino), Manzoni (G. Gaspiéri) et Carducci (A. Brambilla) représentent le versant littéraire d'une élaboration qui est étudiée également sur le plan politique et idéologique, à travers les figures de F. S. Salfi (G. M. Cazzaniga), à nouveau Alfieri (E. Neppi), Foscolo (C. Del Vento), Vieusseux (L. Fournier-Finocchiaro) et sa revue *Antologia* ; le cas de la franc-maçonnerie (F. Conti) est aussi analysé, tandis que M. Formica et D. Tongiorgi

examinent le rapport au passé antique dans le moment tourmenté que constitue le tournant des années 1797-1802. De très intéressants passages de V. Monti sont cités, qui témoignent d'une valorisation étonnante du passé pythagoricien de l'Italie méridionale.

Un index final facilite la lecture de ce volume qui réussit la gageure de réunir des contributions concernant l'ensemble de l'histoire de la péninsule, autour de la question centrale de la notion d'Italie, envisagée à travers des angles d'attaque pour certains très originaux et toujours très bien documentés.

Mathilde SIMON

Anthony K. Jensen et Helmut Heit (dir.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, Bloomsbury Studies in Philosophy, Londres-New Delhi-New York-Sydney, Bloomsbury Publishing, 2014, xxii + 292 pages.

La pensée de Nietzsche est inépuisable et sans fond. L'intérêt qu'elle suscite dans le milieu universitaire se concentre depuis quelques années sur la pratique philologique du philosophe allemand et son goût pour l'Antiquité classique. La tâche est si considérable qu'elle justifie volontiers une enquête collective réunissant les meilleurs talents de la recherche nietzschéenne. Tel un rocher de Sisyphe, l'œuvre du grand penseur n'en finit pas de ne pas finir d'inspirer les savants. Le présent ouvrage trouve sa place dans la collection « Bloomsbury Studies in Philosophy » qui accueille des études prestigieuses sur les grandes questions philosophiques ; il est édité par un tandem germano-américain (Helmut Heit et Anthony K. Jensen). Les contributeurs représentent le meilleur de la science philosophique et/ou philologique ; aucun ne saurait être omis : Babette Babich, Jonathan Barnes, Douglas Burnham, Hubert Cancik, Hildegard Cancik-Lindemaier, Thomas Fries, Joachim Latacz, Matthew Meyer, Glenn W. Most, James I. Porter, Carlotta Santini, Vivetta Vivarelli, Alexey Zhavoronkov. Leurs contributions se répartissent en cinq parties examinant l'activité de Nietzsche sous des angles complémentaires : « Nietzsche's Place in Philology » (Part 1), « Scholarly Processes » (Part 2), « Scholarly Achievement » (Part 3), « Literature, Language, Culture » (Part 4), « Philosophy, Science, Religion » (Part 5).

Le statut de Nietzsche en tant qu'érudit de l'Antiquité ne va pas de soi pour ses contemporains : si les uns louent sa perspicacité et son talent, d'autres déplorent son dilettantisme et son impuissance à les exprimer dans une pratique philologique véritable. Le jugement qu'ils portent s'applique non au philosophe mais au jeune savant. Avant de devenir le penseur dont le génie singulier ne cesse d'intriguer et fasciner, Nietzsche fut d'abord un spécialiste de l'érudition classique. En tant qu'étudiant à Bonn (1864-1865) puis à Leipzig (1865-1869), il eut pour maîtres les antiquisants Otto Jahn et Friedrich Ritschl. Ses travaux de qualité sur le poète Théognis et sur le biographe Diogène Laërce lui valurent l'octroi d'un doctorat sans soutenance de l'université de Leipzig et à l'âge de vingt-quatre ans un poste de professeur « extraordinaire » à l'université de Bâle (1869). Promu « ordinaire » l'année suivante, il enseigna pendant une décennie à l'université et au « Pädagogium » sur des thèmes aussi variés que la philosophie grecque archaïque, le dialogue platonicien, la *Rhétorique* d'Aristote, le drame musical grec, les institutions religieuses, la poésie lyrique, la grammaire latine, l'histoire littéraire, Eschyle, Homère et Hésiode. Son œuvre philologique publiée se limite pourtant à huit articles (rédigés en latin ou en allemand) et huit petits comptes rendus (1867-1873). En janvier 1871,

son souhait d'entrer dans le département de philosophie se heurte à un refus. Après une année d'interruption (1876) pour raisons médicales, il finit par démissionner en mai 1879. Ses importantes notes de cours et sa volumineuse correspondance n'ont pas jusqu'ici retenu l'attention qu'elles méritent : son contenu est jugé trop immature par les philosophes et peu « classique » par les classicistes.

Pour les spécialistes de philosophie l'activité philologique de Nietzsche n'est que l'étape préparatoire d'une pensée plus aboutie : ces premiers travaux demandent pourtant à être examinés pour eux-mêmes. Le but du présent ouvrage est de montrer en quoi les écrits philologiques du penseur allemand éclairent non sa propre trajectoire de penseur mais notre compréhension de l'Antiquité. Les spécialistes de philologie à l'inverse sont portés à sous-estimer son activité philologique, car cette dernière revient également à en souligner le mérite du point de vue de ses écrits philosophiques postérieurs, d'autant plus qu'une partie de ces travaux a pour objet la critique de l'université et des spécialistes de l'Antiquité en particulier. La sévérité des jugements portés par Hermann Usener et Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff continue de faire écran à une juste appréciation des travaux philologiques de Nietzsche, qui en la matière fut loin d'être le dilettante que peignent ses détracteurs.

L'atelier de réflexion organisé en novembre 2011 à la Technische Universität de Berlin a réuni des spécialistes de Nietzsche et des spécialistes de philologie. Les thèmes abordés lors des échanges couvrent la connaissance et l'usage de la philologie par le grand Allemand, ses cours sur la littérature grecque, sa contribution aux études homériques, les postulats interprétatifs de son travail sur les premiers penseurs grecs, et sa compréhension de la science antique. Aux contributions des participants proprement dits sont joints dans ces pages les articles originaux d'autres noms de la recherche nietzschéenne, ainsi que des textes déjà parus ailleurs.

Les treize articles composant l'ouvrage permettent de se faire une idée du mérite de Nietzsche comme philologue. La percée fulgurante du penseur allemand dans ce domaine est mise en relation avec le contexte particulier de l'époque (« On Nietzsche's Philological Beginnings », Joachim Latacz) ; son iconoclasme est perceptible dans certains écrits méconnus (« Nietzsche's Radical Philology », James I. Porter). Le philologue au travail est scruté dans son activité quotidienne de lecteur des sources et de la bibliographie existante (« The Sources of Nietzsche's Lectures on Rhetoric », Glenn W. Most et Thomas Fries) ; l'intuition et la génialité expliquent le passage à l'étape ultérieure d'une philosophie personnelle (« Apollo and the Problem of the Unity of Culture in the Early Nietzsche », Douglas Burnham). Bien accueilli par ses pairs, son premier article (sur Théognis) conserve encore une certaine pertinence (« Nietzsche's Valediction and First Article : The *Theognidea* », Anthony K. Jensen) ; le travail sur Diogène Laërce atteste la rigueur et le soin du savant (réimpression de « Nietzsche and Diogenes Laertius », Jonathan Barnes) ; l'attention portée à la dimension non littéraire des poèmes homériques fait écho aux études sur l'oralité (« Nietzsche's Influence on Homeric Scholarship », Alexey Zhavoronkov). La littérature grecque attire le grand penseur du double point de vue de la langue et de la culture. Ses travaux préfigurent entre autres la curiosité du XIX^e siècle pour l'oralité, abordée aussi bien dans l'histoire que dans la littérature (« The History of Literature as an Issue : Nietzsche's Attempt to Represent Antiquity », Carlotta Santini) ; le drame musical grec lui permet d'étudier la façon dont les œuvres affectent l'auditoire (« Greek Audience : Performance and Effect of the Different Literary Genres in Nietzsche's *Philologica* », Vivetta Vivarelli) ; l'opposition platonicienne entre poésie et philosophie est à interpréter selon lui comme

l'expression d'une mutation civilisationnelle, dont la Prusse de son temps offre un équivalent moderne (« The Ancient Quarrel between Philosophy and Poetry in Nietzsche's Early Writings », Matthew Meyer).

L'appétit intellectuel de Nietzsche s'étend bien au-delà de la philosophie proprement dite, incluant de nombreux autres domaines, comme la science et la religion. La pensée présocratique y occupe une place de choix : elle révèle le passage du mythe à la raison et l'articulation des périodes archaïque et classique à travers quelques individualités saillantes (« Nietzsche's Genealogy of Early Greek Philosophy », Helmut Heit) ; l'époque archaïque porte déjà en elle tous les prérequis (théoriques, mathématiques et techniques) d'une science à laquelle les valeurs de l'époque n'ont pas permis d'éclorre pleinement (« Nietzsche's Philology and the Science of Antiquity », Babette Babich) ; les cours du philosophe sur la religion grecque archaïque sont à mettre en relation avec sa réflexion sur les défauts de la philologie de son temps (« The Religion of the "Older Greeks" in Nietzsche's "Notes to We Philologists" », Hubert Cancik et Hildegard Cancik-Lindemaier).

Le présent volume offre des vues originales sur des thèmes particuliers, en même temps qu'une réflexion collective et globale sur les fils invisibles reliant les différents aspects de l'activité intellectuelle de Nietzsche. L'ensemble dessine le portrait d'un philologue très tôt promis à un avenir de philosophe singulier.

L'intelligence de la grande science imprègne chaque page de cette entreprise d'une richesse inspirante. La preuve est donnée que la capacité de travailler ensemble pour le meilleur de l'érudition rend aisé l'accès à la pensée la plus difficile.

Pascale HUMMEL

Julie Dumonteil, *Nietzsche et l'éducation. À l'école de l'Antiquité*, Éducation et philosophie, Paris, L'Harmattan, 2015, 148 pages.

Dirigée par Bernard Jolibert et Jean Lombard, la collection « Éducation & philosophie » accueille des travaux abordant des problèmes généraux relatifs à la formation humaine afin d'éclairer les enjeux de l'activité éducative. L'enquête de Julie Dumonteil [JD] a pour objet la question de l'« éducation » dans les écrits de Nietzsche. Le philosophe a en effet parcouru toutes les étapes du cursus éducatif allemand : de 1858 à 1876, il fut successivement élève et étudiant, avant d'y exercer le métier d'enseignant. Fustigeant l'institution avec sévérité, il juge les philologues et la discipline philologique médiocres. Sa réflexion vise à insuffler un nouvel idéal à la jeunesse de son pays dans le but de restaurer la « culture » allemande. Les termes *Bildung* (« formation ») et *Erziehung* (« éducation ») alternent constamment sous sa plume, la compréhension parfaite de leurs nuances distinctives se heurtant presque à la barrière de l'intraduisible.

Le risque est grand d'appréhender une réalité étrangère au prisme de la pensée française ; l'auteur a parfaitement conscience des écueils inhérents à son entreprise : si l'enjeu est assurément philologique (et incidemment pseudologique), dans le cas particulier de Nietzsche il est également philosophique, car le penseur allemand n'use jamais innocemment des mots de la langue, ni au reste avec la plus grande pertinence sémantique.

Dans la Prusse d'alors (1809-1910), Wilhelm von Humboldt et ses successeurs donnent à l'enseignement les moyens d'atteindre l'idéal que leur nation lui assigne. Nietzsche est ainsi contemporain d'un système en pleine mutation idéologique et institutionnelle. La célèbre injonction de Pindare « Deviens ce que tu es » est la devise

guidant sa réflexion sur l'éducation/instruction/formation. Cette dernière (quel que soit son nom en allemand) a pour mission de hisser chaque individu au meilleur de ses potentialités et d'acheminer chaque civilisation vers la « culture » (le terme allemand *Kultur* se révélant infiniment problématique pour un traducteur).

L'ouvrage adopte une démarche descriptive et un plan linéaire. La pensée de Nietzsche y trouve résumée au fil de sections s'enchaînant avec fluidité : « De l'utilité de la philologie classique pour l'éducation », « Latin et éducation stylistique », « La culture grecque comme idéal formateur », « *Quid* de la culture latine ? ». L'intitulé des chapitres internes est tout aussi sobre : « Le potentiel formateur du latin », « Le sérieux latin : un antidote à la modernité », « L'Antiquité gréco-latine opposée au christianisme », etc.

À la différence de l'enseignant (qui transmet), l'éducateur éveille chacun à la conscience de ses aptitudes. Le pédagogue incite à l'action : un éveil du même type conduit les civilisations au meilleur de leur potentiel. Le renouveau culturel de la Prusse est la visée ultime. La réflexion de Nietzsche est remarquablement moderne : les questions (la pertinence notamment des structures et des contenus pour un public élargi) auxquelles il s'efforce de répondre sont (plus que jamais) d'actualité en ce début du XXI^e siècle. En s'écartant de l'idéal antique qui fonde les valeurs humanistes, tout système porte en lui sa propre mort. Au culte du passé et du temps long le philosophe allemand oppose le philistin de la culture obnubilé par le présent. L'alliance de la philologie et de la philosophie qu'il prône comme un remède à l'échec du système éducatif se heurte à l'incompréhension de ses contemporains. L'étude critique des textes anciens est selon lui indissociable de l'approche esthétique et culturelle. En ranimant l'esprit de l'Antiquité, la philologie de l'avenir a vocation à contrer la fausse culture. Si la connaissance du latin (à travers Salluste et Horace notamment) peut fortifier la langue allemande, le modèle grec contribue à façonner un esprit nouveau. La Grèce, qui réunit les deux postulats fondamentaux de l'apollinien et du dionysien, se révèle seule apte à inspirer la modernité. En se détournant finalement de toute institution, Nietzsche fait le choix d'un chemin solitaire et singulier, où la science et l'art vont de pair. JD exprime toutes ces idées avec une grande clarté et par souci pédagogique ne recule pas devant leur répétition. Majoritairement francophone, la bibliographie se concentre sur les ouvrages les plus accessibles à un public non spécialiste.

Les termes de la conclusion de l'ouvrage rejoignent fidèlement le propos de l'introduction : à défaut d'avancer quelque thèse personnelle, le développement a le mérite d'illustrer les prémisses. Les lecteurs éclairés du grand penseur n'apprendront rien qu'ils ne connaissent déjà ; le public profane pour sa part s'initiera à des idées lui permettant de mieux comprendre notre époque. C'est peu dire en effet que la pensée de Nietzsche est « inactuelle », y inclus et tout particulièrement en matière d'éducation.

Issue de sa thèse de doctorat soutenue en 2008, l'étude de JD est vertueuse. Tout lecteur averti de Nietzsche sait que la seule connaissance des langues grecque et allemande ne donne pas accès immédiatement aux couches profondes du sens où gît le secret de la substantifique moelle nietzschéenne : la pensée du philosophe est en effet une pensée de la langue dont l'usage n'est jamais univoque ou innocent. En tant qu'exposé historico-analytique sur la place de la philologie dans la réflexion pédagogique de Nietzsche, cet ouvrage répond honnêtement aux intentions de la collection qui l'accueille, même si par excès de circonspection peut-être il pâtit d'une certaine absence de problématisation.

Pascale HUMMEL